





HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME,

CONSIDÉRÉ DANS L'ÉTAT DE MALADIE.

HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME,

CONSIDÉRÉ DANS L'ÉTAT DE MALADIE;

OU LA MÉDECINE

RAPPELLÉE A SA PREMIÈRE SIMPLICITÉ;

Par M. CLERC, *ancien Médecin des Armées du Roi en Allemagne & de l'Hetman des Cosaques, Membre de l'Académie Impériale des Sciences de S. Pétersbourg, &c.*

NOUVELLE ÉDITION.

Utinam præsentibus & posteris

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez SERVIERE, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



À

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

C'est à un Prince ami de l'humanité, que j'ai l'honneur

de présenter un Ouvrage dont le but est la conservation de l'espèce humaine. J'ai cherché les moyens de rendre l'art de guérir plus simple, plus court & plus salutaire. Celui que l'Asie a transmis à l'Europe, pour une maladie qui faisoit tant de ravages, eût été peut-être inutile à la France, sans le grand exemple que VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *a donné.*

Pour s'élever ainsi au-dessus

du préjugé national, il falloit des lumières & du courage.

Si mes recherches portent ſur toutes les maladies, ſi j'ai bien interrogé la Nature, mon travail eſt digne de votre protection : ſi je me ſuis trompé, mon erreur même pourra ſervir à quelques autres pour découvrir la vérité. Il en eſt une, MONSEIGNEUR, *que tout le Public avoue : ſi notre amour pour le Sang Royal ne vous eût pas ouvert nos cœurs,*

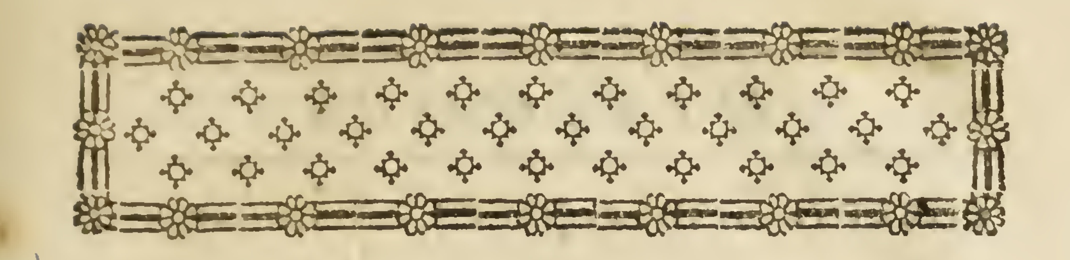
votre bienfaisance y auroit sup-pléé.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur, CLERC.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LA Nature, la Vérité & la Simplicité vont réclamer leurs droits dans cet Ouvrage. Chacune d'elles méritoit un plus digne Organe, je l'ai senti; mais j'ai cru qu'il ne falloit pas beaucoup de talens pour annoncer des vérités utiles à tous les hommes, ni beaucoup d'efforts pour en inspirer l'amour à ceux qui, par goût & par devoir, sont les bienfaiteurs du genre humain. En supposant même que l'illusion en eût malheureusement entraîné quelques-uns dans les écarts qui lui sont propres, il suffiroit, je pense, de leur désigner l'écueil, pour qu'ils l'évitassent. Si l'on revient d'une

erreur raiſonnée, par cela même qu'on raiſonne, il ne faut qu'éclairer les jeunes Médecins, pour les rendre plus circonſpects.

On nous reproche que l'art le plus ſalutaire de tous, qui a été le plus anciennement & le plus univerſellement exercé, eſt celui de tous qui a été le plus offuſqué de préjugés funeſtes. On allègue pour preuves de fait, les opinions contradictoires des Médecins ſur un objet déterminé, & la diverſité de leurs méthodes curatives dans un ſeul & même cas. *Hippocrate* dit, *oui ;* mais *Galien* dit, *non.*

On ajoute que les Pères de la Médecine ont tous reconnu l'étendue du pouvoir de la Nature dans les maladies, & que leurs Deſcendans l'ont négligée ou méconnue, & qu'en s'éloi-

gnant d'elle, ils ſe ſont rapprochés de l'erreur.

On nous accuſe encore d'avoir fait d'un art ſimple un art compliqué, un corps immenſe qui chancelle ſous le faix. La Médecine moderne, me diſoit un Sage, eſt tellement ſurchargée d'acceſſoires, que le principal y eſt preſque entièrement oublié ; preſque tout ce qu'on y a ajouté, n'a produit que peu, ou rien qui lui ſoit propre. Vous voudriez donc, lui dis-je, une Médecine telle qu'une Phyſique expérimentale ? C'eſt là préciſément ce que je ſouhaite, me répondit-il : ſi la Médecine d'*Hippocrate* a percé le chaos des ſiècles, & s'eſt affermie par les temps, c'eſt parce qu'elle étoit conforme aux loix de la Nature & de la Vérité, & que rien de ce qui porte ce double caractère, ne peut être détruit.

Pour me convaincre ſi des raiſons ſi pleines de ſens étoient bien fondées, j'ai cru devoir remonter à l'origine de la Médecine, pour en ſuivre les progrès depuis *Hippocrate* juſqu'à nous. Je n'ignore pas que des hommes illuſtres ont travaillé à l'hiſtoire dont je me propoſe de donner un extrait. Le neuf en ce genre n'eſt pas non plus le but où je viſe ; mais les inductions que je tirerai des faits connus, ne ſeront peut-être pas auſſi communes que les erreurs dont on nous accuſe.

Si je trouve que le crédit de l'art tombe effectivement au lieu de s'élever, j'en indiquerai les véritables cauſes. Cela fait, j'expoſerai les moyens dont la Nature ſe ſert pour la conſervation des individus, & j'examinerai ſi le Créateur de la Médecine dogma-

tique, *Hippocrate*, a reconnu & respecté ces moyens dans sa pratique.

Ce qui suivra paroîtra peut-être encore plus intéressant. Je ferai voir qu'il n'est pas impossible de rendre l'art de guérir plus simple, plus court, plus salutaire. Les réflexions suivantes ont contribué à me le faire penser.

Pendant un grand nombre de siècles, les hommes, privés des connoissances & des ressources que nous avons acquises, ont vécu aussi longtemps, pour le moins, que nous vivons. Pendant le cours de leur vie, ils ont été sujets aux mêmes intempéries de l'air & des saisons, à des infirmités, à des maladies inévitables. Il faut nécessairement que la Nature seule ait été leur Médecin, ou que l'art ait agi de concert avec elle. Si l'art y a contribué, il étoit simple &

ſemblable à celui dont ſe ſervent encore les peuples ſauvages. Il ne conſiſtoit donc que dans la connoiſſance d'un petit nombre de plantes, de remèdes naturels employés à propos. Il eſt paſſé en axiome que la Nature guérit ſeule un grand nombre de maladies : *Natura morborum medicatrix*. Les bons Médecins en conviennent avec *Hippocrate*. La maladie eſt l'effet néceſſaire de la Nature agiſſante ſur un corps dont les organes ſont en ſouffrance. Le méchaniſme en eſt ſi ſagement diſpoſé, que les mouvemens qui en dépendent remédient au déſordre, en chaſſant les humeurs nuiſibles du centre vers la ſuperficie par des voies particulières ou générales. *Morbus eſt conamen Naturæ, quæ materiæ morbificæ exterminationem in ægri ſalutem molitur*. Sydenh.

Toutes les crifes dans les maladies aigües font l'effet de ce mouvement augmenté des folides & des fluides. D'où je conclus que, dans bien des cas, le favoir requis du Médecin confifte bien plus dans une fage obfervation, que dans l'action même.

Mais en prenant la Nature pour guide, il faut expliquer le vrai fens de cette règle; les plus générales ont des exceptions. Quoique la Nature ait le premier emploi dans la cure des maladies, & que la crife qui les diffipe foit effentiellement fon ouvrage, il ne s'enfuit pas que le fecours de la Médecine foit inutile : la Nature ne fe fuffit pas toujours à elle-même; ce principe actif eft quelquefois incapable d'opérer fans l'affiftance des agens convenables. Alors le témoin du combat doit y prendre part. L'art

lui offre des ſecours ſans leſquels la Nature ſeule ſuccomberoit. Dans ce cas, la ſagacité du Médecin eſt la balance qui fait pencher la victoire de ſon côté.

Il s'enſuit qu'il y a trois choſes à conſidérer dans toutes les maladies; le pouvoir de la Nature, les fonctions du Médecin, & les ſecours de l'art (1). La Nature a le domaine & la première place, puiſqu'elle eſt au-deſſus de tous les arts qui contribuent à la conſervation de la ſanté. Le Médecin eſt en ſous-ordre, & ne doit jamais travailler que ſous ſa direction. L'art a le dernier rang; il ſe prête aux vues du Médecin, en fourniſſant aux beſoins de la Nature. Mais quel-

(1) Voyez l'excellent Ouvrage de M. Barker, qui a pour titre : *Eſſai ſur la conformité des Anciens & de quelques Modernes, &c.*

que avancé que paroisse cet art, il n'est riche qu'en superflu : s'il nous vante le petit nombre de spécifiques qu'il possède, il ne les doit qu'à des hommes agrestes qui les ont trouvés en regardant devant eux, & même ces spécifiques ne sont que trop souvent insuffisans. Les remèdes ne réussissent que par l'application convenable qu'on en fait; si on les déplace, ils deviennent cause de maladie.

L'office de l'art ne consiste donc qu'à donner dans *le temps* & dans une *quantité* convenable, des remèdes que la Nature puisse mettre en œuvre de la même manière qu'elle emploie les alimens pour la nourriture du corps. Le Médecin doit être intimement persuadé que tout ce qui est fortement médicamenteux ne peut pas

ſervir d'aliment (1); le caractère eſſentiel de l'aliment eſt d'être changé, & de ne point changer la Nature. Ainſi, pour prévenir & retarder l'altération du corps, la claſſe des médicamens doit rentrer dans celle des alimens, ou du moins s'en éloigner de bien peu. Tous les remèdes que la Nature ne peut dompter, ni aſſimiler en quelque manière avec nos humeurs, produiſent des changemens analogues à ceux des poiſons.

C'eſt ainſi que la ſubordination des agens qui concourent à la ſanté, veut que chacun ait ſon rang & ſa place; & ſi dans cet enchaînement de cauſes il en manquoit une ſeule, les autres ne pourroient produire les avan-

(1) M. *Lorry* a annoncé cette vérité d'une manière ſatisfaiſante dans ſon Traité des alimens.

tages

tages qui en résultent, quand elles agissent de concert.

Le Médecin conséquemment doit être le Ministre & l'Interprête de la Nature : il usurpe ce titre, s'il ne l'est pas. S'il l'est en effet, son devoir lui prescrit de se conformer à ce qu'elle veut, tant que les mouvemens qu'elle produit méritent le nom d'*auxiliaires*. Quand ils ne le méritent plus, que le jeu des organes périclite, & que les fonctions se font, pour ainsi dire, à contre-sens, il doit y suppléer autant qu'il est en lui. Pour y réussir, il est de la plus grande importance de bien connoître jusqu'où s'étendent les limites respectives de la Nature & de l'Art : celui qui les méconnoît est un ignorant dangereux ; celui qui les connoît & qui les franchit sans nécessité, est un téméraire,

qui précipite ſon malade avec lui.

Il n'eſt qu'un moyen d'éviter ces écueils ; c'eſt de ſe dévouer à l'obſervation des phénoménes naturels. L'obſervation eſt le premier pas vers l'expérience ; celle-ci eſt la baſe des connoiſſances certaines, & le fondement de tous les ſuccès en Médecine.

Cette progreſſion fut celle d'*Hippocrate :* après avoir bien & longtemps obſervé, il tira de l'expérience les excellens préceptes ou les règles de pratique qu'il nous a tranſmiſes. Mais par malheur ces règles n'ont eu force de loi, que par un petit nombre de ſages, qui de temps en temps ont ſuivi avec éclat les traces du père de la Médecine.

D'après cette vérité, l'art de guérir eſt certain, ſimple, conforme aux lumières de la ſaine raiſon, & par-

là plus aiſé à acquérir qu'on ne le croit communément, pourvu qu'on l'étudie, comme *Hippocrate* & ſes Diſciples, dans le Code de la Nature. En effet, tout le méchaniſme des corps n'eſt fondé que ſur les loix par leſquelles s'exécutent les opérations de la Nature. La baſe de ces loix eſt cette noble ſimplicité qui caractériſe ſi bien tous les ouvrages qu'elle produit. Tout ce qui s'en éloigne ſe rapproche de l'erreur. Mais ſi le ſyſtème de la Nature n'eſt qu'un, s'il eſt ſimple & vrai, à quoi ſe réduit donc l'utilité de tant d'hypothèſes en Médecine? A rendre des milliers d'hommes victimes des opinions enfantées par l'amour-propre & reçues par le préjugé. Détruiſons-le : efforçons-nous de dépouiller nos principes de tout l'*alliage* qui en altère la pureté; rap-

prochons-les de l'expérience; raisonnons beaucoup moins, & livrons-nous uniquement aux réflexions qui sortent naturellement du fond des choses que nous méditons. Plus nos décisions influent sur l'humanité, plus il est important d'en approfondir & d'en rectifier les motifs. Des cas mal interprêtés & faussement décidés par des hommes de réputation, ont formé peu à peu ce préjugé funeste. Mais les hommes célèbres ne sont pas infaillibles; une foi trop implicite tient de l'aveuglement. Il faut que les raisons qui nous déterminent, quelque solides qu'elles nous paroissent d'ailleurs, soient d'accord avec l'autorité des Sages; il faut remonter aux textes originaux, afin d'en pénétrer le vrai sens: sans cette précaution, les principes les plus généralement reçus

peuvent nous égarer. Dès qu'une fois on s'eſt aſſuré de leur vérité, de leur conformité avec les vues de la Nature, il ne nous reſte plus qu'à trouver des objets de comparaiſon, auxquels ils puiſſent être utilement appliqués. C'eſt ainſi, ſelon moi, que la théorie de l'art doit s'accorder avec la pratique, & nos lumières avec l'expérience.

Mais en raſſemblant, comme dans un ſeul tableau, ce que l'origine, l'accroiſſement, les ſuccès & les malheurs de la Médecine nous offriront de plus remarquable, je ne prétends donner qu'une idée juſte & préciſe de ce qu'elle a été au ſortir de ſon berceau, & de ce qu'elle doit toujours être : je ſuis bien éloigné de vouloir en créer une nouvelle ; il y en a une très-bonne que malheureu-

ſement un petit nombre de Médecins connoît. Si la Grèce ou plutôt la patrie d'*Hippocrate* en a été le dépôt, vainement feroit-on des efforts pour la chercher ailleurs; & ſi je trouve le contraire, après un examen réfléchi, vingt-trois ſiècles d'erreurs ne m'en imposeront pas.

Avec cette impartialité, j'oſe croire qu'en proſcrivant le ſuperflu & le nuiſible, on ne me reprochera pas d'avoir voulu deſſécher la Médecine juſque dans ſes racines : non, la folie de *Thémiſon* ne me gagnera point. Si je connois la vanité & l'inutilité des hypothèſes, je n'ai garde de réduire les maladies ſous deux ou trois chefs, & de penſer que toutes celles de la même claſſe, de quelque nature qu'elles ſoient, de quelque cauſe qu'elles proviennent, & quelques parties qu'el-

les affectent, puissent se guérir avec trois moyens. Nos secours ne se bornent pas uniquement à la saignée, à la purgation & à l'eau froide, comme le prétendoit ce Chef des Réformateurs anti-philosophiques.

En conseillant aux hommes de ne se servir de remèdes que quand la nécessité l'exige, & de préférer toujours les plus simples aux factices, aux composés, c'est avoir en vue le bien de l'humanité & l'honneur de l'art; ce n'est point exclure les Médecins d'auprès des malades. Moins il faut de remèdes, & plus la présence d'un homme éclairé est nécessaire. La Nature a besoin d'être secondée d'un régime convenable, lors même qu'on lui abandonne le soin de la guérison. C'est au Médecin seul, qui la prend pour son guide, qu'il appartient de savoir

quand & comment il faut aider ou réprimer ſes efforts. Il eſt bien plus avantageux à un malade d'être conduit & guéri par les conſeils d'un économe prudent, que d'être dirigé par ceux d'un prodigue qui l'accable d'une foule de médicamens, preſcrits ſans choix, ſans vues, ſans méthode. *Sydenham* faiſoit vingt viſites & une ſeule ordonnance ; *Sydenham* guériſſoit. Ce n'eſt qu'après avoir obſervé la marche de la Nature, qu'il a dit ; *Celui qui obſerve les phénomènes naturels des maladies avec le plus de ſoin & d'attention, deviendra le plus habile à découvrir les indications vraies & propres à les guérir. On doit plus de confiance à la Nature, qu'on n'en a ordinairement, puiſque c'eſt une erreur de ſuppoſer qu'elle a toujours beſoin de l'aſſiſtance de l'art.*

Ce grand homme, ce bon Médecin penſoit donc que ce n'étoit pas déshonorer la Médecine, que de dire qu'elle conſiſte eſſentiellement dans l'obſervation & l'imitation de la Nature. Cette ſervitude honorable en fait l'éloge complet. Elle exige une patience, une ſageſſe, un tact, une intelligence fort au-deſſus du vulgaire des Médecins.

En élaguant de la Médecine les remèdes ſuperflus & les connoiſſances frivoles, il nous reſtera aſſez de choſes eſſentielles à ſavoir, aſſez de ſecours à employer dans les différens cas, pour ne pas craindre d'en ſaper les fondemens, & d'ouvrir par-là une nouvelle porte aux uſurpateurs. Nous n'avons rien de ſemblable à redouter. Pourquoi mettre une barrière entre l'homme & l'art qui doit le guérir?

Pourquoi lui rendre énigmatiques les choſes qu'il lui importe le plus de connoître ? Le Médecin, l'ami des hommes, pourroit-il avoir des réſerves oppoſées à l'avantage de la Société ? Le génie le plus ſublime, le plus grand dans l'invention, deviendroit mépriſable à mes yeux, s'il privoit le Public du fruit de ſes découvertes.

Plus on aura de lumières ſur la vérité & la ſimplicité de la Médecine, plus auſſi on aura de confiance en ceux qui l'exercent avec dignité. La différence du bon & du mauvais Médecin ſera bien plus ſenſible ; il y en a une très-grande entre traiter ſeulement les maladies par leurs noms, comme les *empyriques* ; à l'aveugle, comme les *ignorans* ; ſur des hypothèſes, comme les *ſyſtématiſtes* ; ou méthodiquement, d'après l'obſerva-

tion, l'expérience & le jugement, ayant égard aux genres, aux eſpèces, aux degrés, à l'âge, au ſexe, aux tempéramens, aux climats, aux ſaiſons de l'année, comme les traitoient *Hippocrate*, *Sydenham*, *Boërhaave*, & comme les traitent encore aujourd'hui quelques-uns de leurs Diſciples illuſtres.

Je prie le Lecteur d'être intimement perſuadé que mes réflexions n'ont rien de perſonnel; que le ſeul deſir d'être utile aux hommes a conduit ma plume, & que perſonne n'eſt plus rempli que moi d'eſtime & de vénération pour tous les Médecins qui honorent leur état par leur bienfaiſance envers les malades. Si ſans égard pour un aveu ſi conforme à mes ſentimens, la voix de l'impoſture annonçoit de la malignité dans mon entrepriſe, je

dirai avec Cicéron : « Laiſſons aux » Grecs le droit qu'ils ont de parler » mal de ceux qui ne penſent pas com» me eux ». Il eſt de l'intérêt de la Médecine que je ſcandaliſe les mauvais Médecins, en aſſignant les caractères qui diſtinguent l'erreur d'avec la vérité. Pourquoi craindrois-je de ſoumettre nos principes au Tribunal de la Raiſon ? Si nous en avons de certains, ils peuvent ſoutenir cet examen. On détruit les abus d'un Etat, ſans en infirmer la conſtitution. Il eſt donc poſſible de détruire ceux de la Médecine, ſans en ébranler les fondemens.



TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.

Faute à corriger.

PAge 324, *lig.* 5, Ceux ou celles qui leur survivent ont actuellement souffert long-temps ; *lisez*, qui leur survivent actuellement, ont souffert, &c.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un manuſcrit intitulé : *Hiſtoire naturelle de l'homme conſidéré dans l'état de maladie*, ou *la Médecine rappelée à ſa première ſimplicité*, par M. CLERC, Médecin des Armées du Roi en Allemagne, &c. & je crois que les vues neuves de l'Auteur, la vérité des principes qu'il établit, ſes doutes fondés, ſes réflexions judicieuſes, & ſur-tout les obſervations intéreſſantes qui ſont le fruit des voyages qu'il a faits, ſuivant le conſeil d'Hippocrate, en differentes parties du monde, rendront cet Ouvrage également utile aux Elèves & aux Maîtres de l'Art. A Paris, ce 10 Février 1767.

GARDANE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT : Notre amé JACQUES LA COMBE Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Hiſtoire naturelle de l'homme malade*, ou *la Médecine rappelée à ſa première ſimplicité*, par M. CLERC s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui

auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous depens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; à peine de déchéance du présent privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbarion y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le quinzième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1284, fol. 204, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 2 Mai 1767.

GANEAU, *Syndic.*

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME

Considéré dans l'état de maladie.

L'ORIGINE DE LA MÉDECINE.

Pourquoi la Médecine, au sortir de l'Empyrisme, fit-elle tant de progrès dans le siècle d'Hippocrate, & pourquoi en a-t-elle fait si peu depuis ce grand homme jusqu'à nous?

IL paroîtra peut-être étonnant de me voir agiter une question pareille, dans un temps où le prix des sciences & des arts paroît fixé & leur gloire bien affermie : mais toute extraordinaire qu'elle puisse

paroître, elle n'eſt ni déplacée, ni frivole ; je l'enviſage au contraire comme un des points fondamentaux de la vraie Médecine. D'ailleurs, ſi le ſiècle où nous vivons eſt celui de la Philoſophie, ſi cette mère des ſciences & des arts embraſſe tout, préſide à tout, & perfectionne tout aujourd'hui, il n'eſt point de moment plus favorable pour rectifier les erreurs en tout genre, puiſqu'elle invite également tous les hommes à penſer juſte & à faire le bien.

Il m'eſt donc permis d'emprunter ſes lumières pour inſpirer une ſageſſe de conduite aux Elèves de l'art : je me croirois heureux, ſi, en leur préſentant la vérité telle qu'elle eſt, j'avois le bonheur de leur inſpirer l'amour & le reſpect qu'elle mérite.

La Médecine a dû prendre naiſſance en Méſopotamie avec le genre humain, & ſon origine me paroît auſſi ancienne que celle du monde. En effet, nous apportons tous en naiſſant les germes de notre propre deſtruction ; le concours

des actions vitales ne peut se maintenir long-temps dans un équilibre parfait; nos ressorts s'altèrent en raison de leur force & de leur vivacité; & le feu qui nous anime peut être comparé à une espèce de fièvre qui nous épuise, & nous consume insensiblement. On ne doit pas être surpris que, dans le règne animal comme dans le végétal, un Individu commence, s'accroisse, dure, dépérisse & passe. Tout dans la nature n'a qu'un état stationnaire, dont il s'éloigne sans cesse pour aboutir à un dépérissement insensible; c'est le sort de la matière organisée & vivante, c'est l'effet nécessaire de l'énergie même du mouvement qui constitue la vie.

Les premiers hommes ne tardèrent pas à ressentir cet effet; & comme le premier soin est celui de la conservation, ils durent chercher à réparer leurs pertes, & trouver des adoucissemens à leurs maux. Dès que le corps est en souffrance, un Instinct impérieux, un appétit de la nature, *un je ne sais quoi*, nous suggèrent souvent tout

ce qui convient pour émousser & détruire une sensation incommode. C'est la cause qui nous détermine à changer de position pour en prendre une plus commode ; à mettre sur une plaie la première plante qui nous tombe sous la main ; c'est elle qui porte le chien à lécher sa blessure, qui lui inspire le goût de l'herbe pour se purger, sans qu'il fasse, comme nous, de méprise dans le choix.

Mais quoique le pouvoir de l'instinct se montre également dans l'animal & dans l'homme, celui-ci, doué de certains sens plus exquis, semble avoir autant de sentinelles qu'il a de ressorts, pour mettre son corps à l'abri des injures de tout ce qui l'environne.

Dès que ses infirmités s'accrurent, sa raison, de concert avec la nécessité, multiplia les ressources : mais on doit convenir que, dans des temps si proches de l'enfance du monde, on ignoroit encore les bonnes & les mauvaises qualités des plantes & des alimens ; il est même probable que nos premiers pères firent bien

des tentatives à leurs dépens, comme il arrive aujourd'hui aux voyageurs & aux navigateurs dans des terres & des Isles désertes. Je me rappelle lès Soldats d'Antoine contraints en Assyrie de manger les racines qui se rencontroient ; il s'en trouva de venimeuses qui les jettèrent dans le délire.

Les premières méprises dans le choix des alimens & des remèdes, ne furent pas perdues pour nous ; l'observation les nota, la raison les proscrivit, & la tradition les fit connoître à l'univers.

Voilà ce que coûta aux premiers hommes & ce que valut à leur postérité le premier pas qu'ils firent vers l'observation ; elle suffit pour conduire à l'expérience, qui peut seule mesurer & déterminer les effets des corps, dont celle-là nous fait connoître les propriétés générales. Quoiqu'elle ne soit que la première table des phénomènes naturels, & qu'elle se borne aux faits qu'elle a sous les yeux, il faut cependant convenir qu'elle est assortie au caractère de l'esprit humain, & de

toutes les manières de procéder la moins ſujette à l'illuſion. Un grand homme de ce ſiècle a dit : L'obſervation nous apprend, l'expérience nous éclaire, le raiſonnement doit achever le reſte, mais il ne faut pas qu'il commence. Si cette route a toujours ſuffi pour conduire à la théorie des loix de la nature & de la vérité, nous n'avons point de meilleure manière de faire des progrès en Médecine.

On a dit pareillement qu'un phénomène que le haſard ou l'expérience nous découvre, ouvroit nos yeux ſur une infinité d'autres, qui ne demandoient, pour ainſi dire, qu'à être aperçus. Rien de ſi vrai : dès que la nature, dans certains cas, eut excité le vomiſſement ou une autre évacuation, pour débarraſſer l'eſtomac & les inteſtins des humeurs ſurabondantes, celui qui en avoit éprouvé les bons effets, dut naturellement recourir aux mêmes moyens, & les conſeiller aux autres dans des circonſtances ſemblables. Quelqu'un eut la fièvre, & la fièvre eſt un feu que l'eau, les fruits acides, rafraîchiſſans, peu-

vent éteindre ; il en fit uſage, & il guérit. Ce ſuccès en produiſit mille autres. Un troiſième ſe ſentit le corps peſant, la tête lourde, les vaiſſeaux gonflés, &c. incertain du remède, la nature le lui montra ; une hémorragie ſurvint qui détruiſit ces ſymptomes, en le délivrant du fardeau qui l'opprimoit. Il n'en fallut pas davantage pour faire inventer l'uſage de la ſaignée, & pour y recourir dans les maladies produites par trop de ſang. L'Auteur de l'Ouvrage intitulé, l'*Homme éclairé par ſes beſoins*, nous offre à peu près le tableau ſuivant. » Des os luxés, » briſés, ou cariés, donnèrent naiſſance à » la diſſection, qui eſt une eſpèce d'ana- » lyſe. On examina dans le cadavre la » figure, l'articulation & l'uſage des os. » Pour remédier à leurs maladies, on re- » monta à leurs élémens, à leur forma- » tion, & à leur nutrition ; d'où l'*Oſtéo- » logie*.

» Le mouvement de certains membres » ſe trouva empêché, interrompu ; l'Ana- » tomie s'appliqua à découvrir les reſſorts

» de ces mouvemens, & les trouva dans » les muscles. Elle porta un œil curieux » sur leur forme, leur situation, leur poids, » leur structure, leur jeu, &c. & tous les » secrets de la *Myologie* se manifestèrent. » Quelques parties perdirent leur sensibi- » lité avec le mouvement ; cette paralysie » fit chercher dans les organes le principe » du sentiment. On le trouva dans les » nerfs, & on vit naître la *Névrologie*

» Les maladies auxquelles sont sujets les » viscères, firent qu'on voulut connoître » leur construction, leur situation, leur » usage & leur correspondance mutuelle ; » ce qui donna la *Splancnologie*.

» Les inconvéniens qui résultent d'une » circulation trop rapide ou trop lente, » fixèrent les yeux sur les propriétés des » artères, des veines & du fluide qu'elles » contiennent. On considéra le sang jus- » ques dans sa source & sa génération, on » le décomposa, & ses principes connus » donnèrent une idée du mélange & de » l'équilibre des humeurs.

» La machine prise ensemble & séparé-

» ment, le mouvement général & parti-
» culier de chaque reſſort, l'harmonie qui
» en réſulte dans l'état ſain, ou les phé-
» nomènes de la vie & de la ſanté, devin-
» rent les objets de la contemplation de la
» *Phyſiologie.*

» L'action de l'air, des ſaiſons, des ali-
» mens ſur les corps, l'empire de l'ame ſur
» les organes, & l'altération qui en eſt la
» ſuite, produiſent des maladies néceſſai-
» res : elles s'annoncent par des ſymptô-
» mes qui diffèrent ſelon leurs cauſes, leur
» nature, leur ſiége, ſelon les tempéra-
» mens, le ſexe, l'âge & le climat. Voilà
» l'origine de la *Pathologie.* On diſcerna
» avec ſoin ces ſymptomes ; on les rangea
» chacun dans ſa claſſe, & ils devinrent
» des guides qui orientèrent les Médecins
» dans la carrière de la pratique : telle eſt
» la *Seméïotique.*

» Les maladies connues firent chercher
» des remèdes propres à les détruire : le
» ſuccès de quelques plantes employées
» au haſard en démontra l'efficacité. On
» ſoupçonna dès-lors que le règne végétal

» étoit une pharmacie naturelle. Après » bien des recherches, on diſtingua les » genres & les eſpèces des plantes ; la » Chymie en aſſigna les propriétés, & peu » à peu la Botanique ſe perfectionna.

» L'expérience couronna l'ouvrage ; ce » fut elle qui, ayant égard à toutes les cir- » conſtances, preſcrivit l'eſpèce, la doſe » des remèdes, & le temps de les em- » ployer.

» L'art de guérir a dû conduire à celui » de prévenir les maux : on réfléchit donc » ſur tout ce qui peut ſervir ou nuire à la » ſanté. Et comme l'appétit déréglé s'ap- » propria l'empire ſur la plupart des ani- » maux, & des fruits de la terre, les ob- » ſervations à ce ſujet furent immenſes.

» On médita de plus ſur les qualités » des objets qui agiſſent moins intimement » ſur nous, tels que le repos, le mouve- » ment, le froid, le chaud, la ſéchereſſe, » l'humidité, la lumière, les ſons, la du- » reté & la molleſſe des corps : voilà l'au- » rore de la Phyſique & l'origine de la » Médecine naturelle.

Les premiers hommes, pauvres en observations, conservèrent précieusement leur première découverte, & ne firent point un mystère d'être utiles à leurs semblables : plus près de leur origine, ils se croyoient tous les enfans d'un père commun, & cherchoient à se rendre des devoirs aussi tendres que les liens du sang qui les unissoit.

Les archives du monde nous apprennent que les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens, les Mèdes & les Perses furent les premiers qui cultivèrent l'Empyrisme avec succès ; que de-là il passa en Egypte, dans la Lybie Cyrénaïque, à Crotone, dans la Grèce, à Cenides, à Rhodes, à Cos, & en Epidaure. Ce fut principalement en Egypte que cet art naissant fit d'abord le plus de progrès. Ensuite les Grecs mirent Esculape au rang des Dieux, pour l'avoir perfectionné. Orusse, disciple de Chiron, père de Podalire & de Machaon, jeta les premiers fondemens de la Médecine Clinique. Les fables philosophiques de Pytagoras l'enveloppèrent

de ténèbres ; elles firent changer de face à la nature, en lui prêtant des traits qu'elle n'a pas.

Mais quels que fussent les succès de l'Empyrisme en Egypte, ils étoient bien éloignés de ceux dont il devoit jouir, en devenant méthodique par les travaux d'Hippocrate. Il parut, ce grand homme, pour être l'époque de l'agrandissement, de l'utilité & de la splendeur de la Médecine. Génie créateur, il sentit qu'il avoit droit à la législation. La nature fut son modèle, & la vérité fit la moitié du chemin en sa faveur ; elle se montre à tous ceux qui la recherchent de bonne foi.

Dès qu'Hippocrate se fut abreuvé à cette source, & qu'il eut long-temps écouté & médité la nature, il osa l'interroger à son tour : elle lui fit entrevoir un champ plus vaste, des principes plus féconds qui devoient servir de fondement à l'art de guérir. De l'observation, il marcha droit à l'expérience : la première, dit très-bien l'Archimède de ce siècle, par la curiosité qu'elle inspire, & par les

vuides qu'elle laiſſe, mène à la ſeconde; celle-ci ramène à celle-là par la même curioſité, qui cherche à remplir de plus en plus ces vuides. Ainſi l'une eſt comme la ſuite & le complément de l'autre. Toutes deux ouvrirent de nouvelles routes à Hippocrate dans la Phyſique & dans la Médecine. Il ramaſſa tout ce qui étoit épars; il rendit préciſes les connoiſſances vagues, en y mettant l'ordre dont elles étoient ſuſceptibles. L'airain du temple d'Eſculape, les tables de Cos & d'Epidaure, où on liſoit les maladies dont on étoit échappé, & les remèdes qui avoient réuſſi, furent les matériaux du nouveau temple qu'il ſe propoſa d'élever à la ſanté. Sa probité ne donna pour vraies que les choſes fondées ſur l'expérience la plus inconteſtable. Son intelligence ne ſe ſervit que des ſeuls inſtrumens propres à mettre la ſcience en œuvre. Il ne fut heureux Médecin, qu'en employant à propos des remèdes utiles. Il jouit pendant ſa vie de la plus haute conſidération; les Rois & les Peuples lui demandoient

des conſeils. A force de ſuivre la nature, il en avoit, pour ainſi dire, pénétré les myſtères & les profondeurs.

Hipocrate, dit Hoffman, eſt le premier Médecin qui ait employé des raiſons tirées de la méchanique, & qui ait ſu déduire de la juſte meſure, de la proportion, de la modération & de l'équilibre des mouvemens, la nature de la ſanté; & du dérangement de toutes ces choſes, les cauſes des maladies. Je ne penſe pas tout-à-fait comme Hoffman : en général ce n'eſt point la théorie d'Hipocrate qui lui fait le plus d'honneur; elle eſt quelquefois très-obſcure, & la Phyſique de ſon temps étoit peu ſatisfaiſante. Ce qui rend Hipocrate plus particulièrement recommandable aux Médecins, c'eſt l'hiſtoire fidèle des maladies, l'ordre & la juſteſſe de ſes pronoſtics, la richeſſe des faits, & la manière nerveuſe dont il les expoſe. Il ſuffit de le lire pour s'en convaincre; on voit à chaque page, qu'il n'y a point de malheurs ni de ſuccès dont on ne puiſſe tirer avantage. Pluſieurs Livres de ſes Epi-

démies ſont des chefs-d'œuvre. Quelle ſageſſe ne montre-t-il pas dans le traitement des maladies aigues ? Il n'y preſcrit que les remèdes les plus doux tirés des végétaux ; il n'y recommande que la diète la plus humectante, la plus capable d'émouſſer l'acrimonie des humeurs, & la plus propre à en éteindre le feu.

Un grand homme ſuffit ſeul pour immortaliſer ſa patrie : celle d'Hipocrate crut ne pouvoir reconnoître les obligations qu'elle lui avoit, qu'en faiſant ſon apothéoſe. Il n'y a rien d'auſſi reſpectable que celui qui s'occupe uniquement de la conſervation de ſes ſemblables ; c'eſt, lorſqu'il eſt parvenu à la plus grande perfection de ſon art, le premier homme de l'état, après celui qui ſait bien gouverner.

A la mort d'Hipocrate, on crut d'abord que la Médecine avoit perdu l'ame qui la faiſoit mouvoir : mais comme dans la naiſſance des ſociétés, ce ſont les chefs qui forment les inſtitutions, & les inſtitutions qui forment enſuite les chefs ; de

même le divin Vieillard avoit laiffé des Difciples qui furent à leur tour les foutiens de la Médecine dogmatique. La famille de ce nouvel Efculape devint dépofitaire d'une doctrine qui fut fcellée du fuffrage de plufieurs fiècles. C'eft fa plus belle époque. *Theffalus* ne fit rien pour elle : *Dracon* n'eft connu que par fon fils, Médecin de *Roxane*. *Polybe* voulut marcher feul dans une nouvelle route & s'égara. *Prodicus* réduifit en art la gymnaftique fi utile à la fanté, & fi négligée de nos jours. Bientôt après les délires de *Platon* ébranlèrent les fondemens de la Médecine d'Hippocrate. Les fictions & les fyftèmes furent fubftitués à l'obfervation de la nature. *Ariftote* ne donna que des mots pour des chofes. *Dioclès Caryfticus* fon contemporain le combattit vigoureufement ; mais il ne nous refte de cet Auteur, que quelques fragmens échappés aux ravages du temps.

Après *Dioclès*, *Praxagoras*, *Chryfipe*, *Hérophile*, *Erafiftrate*, *Afclépiade*, firent quelques pas de plus. La Médecine fut

divifée

divisée en trois parties ; l'une comprenoit le régime, l'autre les médicamens, & la troisième les secours de la main.

Hérophile enseigna la Médecine à Alexandrie, & sur-tout la partie anatomique, dans laquelle il se distingua. L'art de guérir lui a très-peu d'obligation.

Erasistrate eut le défaut dominant d'être grand amateur de systêmes, & fit beaucoup de *prosélites*. La fausse doctrine surpasse toujours la bonne en progrès.

Asclépiade eut l'ostentation de se donner pour le réformateur & le critique de la Médecine d'*Hippocrate*, qu'il tourna en ridicule, en l'appelant par mépris *une méditation sur la mort*. Les principes d'Epicure, la philosophie des corpuscules lui parurent bien plus sublimes qu'une pratique simple tirée de l'observation. Il profita du moment où *Lucrèce* venoit de faire revivre *Epicure*, & il se flattoit d'acquérir beaucoup plus de gloire en mariant la Médecine avec le systême philosophique qui étoit alors en grande réputation. Il n'adopta d'Hippocrate que ses idées sur

les crifes des maladies, & fit main-baffe fur tout le refte. Mais en les adoptant, il prétendit que le devoir du Médecin ne l'obligeoit pas à étudier fervilement la nature, à fe conformer à la lenteur de fa marche dans la guérifon des maux : il difoit au contraire, & c'eft fans doute d'après lui qu'on le répète depuis peu, qu'il falloit, par le moyen de l'art, accélérer toutes les crifes; comme fi l'effet répondoit toujours à l'attente. La doctrine des pores & des corpufcules étoit l'explication de tous les phénomènes. Les rufes qu'il employa pour tromper le peuple, lui réuffirent fi bien, que chacun voulut avoir de fes recettes de *longue vie* : c'eft ainfi qu'il les appeloit. Répétons les paroles de *Pline* fur *Afclépiade. Durabat tamen antiquitas firma, donec Afclepiades ætate magni Pompeii, Orandi Magifter, huic fe repentè convertit, totamque Medicinam ad caufam revocando conjecturam fecit..... Univerfum propè humanum genus circumegit in fe, non alio modo, quàm fi cœlo emiffus adveniffet.*

Combien d'Asclépiades la Médecine moderne ne compte-t-elle pas ? Chaque Secte de Philosophie lui en a fourni, & à leur défaut, ils sont sortis des laboratoires, comme nous le verrons dans la suite. Pourquoi faut-il qu'un art salutaire, sans avoir passé trop tôt de la pauvreté aux richesses, ait eu le sort de tous les Empires, en passant rapidement des richesses à la corruption ?

Les Médecins qui suivirent ne se distinguèrent que par leur babil. Le Docteur Swifft dit plaisamment, que *les tonneaux vides sont ceux qui résonnent le plus*. Uniquement occupés à usurper une réputation pour acquérir des richesses, ces Médecins suggéroient tout bas à la renommée ce qu'ils vouloient qu'elle répétât tout haut. L'anatomie étoit regardée par les ignorans de ce temps, comme quelque chose d'étranger à la Médecine.

Philotinus, Disciple d'Erasistrate, osa soutenir que le cerveau étoit inutile à l'homme. *Cléophantes* ne dut sa réputation qu'à l'usage du vin qu'il permettoit

à ſes malades. Il fut le Médecin & le Dieu des Ivrognes. Ses Diſciples ſe ſignalèrent dans la route bacchique qu'il leur avoit tracée.

Sérapion, qui vivoit ſous Ptolomée, en rougiſſant de ces excès, donna dans un autre. Voilà l'homme ! Il fut le chef de la Secte empyrique, & prononça que l'expérience étoit l'unique fondement de l'art ; que la connoiſſance des choſes éprouvées étoit la ſeule néceſſaire au Médecin. La prétention de *Sérapion* trouva des oppoſans, & la querelle qui en fut la ſuite, donna naiſſance à la Secte dogmatique. Les Médecins de ce parti prétendirent qu'il falloit ajouter à l'expérience la connoiſſance du corps humain & des choſes naturelles. Ils raiſonnoient bien, & faiſoient mal en perdant le temps à la recherche des cauſes, & à l'explication de leurs phénomènes. Le fruit de ces diſputes fut que la Médecine devint plus faſtueuſe que riche, plus vaine qu'utile. Chaque Secte ſavoit tout, hors l'art de guérir.

Héraclide, qui jouit d'une grande répu-

tation, fut le diſciple d'*Hérophile.* Long-temps indécis ſur le parti qu'il devoit embraſſer, il préféra celui de l'Empyriſme, dont il fut ſurnommé *le Prince.* On devoit d'autant moins s'y attendre, qu'il avoit d'abord commencé par ſuivre les traces d'*Hippocrate*, de *Dioclès* & de *Praxagoras.* Il avoit coutume de dire que *la Médecine n'étoit pas la fille du raiſonnement, puiſque le raiſonnement n'étoit venu qu'après elle.* Tel fut en ſomme l'état de la Médecine Grecque : je paſſe à celle des Romains.

Quand Rome fut devenue la métropole de l'univers, la Médecine s'y introduiſit avec les arts & les ſciences de la Grèce, ſous le conſulat de *Lucius Æmilius* & de *Marcus Livius.*

Le Grec *Archagatus* fut le premier qui l'y exerça. Ce Médecin fut comblé d'honneurs & de bienfaits, mais il fut ingrat & puni. Les Romains, qui n'avoient point de loi contre le parricide, en avoient heureuſement une très-ſévère contre l'ingratitude. *Caton* vengea la République peu de temps après ; il inſpira tant de

haine contre le crime d'*Archagatus*, que les Romains rejetèrent le temple d'Efculape hors de leur ville. Ils se passèrent de Médecins pendant un siècle, comme ils s'en étoient passés depuis la fondation de Rome, jusqu'au Grec dont je viens de parler.

Thémifon, sous le règne d'Auguste, fut le premier qui désilla les yeux du public sur les fraudes de ses prédécesseurs, & principalement sur le compte d'*Asclépiade* qui avoit exercé la Médecine à Rome sous le grand Pompée. Auteur de la Secte des *Méthodiques*, il ternit les qualités qu'il pouvoit avoir, en donnant pour principes, que les signes généraux des maladies suffisoient, sans avoir égard à leurs causes, & sans avoir besoin d'observer la variété des circonstances.

Vers les commencemens du premier siècle, *Celse* parut : sans secte, sans préjugés, sans faste & sans envie, il blâma en sage tous ces excès ; il fit honneur à l'art par son éloquence naturelle. L'ordre, la clarté, la vérité embellie, caractérisent ses ouvrages ; il fut grand Anatomiste, bon Méde-

cin & Chirurgien adroit. C'eſt dommage qu'il n'ait pratiqué que comme *Caton*, dans ſa maiſon & pour ſes eſclaves.

Après Celſe, *Aretée* de Cappadoce fit de l'art un corps mieux organiſé & plus méthodique encore. Émule d'Hippocrate, né comme lui pour l'obſervation, il nous a laiſſé des ouvrages qui renferment de très-belles deſcriptions des maladies, & une manière de les traiter plus judicieuſe que celle dont on avoit fait uſage avant lui. Ses écrits ſont une ſource où l'on peut puiſer utilement. Je ne lui reproche que d'avoir mêlé ſes deſcriptions dans le ſyſtême des Médecins *Pneumatiques*, qui ne reconnoiſſent d'autres cauſes des maladies, que les vents, ou l'air.

Antonius Muza, quoiqu'eſclave d'origine, s'acquit de la célébrité par l'uſage des bains froids, & mérita l'amour des Romains par la guériſon d'Auguſte ; comme M. Chicoyneau mérita celui de tous les François, par la guériſon du Monarque Bien-aimé. La conſervation d'un Héros cher à la Patrie, répare la perte d'une

multitude. La guérison d'*Auguste*, celle de *César* firent oublier la mort de *Marcellus*, dont Muza fut la cause. *César* le combla de présens, le décora de l'anneau d'or, & lui fit ériger une statue. Rome fit bâtir des écoles aussi inutiles à l'art de guérir, qu'avantageuses à ceux qui l'exerçoient. Ils ne surent que partager la fortune des Grands qui étoient leurs dupes & leurs victimes. La pompe des médicamens s'accrut sur les débris de la science ; la folie des Romains fut portée si loin, que sous le règne de *Claude*, les vains remèdes de *Pamphille* se vendoient jusqu'à 200 sesterces : & pour mieux leur en imposer, on fit de la thériaque une affaire d'État, en ne la préparant que dans le Palais des Césars. Ainsi de tout tems l'humanité a été la proie des Charlatans & des faux Prophêtes ! Cette préparation mérita à *Andromaque* le titre de Médecin *des Rois*, qu'il n'auroit jamais pu obtenir par sa science. Sous Néron, il ne fut qu'adulateur ; ses bassesses le rendirent le digne esclave d'un tel maître.

Galien vint à Rome à l'âge de trente ans, ſous le règne du bon Marc-Aurèle: il eut le talent de plaire aux Chevaliers, mais principalement au Préteur *Sergius Paulus*, au Conſul *Bœthus* & même à *Sévère.* Il avoit trop de ſupériorité ſur ſes Collègues, pour n'être pas en butte aux traits de l'envie & de la calomnie. Exilé de Rome, il fallut cinq ans pour que la faveur de *Marc-Aurèle* & de *Lucius Verus* puſſent l'y ramener en triomphe. La Nature avoit tout fait pour lui; la vie de l'homme ſuffit à peine pour acquérir une partie des connoiſſances qu'il réuniſſoit. Mais s'il ſavoit tout, il ſavoit trop! s'il connut parfaitement le régime du corps, il ignora celui de l'eſprit, ſes talens l'entraînèrent. Il eut comme *Deſcartes* la fureur de vouloir tout expliquer; comme lui, d'un vol démeſuré, il voulut atteindre les cauſes des cauſes intermédiaires. Voyant que l'art n'étoit pas lié par-tout, il prit ſur lui d'en faire une eſpèce de chaîne, dont tous les anneaux fuſſent correſpondans. C'étoit avoir les vues ſublimes

de *Bâcon*; mais il falloit que le monde moral eût ſeize ſiècles de plus. Le projet de Galien étoit digne de l'émule d'Hippocrate, & de l'admirateur de ſa ſageſſe; il commença bien, & finit mal. A force de travaux, il parvint à régénérer la doctrine de ſon maître, que l'ignorance avoit méconnue, & que les factions avoient étouffée. Il donna les détails les plus juſtes, les principes les plus clairs & les plus lumineux ſur les forces de la nature, ſur les affinités, les coctions & les criſes des maladies; ſes ouvrages renferment de très-bonnes obſervations pratiques; c'eſt lui qui le premier a décrit & traité méthodiquement les fièvres intermittentes. En un mot Galien eût égalé Hippocrate, s'il avoit ignoré la philoſophie d'Ariſtote. C'eſt elle qui lui inſpira le goût des ſyſtêmes, il en créa un, & ce n'eſt pas à l'auguſte Vérité qu'il ſacrifia. *Multa lectio & eruditio, multæ comeſtioni ſimiles; harum utraque officit, ubi digeſtio abeſt.* Au lieu de faire un choix judicieux de ce que chaque ſecte pouvoit avoir de bon, de raſſembler ſes

vaſtes connoiſſances ſous un ſeul point de vue, d'enchaîner les faits, comme il l'avoit projetté, & d'en tirer des réſultats utiles, après avoir enviſagé les phénomènes ſous toutes leurs faces, il ſema des fables dans le champ de la vérité. Leur ſemence fit éclore cette hypothèſe obſcure & trop fameuſe, qu'il regardoit comme la clef de toutes les obſervations phyſiques & médicales. Dès ce moment, la connoiſſance des tempéramens fut une fiction; le poulx devint équivoque; la force & les propriétés des médicamens ne préſentèrent plus qu'une énigme, dont quatre qualités ſuppoſées radicales, ne furent pas le *mot*. Quand l'imagination devient un météore, elle entraîne & précipite comme lui ceux qui ſuivent ſa fauſſe lueur. Le Médecin de *Philippe* avoit oſé prendre le nom de *Jupiter Sauveur* : *Galien* eut la folie de ſe comparer à *Trajan*; mais le bien qu'il a fait à la Médecine, ne l'emporte pas ſur le mal qu'elle a droit de lui reprocher. C'eſt le ſage emploi des talens qui les conſacre. Encore une réflexion,

& je laiſſe *Galien* tranquille. Son exemple eſt la leçon la plus utile que je puiſſe offrir aux jeunes Médecins, qui ſe ſentent nés, comme lui, pour l'avancement de la Médecine en général, & pour la reſtauration de la pratique d'Hippocrate en particulier. Il prouve que dès qu'on entreprend d'approfondir les choſes qui ne ſont point à la portée de nos ſens, & qui par-là nous ſont totalement inutiles, le jugement ſe dégrade, & l'erreur amène le faux raiſonnement. Qui médite hors du cercle de la nature, n'eſt donc pas un vrai philoſophe : au lieu de nous donner l'hiſtoire naturelle de l'homme, il ne nous en donne que le cahos ou la fable. Depuis cet exemple contagieux, il n'eſt preſque point de Médecin qui ait cultivé l'art ſans hypothèſes ; ſi l'on diffère, c'eſt ſeulement en dégrés : c'eſt ce flux & ce reflux d'opinions biſares qui font de la Médecine une mer agitée, ſur laquelle nos jeunes Pilotes ne ſachant plus la route qu'ils doivent ſuivre, ni de quelle manœuvre ſe ſervir, font aller les malades de périls en périls,

juſqu'à ce que les malheurs & l'expérience les aient éclairés. Il eſt bien fâcheux que le Genre Humain faſſe les frais de ce long noviciat !

Depuis *Galien* juſqu'au cinquième ſiècle, l'hiſtoire ne compte que quelques Médecins de réputation, qui n'ont preſque rien ajouté à l'*Anatomie* & à la *Pratique* : la *Botanique*, la *Thérapeutique*, la *Pharmacie* & la *Chirurgie* firent quelques progrès. Le vulgaire des Médecins aima mieux croire l'art parfait, que de travailler à ſa perfection. Il eſt bien plus commode de ſuivre une mauvaiſe route déja tracée, que d'en chercher une meilleure.

Cœlius Aurelianus fut un Médecin méthodique : exact dans la deſcription des maladies, il en diſtingue les ſignes & les claſſes avec pénétration, & montre du jugement dans le plan de ſon ouvrage.

Aëtius fut plus Chirurgien que Médecin ; c'étoit un grand *Faiſeur de Formules*. On l'eût beaucoup eſtimé en cette qualité, dans cette partie du Nord, où l'on mé-

ſure le ſavoir du Médecin à la *toiſe* de ſes Ordonnances.

Alexandre, *Paulus*, *Trallianus*, & après eux, *Palladius*, *Theophilus*, compoſèrent le troupeau ſervile de *Galien* : ils changèrent les noms, & ſe ſervirent des choſes qui appartenoient à cet Auteur.

Dans le cinquième ſiècle, le ſens commun s'éclipſa. Les hommes devenus preſque ſemblables aux animaux, ceſſèrent de cultiver les ſciences & les arts, *& n'en devinrent pas meilleurs.* Des Peuples féroces fondirent du Nord avec l'impétuoſité d'un torrent ; ils ravagèrent les foibles reſtes des arts libéraux, & détruiſirent preſque tous les moyens de les acquérir de nouveau. La langue latine périt la première ; ce qui en reſta fut corrompu par les Lombards.

Alexandrie aſſiégée & priſe par les Arabes l'an 640 de l'Ère chrétienne, vit réduire en cendres la bibliothèque que *Cléopâtre* avoit formée à grands frais. Un petit nombre de manuſcrits, & ſur-tout ceux du Roi Attalus, qu'on arracha *aux*

flammes, furent d'abord traduits en ſyriaque, enſuite en arabe : ces ouvrages détériorés par une verſion infidelle, devinrent le fondement de la Médecine arabique ; un mauvais Commentateur eſt une nouvelle cauſe de barbarie. Le ſeptième ſiècle vit naître *Mahomet* : ce fourbe établit une religion ennemie des beaux arts. Il ſavoit malheureuſement que le vrai moyen de ſubjuger les hommes, eſt celui de les avilir. Otez leur les connoiſſances & la liberté d'en faire uſage, c'en eſt fait de l'honneur & de l'émulation. Auſſi *Mahomet* forma-t-il des machines qu'il briſoit à ſa fantaiſie. J'ai grand regret que le nom de ce *Marchand d'eſclaves* ſe trouve inſcrit dans les annales de la Médecine dont il eut une connoiſſance ſuperficielle, & ſur laquelle il ecrivit d'aſſez mauvais aphoriſmes.

Aly Abbas ſe vanta de faire rentrer dans le bon chemin Hippocrate égaré ; mais ce fut *ſon ouvrage royal* qui égara les autres.

Au huitième ſiècle, l'Eſpagne, où les

arts s'étoient réfugiés, fut ſubjuguée par les Sarraſins d'Afrique. De nouveau éxilés, les beaux arts devinrent ce qu'ils purent.

Au dixième ſiècle, qui le croiroit? les ſciences, les arts & les livres ſe retrouvèrent à Maroc. On y établit une école, où les étudians étoient nourris gratuitement. Si de nos jours les jeunes gens à qui la nature a donné en talent, ce que la fortune leur a refuſé en patrimoine, avoient la même facilité de s'inſtruire, je penſe que ce qu'il en coûteroit à l'État, pour former des Sujets utiles, ſe réduiroit à rien, en comparaiſon des avantages que la Patrie en retireroit. Les jeunes Médecins ne ſeroient pas forcés à prendre l'eſſor avant le temps; la faim ne les obligeroit pas à vivre d'*homicides*, s'ils avoient le loiſir & la facilité de s'inſtruire à fond des principes de l'art de guérir. Il y a plus, ſi pendant deux mille ans quelques grands hommes l'ont enrichi de découvertes précieuſes, celui qui pourroit extraire de leurs ouvrages ce qu'ils contiennent

contiennent de vrai & de bon, obtiendroit pendant le cours de sa vie autant de connoissances, que s'il avoit vécu deux mille siècles, & pratiqué la Médecine pendant tout ce temps. C'est en nourrissant l'émulation, que l'on double les progrès du génie ; une protection généreuse fait sur lui, ce que fait le Soleil sur la nature. Mais il est aussi des Monarques dont l'œil attentif pénètre partout, pour vivifier tout, comme cet Astre.

Les trois Royaumes d'Angleterre qui ont bien senti l'importance de ces vérités, comptent mille sept cents quarante-six écoles, où il y a toujours plus de trente-six mille garçons & filles que l'on entretient & que l'on instruit *gratis*. Ces écoles sont des établissemens fondés en faveur des enfans dont les pères sont inconnus, & disgraciés de la fortune.

La Faculté de Paris commence aussi une fondation pour recevoir au nombre de ses membres les Médecins de mérite, qui n'en ont pas les moyens : cette faveur rendra cher à jamais le nom de

celui qui a consacré des fonds à cet usage (1).

L'école de Tolède fut encore plus célèbre que celle de Maroc, mais elle ne fut pas plus utile. Tous ceux qui vouloient se distinguer dans les sciences, y accouroient en foule. Les jeunes gens Italiens retournant dans leur Patrie, après avoir fait leurs études dans cette école, y répandirent la doctrine & les livres des Arabes, les seuls qu'on pût trouver alors.

Rhazez qui vécut dans ce siècle, en fut l'Écrivain le plus pur ; on le nomma le *Galien* des Arabes. C'est à lui qu'on est redevable de l'histoire de la petite vérole. Je conseille à ceux qui se sentent de l'aptitude & du goût pour la Médecine, de n'embrasser cette science, qu'après avoir lu & médité deux chapitres de cet Auteur, dont l'un a pour titre : *Qualis Medicus eligi & probari debeat* ; l'autre traite *de Impostoribus*.

D'autres Médecins Arabes, tels qu'*A-*

(1) M. Dict.

venzoar, *Avicennes*, *Averroës*, *Mezué*, &c. furent les enthousiastes de Galien, dont la théorie les avoit mis dans le goût de l'abstrait. *Avicennes*, plus adonné à ses plaisirs qu'à son art, ne fut qu'un Métaphysicien subtil ; les Canons Dogmatiques qu'il nous à laissés, ont été plus meurtriers que ceux d'airain. *Avenzoar* ajouta au délire d'*Avicennes* la folie de la superstition : il regardoit comme un crime l'extraction de la pierre. C'est le premier fou qui ait introduit la pierre *Bésoar* dans les médicamens, & qui ait prescrit trois grains d'orge dans la Jaunisse.

Averroës maria la Philosophie d'Aristote avec les Commentaires Arabes : c'étoit tripler le bandeau de l'ignorance. *Abbucassis* ne l'arracha pas. C'est ainsi que la Médecine Romaine, pire que la Grèque degénérée, eut des effets encore plus funestes.

Les parties dans lesquelles les Arabes se distinguèrent, sont la Botanique, & principalement la Pharmacie qu'ils ont soumise à la Médecine. Ils sont aussi les pre-

miers qui aient introduit la Chymie en Europe, ou du moins qui l'aient considérablement augmentée.

L'école de Salerne fut établie dans le onzième siècle. La barbarie commençoit à se dissiper ; mais presque tous les esprits étoient encore aveuglés par le prestige du *Péripathétisme*, qui dura jusqu'au quinzième siècle, ou à peu près. On frémit, quand on voit combien il a fallu de tems & de veilles pour rectifier les erreurs de deux ou trois hommes de réputation, qui en ont égaré tant de milliers d'autres.

Pour enlever des mains de l'audace, de l'ignorance, de l'avarice & de la fourberie juive, un art enseveli ou dégradé, il fallut les travaux réunis d'*Emmanuel Chrysolora*, de *Théodore Gaza*, d'*Argyropulus*, de *Lascarius*, de *Chalcondyla* & de plusieurs autres. Les malheureux Grecs fuyant leur Patrie, apportèrent avec eux en Italie, leur langue, & comme autant de Dieux *Penates*, quelques bons manuscrits grecs, monumens de leurs Ancêtres, & la première source de notre érudition. En 1526,

Alde, riche Imprimeur, fit revivre pour jamais les manuſcrits tirés de *Bizance*, qui furent traduits. *Théophraſte*, *Ariſtote*, *Dioſcoride*, *Galien*, *Hippocrate*, *Pauli*, &c. parurent ſous une nouvelle forme. On ceſſa d'interpréter *Avicennes*. *Galien* ſortit ſeul du vaſte ſein des *Arabes*, pour être bientôt mis en oubli. Ses écrits furent pendant 1300. ans la règle en Médecine, comme ceux d'Ariſtote le furent en Philoſophie juſqu'au milieu du ſeizième ſiècle. Il eſt bien ſingulier que le Maître & le Diſciple aient joui d'une même & auſſi longue réputation, & que tous deux l'aient perdue preſque en même temps. *Véſale* fut le premier adverſaire de *Galien* ; il l'attaqua par l'anatomie. *Argentarius* en Italie, *Gomez Péréira* en Eſpagne, & *Fernel* en France, corrigèrent les fautes de ſa théorie & de ſa pratique.

Les ſoins & les travaux de *Villeneuve Lulle*, de *Valentin* & de quelques autres, procurèrent des connoiſſances de plus à la Médecine. La Chymie & l'Imprimerie y contribuèrent chacune de leur côté.

Mercurialis, *Guinterus*, *Fuſchius*, *Linacre*, parfait modèle des Médecins, enſeignèrent avec ſuccès une plus ſaine, une meilleure doctrine.

En 1559. la Médecine retrouva preſque un *Celſe* dans *Lommius*. Plein d'énergie, cet Auteur ſuivit la route frayée par les Anciens. Perſonne n'a fait en auſſi peu de mots l'hiſtoire fidelle d'une auſſi prodigieuſe quantité de maladies connues.

L'avarice des hommes en alla chercher d'autres aux extrémités de la terre. Elle trouva la mort dans la ſource même de la vie. Le virus tranſmis, détruiſit les organes, comme un feu dévorant. *Berengarius* s'appliqua à en rechercher la cauſe, afin d'en détruire les ravages. Il diſſéqua plus de cent cadavres, on prétend même qu'il n'épargna pas les vivans; ce fait me paroît trop atroce, pour y ajouter foi.

Hippocrate parut en France au ſeizième ſiècle avec ſon ancienne ſplendeur. *Briceau*, *Sylvius*, *Hollier*, *Baillou*, *Duvet*, *Pierre*, *Jacotius*, *Heurnius*, *Fœſius* &

plusieurs autres grands hommes portèrent les derniers coups aux Arabes, en faisant tous leurs efforts pour ressusciter la Médecine dogmatique. Ils y réussirent en partie; leur zèle, leur candeur & leurs veilles obtinrent le prix qu'ils méritoient, l'immortalité du Fondateur de l'art, réjaillit sur eux.

Mais tandis que ces Médecins concouroient unanimement à la plus grande utilité, la sagesse de leur conduite ne trouva pas des imitateurs par-tout; elle ne fit que leur susciter des rivaux : l'infériorité en produit toujours. La Suisse & l'Allemagne donnèrent naissance à deux hommes singuliers, qui furent les antagonistes des Disciples d'*Hippocrate*, parce qu'ils avoient un autre amour, un intérêt bien différent. Alors, comme disoit autrefois *Saluste*, on vit naître une génération de gens qui, n'ayant point de patrimoine, ne pouvoient souffrir que d'autres en eussent. Je viens aux faits.

Tandis que les François, *Hippocrate* en main, renversoient les *Galénistes* & les

Arabes; *Paracelſe*, le père de la Chymie, après *Roger Bâcon*, leur faiſoit encore moins de quartier à Bâle, où il étoit premier Profeſſeur de Phyſique. Il vouloit créer une nouvelle ſecte : pour y réuſſir, il mit en queſtion la théorie & la pratique des anciens Médecins. A la Philoſophie d'*Ariſtote*, aux quatre qualités radicales de *Galien*, il ſubſtitua le ſel, le ſoufre, le mercure, la puiſſance & l'influence des aſtres. Vaincre ou mourir par la Chymie, fut ſa deviſe & celle de ſes partiſans. Il arriva que l'*opium*, le *mercure*, le *turbith minéral*, produiſirent quelques cures entre les mains hardies de *Paracelſe*, comme les remèdes les plus ſuſpects en produiſent de nos jours, entre celles de ces Téméraires qui haſardent le tout pour le tout, parce qu'ils n'ont rien à perdre, & qu'ils en ſont quittes pour prendre la fuite, quand la farce eſt jouée.

Il eſt triſte de faire des réflexions à chaque pas, j'en demande pardon aux lecteurs; mais mon devoir m'oblige de dévoiler les maux que l'on fait à l'hnmanité, & de tout

oser pour l'en garantir. Je demanderai donc aux hommes jusqu'à quand ils traiteront si légérement de leur propre sang. Comment ne rougissent-ils pas de confier leur santé, leur vie à des gens à qui ils se gatderoient bien de confier seulement la somme la plus modique (1)? Si notre conservation est le premier vœu de la nature, le premier instinct qu'elle nous a donné, j'avoue franchement que je ne conçois rien dans ce contraste. Au reste, comment pourrois-je concilier l'amour pour la vie, l'aver-

(1) Qu'un homme ait un procès pour quelques arpens de terre qu'on lui dispute, il part pour la Capitale, cherche le meilleur Avocat pour lui confier sa cause, & ne néglige ni fatigues, ni veilles, ni rien de tout ce qui peut la lui faire gagner : que ce même homme tombe malade, il se garde bien d'user des mêmes précautions ; il s'adresse indistinctement au premier venu, & prend des remèdes au hasard. Est-ce qu'il s'estimeroit moins que la terre qu'on vouloit lui enlever ? Je sais bien que la crédulité du peuple est toujours le fonds du revenu de quiconque sait le tromper. Mais par quelle fatalité les faux Prophêtes s'attirent-ils le respect & l'argent de ceux mêmes qui sont éclairés ?

ſion de la douleur, & l'effroi de la mort, avec la folie humaine, qui aſſigne des prix à ceux qui trouvent le moyen fatal de détruire un plus grand nombre d'hommes à coups de canon, dans le plus petit eſpace de temps poſſible ?

Vanhelmont ſuccéda à *Paracelſe* : avec avec autant d'amour propre & plus de ſavoir, il fut l'homme aux paradoxes. Hardi, ſubtil, contentieux, il débitoit inſolemment que perſonne, hors lui, ne ſavoit rien en Médecine. *Tous les Anciens*, diſoit-il, *étoient Païens, comment ſeroit-il poſſible qu'ils ſuſſent quelque choſe de l'art de guérir ?* Voilà un raiſonnement bien concluant.

Vanhelmont fit voir le néant des écoles, il les mépriſa, & battit les *Scholaſtiques* à platte couture. Le cerveau brûlé de cet *Hémophobite*, proſcrivit la ſaignée dans tous les cas ; il ſe faiſoit gloire de la rejetter dans la pleuréſie. *Ego ſanè nemini pleuritico ſanguinem mitto*. Il ſubſtitua aux remèdes ſimples des préparations altérées

ou aiguiſées par le feu. C'eſt avec raiſon qu'il intitula un de ſes ouvrages *Doctrina inaudita Febrium.* Sans doute qu'à force de manier des vaiſſeaux chymiques, il s'étoit accoutumé à conſidérer le corps humain comme un *alambic*, la tête comme un *chapiteau* , & l'eſtomac comme un *creuſet.* Son obſcurité parut une ſageſſe myſtérieuſe ; on la ſoupçonna de cacher de ſublimes & importantes vérités. Plus d'un Écrivain vuide de ſens, eſt redevable de ſa fortune & de ſa réputation à un pareil artifice.

Il faut pourtant convenir que dans les intervalles des accès frénétiques de *Vanhelmont*, il ne put ſe diſpenſer de rendre juſtice à *Hippocrate* , en empruntant de lui, ce que l'on trouve de raiſonnable dans ſes ouvrages. *Barker* dit très-bien que le ſyſtême de ce Diſciple de *Paracelſe* reſſemble à un morceau d'architecture grecque, chargé d'ornemens gothiques, de façon à ne pouvoir preſque reconnoître le deſſein original. Nous en excepterons cependant ce que *Vanhelmont* a écrit ſur

la pierre ; ce morceau me paroît un chef-d'œuvre.

Les Élèves de *Vanhelmont* engagèrent un nouveau combat avec ceux qui tenoient le parti d'Hippocrate : dans une dispute scientifique, la victoire est presque toujours une affaire de poulmons. Sûre d'elle-même, la vérité se respecte & se tait. Ainsi la Médecine méthodique & rationnelle se vit peu de temps après sa résurrection, attachée au char triomphant des Chymistes, par *Larchée* & le *Duumvirat* de *Vanhelmont.* (1) Son esclavage dura jusqu'à *Sylvius de le Boë*, qui soumit enfin la Chymie à sa maîtresse légitime dans l'école de *Leyde.* La fausse théorie de cet art fut forcée de céder la place à celle de *Sylvius* & de *Willis.* La doctrine des *Carthésiens* fit oublier celle d'*Aristote*, & celle-là perdit son crédit en Médecine, sous *Syden-*

(1) Voyez les idées extravagantes de cet Auteur sur les principes du mouvement du cœur, &c. Il semble qu'on ait envie de les faire revivre, mais je doute qu'elles fassent fortune.

ham, dont la doctrine chancelante d'abord, l'emporta heureusement sur ses rivales.

L'Anatomie se perfectionna de plus en plus par les travaux de *Vésale*, de *Colombe*, d'*Eustachi* : le second de ces Anatomistes, *Aquapendente*, *Cesalpin*, *Servet* connurent la circulation du sang. Mais il est des tems où le Sage doit attendre le moment favorable d'annoncer de grandes vérités. *Harvée* trouva ce moment, & jouit tout seul d'un honneur qu'il auroit dû partager. La circulation fut annoncée & démontrée. Dans chaque siècle on remarque toujours que quelques grands hommes ont tourné autour d'une découverte, avant que le nuage qui l'enveloppoit se dissipât. La lumière augmenta par celle que Pecquet répandit sur le canal *thorachique*, ainsi que par la Statique dont nous a enrichi la patience de l'inimitable *Sanctorius*.

Le Scalpel qui fraya la route des replis secrets du corps humain, trancha presque d'un seul coup toutes les hypothèses er-

ronées : le grand *Harvée* éleva ſur leurs débris une doctrine qui, quoique nouvelle, confirma, parce qu'elle étoit vraie, la ſageſſe de la plus ancienne & de la meilleure. Les ſecours mutuels qu'elles ſe prêtent, forment une baſe de connoiſſances à laquelle le tems peut ajouter encore, mais qu'il n'ébranlera pas.

Je m'arrête à cette glorieuſe époque. Celles qui l'ont ſuivie ſont connues. On ſait que la découverte de la circulation du ſang a produit une meilleure manière de raiſonner. C'eſt de cette ſource que *Boërhave* a tiré ce ſyſtême admirable, qui ne laiſſe rien à déſirer ſur la théorie néceſſaire aux Médecins. C'eſt dans ſes aphoriſmes qu'Hippocrate ne déſavoueroit pas, que le génie & l'érudition du moderne Légiſlateur ſe manifeſtent en entier. La grandeur de *Boërhave* n'y a pas un air d'emprunt, on voit que c'eſt une production du *ſol*; la nature y eſt peinte d'après elle-même, chaque phénomène eſt un tableau ; l'art y paroît noble, indépendant, & auſſi reſpectable qu'il l'eſt

en effet. La justesse de raisonnement y discute les découvertes & les expériences particulières ; l'exactitude scrupuleuse les compare entr'elles, & nous montre clairement en quoi elles conviennent, ou elles diffèrent ; l'esprit d'analyse en déduit les propriétés ; la candeur y marque les choses utiles, & les conséquences se tirent si naturellement des principes, qu'à moins d'être fou ou sceptique, on est forcé de convenir que la voie du raisonnement dans Boërhave, est aussi sûre que celle de l'expérience la plus invincible. J'aimerois autant avoir brûlé le Temple d'Éphèse, que d'avoir calomnié ce grand homme, le plus sublime des Médecins mechaniciens dans sa théorie, & le plus ressemblant aux Grecs dans sa pratique. Il a donc éclairci & non pas abandonné la doctrine d'*Hippocrate*.

Il est vrai que les explications que *Boërhave* nous donne, ressemblent assez aux réflexions de *Montesquieu* ; elles sont sages, fines, laconiques, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits mêmes,

par la manière dont il les préſente. Mais eſt-ce une raiſon pour inſulter à la mémoire d'un grand homme ? Pourquoi ne ſeroit-il pas permis à un Médecin d'écrire en Philoſophe ? Après tout, il ſuffit de méditer un peu Boërhave pour le comprendre. La Medecine n'adopte point les pareſſeux & les lâches ; il s'en faut bien qu'elle ne ſoit du nombre de ces arts vulgaires qui vont par l'eſpèce d'allure donnée dans les commencemens. Continuellement en butte aux maladies, à leurs complications, à leurs périls, le Médecin eſt l'Hercule de la Fable, il doit, comme lui, payer de ſa perſonne à chaque inſtant. Auſſi pour l'homme de bien, la Médecine eſt la plus cruelle des profeſſions ; le Médecin qui en remplit tous les devoirs eſt le plus à plaindre des hommes, celui qui les néglige en eſt le plus malheureux ; d'où je conclus que ceux qui ſont forcés de s'avouer leur incapacité, feront très-bien d'abandonner une ſcience qu'ils cultivent ſans avantage pour elle, & ſans gloire pour eux.

Mais, dira-t-on, ſi vous connoiſſez au-

jourd'hui

jourd'hui le méchaniſme du corps, la nature de la ſanté, les cauſes des maladies, les ſignes qui les caractériſent, l'effet des remèdes, & la méthode de s'en ſervir relativement au climat, à l'âge, au ſexe, aux tempéramens divers, que manque-t-il donc à la Médecine moderne? C'eſt ce qu'il eſt bien intéreſſant de connoître; il ne nous manque que de ſavoir réduire en acte au lit du malade, les principes de théorie que l'évidence nous a forcé d'admetttre, & que de ſatisfaire aux indications de chaque circonſtance. Mais comme le nœud de cette queſtion eſt le principal but de cet ouvrage, & qu'il exige des détails particuliers, je me réſerve d'y revenir dans la ſuite, pour paſſer à préſent à quelques conſidérations ſur le ſujet que je viens de traiter.

Si l'art de guérir, d'abord aveugle & groſſier, fit des progrès ſi rapides par les travaux d'*Hippocrate*, il s'enſuit, 1°. que nous ne devons jamais perdre de vue la route qu'*Hippocrate* a tracée à la poſtérité; c'eſt le ſeul moyen d'élever l'art juſ-

qu'au dégré de perfection dont il a besoin. Pourquoi les obſervations de ce Médecin ont-elles ſervi, ſervent-elles encore aujourd'hüi & ſerviront-elles toujours de modèle aux Sages ? Comment ſe peut-il faire que l'autorité de cette vieille doctrine ſoit ſi reſpectable, & que les découvertes modernes y aient ſi peu ajouté ? *Hippocrate* eut en partage cet eſprit d'attention qui eſt de tous les eſprits le plus droit, le meilleur & par conſéquent le plus néceſſaire ; il ne franchit jamais les loix de la nature, il s'y conforma toujours, perſuadé qu'elles ſeules peuvent former des règles certaines pour l'application des ſecours. Ses ouvrages ſont un tableau fidèle de ce qu'il a vu lui-même & bien obſervé; ce ne ſont que des faits, des expériences ſûres qu'il nous donne, qu'il raſſemble en axiomes, ſans s'embarraſſer de leur cauſe, ni de ce qui s'enſuit. Comme la nature ne peut changer, malgré les variétés & les modifications que les climats & la manière de vivre des différens Peuples ſemblent devoir y ap-

porter, la Médecine *Hippocratique* ſera toujours vraie, & par-tout à peu près la même. Voilà pourquoi les mêmes choſes ſont auſſi poſitives dans les écrits d'*Hippocrate*, que dans ceux de *Galien*, lorſqu'il étoit ſage, dans ceux de *Sydenham* & de *Boërhave*. Les Praticiens les mieux inſtruits, qui ont écrit le plus utilement ſur les maladies, ont tiré des conſéquences qui font honneur aux ouvrages qui appartiennent en propre au Père de la Médecine. Peut-on faire un éloge plus complet de ce qui a été découvert dans un ſiècle où la circulation du ſang n'étoit pas connue, où la Phyſique étoit obſcure, la Pharmacie pauvre, & la Chymie entièrement ignorée ?

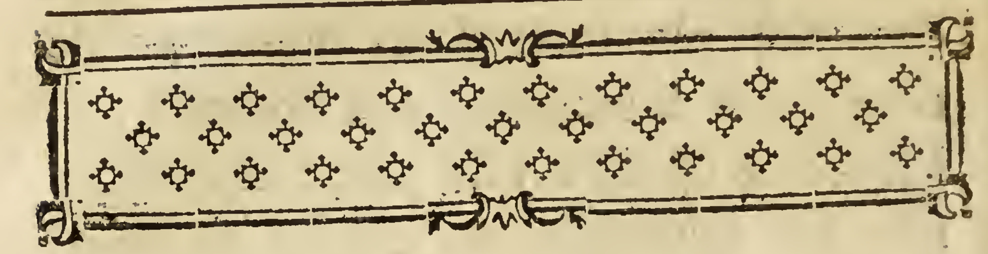
On ne peut auſſi donner une preuve plus certaine de la vérité de nos connoiſſances, qu'en démontrant qu'elles portent ſur une continuité invariable d'expérience qui ne peut tromper. Il faut bien que la vérité ſoit une maîtreſſe plus impérieuſe que la raiſon, & qu'elle la force de croire. Le temps qui détruit tout, reſpectera toujours les monumens qu'elle élève ; l'im-

mortalité est son partage. Aussi la doctrine d'*Hippocrate*, quoique négligée, méprisée & obscurcie, n'a pas eu le sort de celle de tant d'hommes célèbres, dont il ne nous reste que des fragmens confondus par le laps des siècles. La statue de ce grand homme est restée debout au milieu de ces ruines.

2.° Le ralentissement des progrès de la Médecine depuis *Hippocrate* jusqu'à nous, prouve qu'à mesure que les Médecins ont transgressé les premières règles de l'art, ils se sont éloignés du véritable but. La Médecine a essuyé les révolutions que tous les États de la terre ont subies. Les innovations, les hypothèses lui ont porté des coups mortels : opprimée par les partis dominans, elle a été pendant plus de seize siècles infectée d'erreurs, de préjugés, qui n'ont été détruits que par d'autres aussi dangereux. Que cette leçon terrible nous suffise ! Épargnons-lui désormais ces temps de discorde, d'orage & d'anarchie : loin de la troubler par des dissensions intestines, consacrons un temps précieux à

des objets plus intéreſſans, plus dignes de nous, plus avantageux aux hommes : la Médecine eſt un art de paix ; ſa carrière ne peut reſſembler au champ de Mars. Rien n'eſt plus oppoſé à ſes progrès que ces jalouſies, ces haines qui la diviſent, & qui font quelquefois, je frémis de le dire, abandonner ou ſacrifier un malade au lâche & meurtrier dépit de le voir guérir par un autre.

Les mêmes régles de concorde qui ne font qu'un tout de la Société, les mêmes beſoins qui uniſſent les hommes entr'eux, doivent engager tous les Médecins à ſe rapprocher, à s'aimer, à ſe ſeconder mutuellement. Les Miniſtres de la nature pourroient-ils ſe révolter contre elle ? Non, ſans doute : l'amour de l'humanité eſt un feu divin qui épure toutes les paſſions, qui les fond enſemble, pour n'en faire qu'un tout ſalutaire. Sans ſecte, ſans préjugé, ſans envie, n'ayons déſormais qu'un même eſprit, ne formons qu'un même corps, puiſque nous n'avons tous qu'un même devoir à remplir.



PREMIERE PARTIE.

De la Nature, & des moyens qu'elle emploie pour la conſervation des Individus.

LE pouvoir de la Nature n'eſt connu que de ceux qui l'ont étudiée long-temps : le but que je me propoſe eſt de le dévoiler aux jeunes Médecins. En leur faiſant voir tout ce qu'elle fait pour nous, je réuſſirai peut-être à leur inſpirer l'amour qu'elle mérite, & la confiance que les vieux Praticiens ont en elle.

La Nature dont je vais parler ne reſſemble point à ſon auteur, & ne peut avoir un pouvoir ſuprême : elle eſt mon guide, ſans être mon idole. En l'offrant ſous ce point de vue, on ne ſoupçonnera pas que mon reſpect pour elle aille juſqu'au fanatiſme.

Il eſt certain que la nature a des fonc-

tions qui lui ſont propres dans la guériſon des maladies ; il ne l'eſt pas moins que ſes reſſources, quelque étendues qu'elles ſoient, ont des bornes. Celui qui connoît bien les premières, a touché plus d'une fois au terme des ſecondes, & cette connoiſſance l'a rendu trop circonſpect pour ſe repoſer entièrement ſur elle du ſoin de la guériſon ; il eſt trop ſage pour hazarder à la fois la vie du malade, & l'honneur de l'art.

Qu'eſt-ce que la nature ? On a dit qu'elle étoit le réſultat général actuel, ou les réſultats généraux ſucceſſifs de la combinaiſon des élémens dans l'individu. Selon moi c'eſt le principe actif, la cauſe efficiente du mouvement dans les corps organiſés. Cet agent ſecondaire, uniforme & ſimple dans les routes que le Créateur lui a tracées, enfante une variété prodigieuſe d'effets, qui ne diffèrent entr'eux que parce qu'ils ſont unis par des liens preſque imperceptibles.

C'eſt par des moyens infiniment ſupérieurs à ceux de l'art le plus ſublime que

cet agent prépare les parties ſpécifiques de l'animal & du végétal. Le caractère de ſimplicité & d'immutabilité de ces parties, nous les fait remarquer dans les humeurs particulières de l'un & de l'autre, & nous ſuffit pour expliquer comment, par l'odorat, nous pouvons diſtinguer un Kalmouk & un Nègre d'un Européen, à certaine diſtance, ou comment (ce qui revient au même) chaque chien reconnoît ſon maître au milieu de pluſieurs milliers d'hommes.

Si cette idée de la nature, la ſeule qu'un Médecin raiſonnable puiſſe s'en former, n'étoit pas juſte & préciſe, j'avouerois franchement que la Nature m'eſt inconnue. (1) Au ſurplus, l'exiſtence ne peut ſe conſtater que par des moyens qui ne ſe ſuggèrent pas; il faut donc voir la Nature à l'ouvrage.

(2) *Natura eſt principium eorum conatuum qui in ſanitatis tutelam & ægritudinis medelam, renuente etiam voluntate, in morbis ut & in pathematis inſtituuntur.*

Les motifs qui la déterminent à agir uniformément dans l'homme & dans l'animal, sont les besoins, le bien ou le mal physique que la sensation ou l'imagination leur fait éprouver. Ses vues, ses efforts, son seul but, sont le bien-être & la conservation des individus. Toujours occupée de cet objet, la Nature peut-être comparée à la sentinelle qui veille à l'extérieur & à l'intérieur d'une place ; elle s'oppose comme elle à tout ce qui voudroit s'en emparer.

Les animaux qui n'obéissent qu'à sa loi, méritent de sa part un soin plus particulier que l'homme indocile. *Galien* disséquoit une chèvre vivante, & le chevreau qu'elle portoit ne fut pas plutôt débarassé de ses enveloppes, qu'il se posa sur ses pieds, & qu'il rejetta une partie du *mucus* amassé dans ses narines. Comme cette évacuation naturelle n'étoit pas suffisante, il se frotta les côtes avec le pied de derrière, & ce frottement le fit éternuer : l'éternuement fut un surcroît de force qui chassa le *mucus* restant. Les Disciples de

Galien qui obſervoient attentivement le pouvoir & les effets de l'inſtinct dans ce mouvement automatique, s'écrièrent avec tranſport : *Voilà un petit animal qui a trouvé le moyen de ſe débarraſſer d'une humeur nuiſible, ſans le ſecours d'un Docteur ; & la méchanique dont il s'eſt ſervi, eſt la ſeule efficace pour en venir à bout.*

Il eſt certain que l'enfant nouveau né n'a pas la même adreſſe pour ſe délivrer ; il a ſouvent beſoin des ſecours de l'art. La raiſon de ceux qui l'entourent ſupplée à ſes beſoins, quand la Nature ſeule n'y ſuffit pas.

Rien de ſi commun que de voir un chien vorace avaler un os qui s'arrête au paſſage : l'animal n'attend point des ſecours étrangers pour rémédier à cet accident ; il ſeroit ſuffoqué, avant qu'une grue officieuſe vînt l'en débarraſſer. Il incline d'abord la tête vers la terre pour faire tomber l'os par ſon propre poids. Quand il connoîtroit les loix de la gravité, en feroit-il davantage ! mais ce moyen ne lui réuſſit pas : il en eſſaie un autre : il porte la tête en arrière,

& la ſecoue avec violence, afin de faire deſcendre l'os dans l'eſtomac. Si l'obſtacle ſurmonte ſes efforts, le chien ne ſe décourage point, il les porte même juſqu'à l'extrême; il introduit ſa patte dans ſa gueule; ſes ongles, par leur irritation, excitent la toux & des nauſées; l'animal ſe déchire la gorge, & ne ceſſera de ſe tourmenter que quand l'os ſera ſorti, ou que lorſque l'inflammation qui ſuit ces moyens terribles, aura mis fin à ſes douleurs.

Eſt-ce une ſympathie aveugle, une détermination fortuite des nerfs qui excite ſes mouvemens ? Comment ſe le perſuader quand on voit un animal agir géométriquement, ſi je puis m'exprimer ainſi, & recourir à des moyens déterminés pour arriver à une fin ſalutaire ?

Le coq trop long-temps enfermé, devient malade; il gratte la chaux des murailles, l'avale & ſe guérit par cet abſorbant qui corrige les humeurs acides du canal inteſtinal. Sthal eût peut-être preſcrit le même remède dans ce cas.

Les Obſervations d'hiſtoire naturelle

nous fourniſſent des preuves encore plus fortes du pouvoir de cet inſtinct : quand le cheval marin eſt ſurchargé de ſang, il ſe frotte contre des roſeaux, dont les pointes font l'office d'une lancette. Si ce n'eſt pas une hémorragie naturelle qui a fait inventer l'uſage de la ſaignée à *Podalyre*, je croirois volontiers que le cheval marin lui en donna l'idée.

On dit que dans l'Aſie un petit animal nommé *Querpele*, (c'eſt une eſpèce d'écureuil) a une antiphatie ſingulière contre le ſerpent : on ajoute qu'il ſe bat avec lui dès qu'il le rencontre, & que quand il en eſt bleſſé, il court vers une eſpèce de Valériane, que les Aſiatiques appellent *Mungos*, qu'il ſe roule ſur elle, en mange, reprend vigueur & revient au combat. Cette plante me rappelle le *Moly* d'Uliſſe, & le *Nepenthé* des Anciens. Si le fait eſt vrai, nous lui devons la connoiſſance de la vertu thériacale reſtaurante que nous donnons à la *Valériane*. C'eſt par une obſervation ſemblable que *Melampus* découvrit la qualité draſtique de l'hellebore

noir, en remarquant qu'il purgeoit les moutons qui en avoient mangé.

Si l'on ne peut pas nier le pouvoir de la Nature dans les animaux, pourroit-on le méconnoître dans l'homme? Nullement; la Nature y fuit, comme dans l'animal, toutes les loix d'une fage modératrice.

C'eft fur-tout à cet âge, où les organes dociles à la Nature ont peu de convenance avec ce qui les affecte, que le pouvoir de l'inftinct fe manifefte en nous : fi une nourrice peu attentive garotte étroitement fon nourriffon, la Nature qui abhorre les entraves lui fait pouffer des cris qui ne finiront que quand on aura rendu la liberté au prifonnier; que ce même enfant mefure fes forces & effaie de fe foutenir fur fes pieds, la Nature *équilibre* tous fes mouvemens, & s'il chancèle,

L'enfant prêt à tomber, étend fes foibles bras;
Ce gefte involontaire a fuivi fon faux pas.

Racine.

Eft-ce la crainte d'un danger qu'il ne connoît point, qui lui fait porter fes mains en avant pour garantir fa tête? Se-

roit-ce le destin aveugle de *Spinosa* qui abaisse ses paupières, pour empêcher qu'un corps étranger ne pénètre dans l'œil, & n'offense la délicatesse de cet organe ? Non sans doute. La même puissance qui élève nos paupières, est aussi celle qui les ferme dans le besoin ; & si malgré ces barrières naturelles, un peu de poussière s'introduit dans l'œil, l'instinct nous commande de le frotter pour en exprimer des larmes, qui en l'humectant, servent d'enveloppes au corps irritant, ou l'entraînent avec elles.

La même puissance motrice qui veille à la conservation des organes externes, qui nous fait retirer avec précipitation une partie qui se brûle, soit que la volonté le veuille, ou non, est également prête à combattre les résistances internes, & son action augmente toujours en raison des obstacles.

C'est aussi dans les maladies aigües, dans les fièvres putrides, malignes, pestilentielles, varioleuses, &c. que toute l'énergie de la Nature se déploie : aux grands maux

elle apporte de grands remèdes. Pour en donner un exemple : si l'air conservateur de la santé en devient le destructeur, si ce fluide empreint d'une mauvaise qualité s'introduit dans le corps par la route ordinaire des alimens, l'estomac sera le premier organe sur lequel les parties de ce fluide dégénéré exerceront d'abord leur action. La défense est aussi prompte que l'attaque ; on diroit que la Nature donne le signal, pour former une conspiration générale contre l'hétérogène nuisible ; il n'y a presque pas un nerf, une fibre, une partie qui, relativement à leur composition, & d'une manière qui leur est propre, ne tendent à chasser hors du corps le poison meurtrier qui est la cause du trouble. Les éternuemens, les baillemens, les soupirs, les nausées, les soulevemens d'estomac, le vomissement ou les évacuations sont autant de ressources & de moyens que la nature emploie pour débarrasser l'organe.

Ce qu'il y a de plus étonnant & de plus admirable dans cette révolution uni-

verſelle, c'eſt que de tant d'efforts oppoſés en apparence, il n'en réſulte qu'un ſeul effet déterminé ; le viſcère en ſouffrance devient le centre commun de l'action générale, & le mouvement qui eſt le réſultat ou la ſomme de tous les efforts reunis, eſt préciſémeut ce qui convient pour produire le calme. C'eſt ainſi que le ſpaſme & la convulſion évidente, qui ne diffèrent entr'eux que par le dégré & par la nature de la partie affectée, ſont autant d'efforts naturels qui ne concourent à l'augmentation des fonctions animales, que pour rendre libre un organe quelconque. Cette irrégularité a toujours l'ordre pour objet ; les douleurs mêmes de la goutte tendent à cette fin. Auſſi les mouvemens de contraction & de relâchement jouent les plus grands rôles dans l'économie animale : j'aurai occaſion de donner des preuves palpables de leur univerſalité.

Si le ſuccès ne répond pas toujours à des efforts qui ont un but ſalutaire, c'eſt que le mal ſurpaſſe ſouvent les reſſources,

c'eſt

c'eſt que la nature eſt incapable dans l'homme d'une ſtabilité d'eſſence. Au ſurplus, quand j'accorderois que la Nature ſe détruit quelquefois elle-même, en cherchant à ſe conſerver, on ſeroit toujours forcé de convenir que ſes efforts, quoiqu'infructueux, ſont une preuve inconteſtable de ſon action. Mais la Nature eſt indeſtructible; quand elle abandonne un individu, on la retrouve toute entière dans l'eſpèce. Il y auroit bien de l'injuſtice à l'obliger de faire pour nous dans toutes les circonſtances, ce que l'art le plus méthodique & le plus éclairé ne peut toujours faire dans des circonſtances particulières : il n'y a point de citadelle imprenable. Voilà l'hiſtoire du corps humain, mais celle des reſſources de la Nature ne ſe borne pas uniquement à défendre l'eſtomac, quand l'ennemi s'en eſt emparé; ſi elle ne peut le dompter dans le premier combat, elle ne tardera pas à prendre ſa revanche dans le ſecond. Je ne ſuis pas le ſeul Médecin qui ait vu des maladies aigües, &

plusieurs épidémies ; on y observe presque toujours ce qui suit.

Les causès ordinaires de ces dernières sont ou un levain putride qui porte avec lui la corruption, la gangrène & la mort, ou un levain acide, visqueux, toujours empreint d'âcreté. Le premier qui a un caractère de feu, en a aussi les propriétés ; ses parties déliées & caustiques pénètrent par dégré les solides & les fluides, détruisent la cohérence & l'union des unes, la liaison & la forme sphérique des autres.

Le venin acide produit d'abord un effet opposé : si nos raisonnemens sont conformes à la manière dont il agit, il excite un spasme, il rapproche les élémens des fibres, condense les humeurs. Les sucs épaissis coulant avec plus de lenteur, la distribution doit s'en faire avec plus de difficulté, leur stagnation rend les sécrétions languissantes, les viscères surchargés s'obstruent. On sait que ce qui croupit, ne tarde pas à se corrompre, & que rien

n'y contribue plus que la chaleur, qui eſt le produit de ce mouvement inteſtin.

Que fait la Nature pour délivrer le corps de ce danger éminent? elle engage le combat; & ce conflit entre la Nature & le mal, c'eſt la fièvre, qui n'eſt autre choſe qu'un mouvement accéléré du ſang & des humeurs dans les vaiſſeaux. La diverſité des cauſes caractériſe chaque eſpèce de fièvre; mais l'irritation qu'un hétérogène quelconque produit ſur les ſolides & les fluides, eſt préciſément ce qui peut contribuer à le détruire. Les nerfs continus & correſpondans étant irrités & contractés, acquièrent des forces doubles; les artères ont des battemens plus forts, plus fréquens, & l'oſcillation générale augmente en proportion. Dans cet état, la circulation reſſemble à un torrent, l'action & la réaction ſont égales, l'événement eſt incertain. Juſques-là, la Nature vigoureuſe eſt aux priſes avec un ennemi qui n'a rien perdu de ſa force : ſi on a la patience d'attendre le dénouement juſ-

qu'au cinq, au ſept, au quatorze de la maladie, ſuivant la nature de la cauſe, les forces du malade & la ſaiſon de l'année, on verra que pendant cet intervalle, le venin volatil ou fixe aſſailli de toute part par des colonnes de ſang, ſera porté vers des angles de vaiſſeaux, qui en entameront & émouſſeront les maſſes & les pointes s'ils en ont. Dès qu'une fois la réſiſtance de la cauſe devient moindre que la force qui agit ſur elle, que l'action du cœur & des vaiſſeaux, il faut bien que la commotion diminue; la fougue des liqueurs moins impétueuſe, permet bientôt une ſéparation ou une dépuration de l'hétérogène; qui arrive toujours quand les fluides coulent plus aiſément & plus tranquillement. Dans ce période de la maladie, les forces vitales ſe rapprochent de l'état naturel, les viſcères accablés ſe relèvent, & le trouble univerſel finit par une *criſe.*

La Nature attentive à ſaiſir le moment favorable de l'expulſion, la procure par des voies particulières ou générales, mais

elle choisit toujours celles où la résistance est moindre ; elle est moindre vers les parties les plus éloignées de l'action centrale, qui d'ailleurs sont moins essentielles à la vie. Cette *crise* ou cette expulsion n'est autre chose qu'une dépuration du sang, par la sortie d'une matière étrangère à nos humeurs ; elle est absolument nécessaire dans les grandes maladies pour éviter des rechutes : aussi la Nature la produit presque toujours. L'exception n'a lieu que dans les indispositions légères où la cause est simple, où un léger travail de la Nature suffit pour changer le caractère de la matière morbifique, de manière qu'elle puisse, pour ainsi dire, s'assimiler & devenir analogue aux humeurs du corps humain. Quand elle n'occasionne plus aucun désordre interne, alors on dit de la maladie, qu'elle s'est terminée par *résolution*, qui est la coction simple d'une matière, sans évacuation.

Il n'y a point d'autres causes de la crise que la commotion excitée durant le cours d'une maladie ; c'est elle qui amène la

coction d'humeur, & qui la fait ſuivre d'évacuations ſenſibles. La fièvre n'eſt donc qu'un inſtrument ſalutaire dans les mains de la Nature, pour débarraſſer le ſang des humeurs qui en altèrent la pureté. Voici quelques uns des phénomènes que produit cet inſtrument.

Dans les fièvres ardentes, & ſur-tout dans celles où la tête eſt entrepriſe, où il y a frénéſie, la Nature recourt ſouvent à l'hémorragie, & dépoſe les humeurs, qui embarraſſoient la tête, dans les glandes ſalivales, parotides, maxillaires, &c. La criſe des fièvres bilieuſes & putrides ſe fait conſtamment par la voie des ſelles & des urines; la cauſe de ces maux paroît avoir une analogie particulière avec ces évacuations naturelles. Les venins ſubtils s'échappent ſous la forme de moiteur ou de roſée que l'on appelle *tranſpiration*; ou ſous celle d'une pluie abondante univerſelle, qu'on nomme *ſueur*. Il eſt rare que les venins acides ne forment pas quelques dépôts dans les glandes, ainſi que dans le tiſſu cellulaire des parties. Les

fièvres meſentériques & les fluxions rhumatiſmales ſe terminent de pluſieurs manières, par des ſelles, par une urine chargée, ſédimenteuſe, & par des ſueurs *gluantes*. La criſe des pleuréſies & des péripneumoſies eſt l'expectoration, ou à ſon défaut une décharge critique par l'urine. Les fièvres intermittentes finiſſent communément par des ſueurs chaudes, abondantes & fœtides, ou par une urine très-chargée, en faiſant uſage du Quinquina. Quand les urines ſont claires en uſant de ce remède, il eſt bien rare que ces fièvres cèdent, ou qu'elles ne ſoient ſuivies de rechutes.

Mais de même que chaque maladie a ſes cauſes, ſes effets & ſes périodes, elle a auſſi ſes criſes propres, qui arrivent ou plutôt, ou plus tard, ſuivant la nature de la cauſe, l'analogie des humeurs, les forces du malade, les évacuations auxquelles il eſt ſujet, la chaleur du climat & la ſaiſon de l'année. Une choſe bien digne de remarque, c'eſt que malgré les reſſources particulières dont nous avons

parlé, il y en a deux preſque univerſelles, quand toutes les autres nous manquent : ces reſſources ſont les pores de la peau, & le tiſſu cellulaire des parties. C'eſt dans celui-ci que ſe forment les dépôt critiques ; c'eſt par ceux-là que dans les maladies éruptives, la Nature chaſſe les humeurs du centre vers la ſuperficie, ſous la forme de petits boutons, de miliaires, d'effloreſcences, de puſtules, &c. accompagnés de prurit & de démangeaiſon à la peau. Il n'eſt preſque perſonne qui, dans le cours de ſa vie, n'ait eu occaſion de voir les phénomènes que je décris ; mais une choſe à laquelle le plus grand nombre des Médecins ne font pas aſſez d'attention dans la pratique, c'eſt que non-ſeulement la Nature combat pour nous extérieurement & intérieurement, mais qu'elle nous inſpire encore bien plus ſouvent qu'on ne croit, le goût des alimens & des remèdes qui conviennent pour ſeconder ſes vues ſalutaires. Dans preſque toutes les maladies du genre putride, les malades ont une averſion inſurmontable

pour le bouillon à la viande, les ſubſtances animales, le poiſſon, & pour ce qui leur eſt analogue. Je l'ai obſervé cent fois, & je l'ai éprouvé moi-même dans une fièvre putride maligne dont je fus attaqué en Allemagne. Chaque fois que l'on me propoſoit un bouillon, le vomiſſement ſurvenoit. Dans des cas ſemblables, un inſtinct naturel nous inſpire le goût des citrons, des oranges, des alimens & des remèdes acides ou acéſcens; preſque tous les malades en demandent & s'en ſaiſiſſent avec avidité. Ces alimens & ces remèdes ſont auſſi ceux qui conviennent contre la putridité, & que preſcrivent pour la combattre les Praticiens les plus éclairés.

Celui qui douteroit de ces faits, nous donneroit lieu de croire qu'il ne connoît pas la Nature. Par-tout elle demande ce qui lui eſt néceſſaire : les Peuples du Nord ont un appétit déterminé pour les amers, qui conviennent à la ſaburre glaireuſe qui leur eſt preſque naturelle. Les *Robs*, les confitures, les ſorbeks, l'orgeat, qui ſont néceſſaires aux habitans des pays méri-

dionaux, ſont auſſi leurs délices. La Nature a donné les mêmes préceptes à tous les animaux ; l'odorat & le goût leur ſuffiſent pour juger des ſubſtances qu'ils peuvent prendre comme alimens, tandis que la raiſon, l'obſervation & l'analogie forment pour les hommes un art, qui ne les égare que trop ſouvent. Nos mépriſes prouvent invinciblement deux choſes : la première, qu'en ſuivant les traces de la Nature, il eſt difficile de s'égarer ; la ſeconde, qu'en comparant entr'eux les phénomènes qu'elle nous préſente, on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entière à nos yeux.

C'eſt donc un acte de ſévérité dangereuſe & blâmable de refuſer opiniâtrément à un malade les choſes qu'il déſire, quand elles ne ſont pas directement contraires à ſa maladie, ni fort nuiſibles par elles-mêmes. Pour me convaincre ſi c'eſt par caprice ou par inſtinct que le malade s'obſtine à demander conſtamment une choſe, je me ſers d'un moyen bien ſimple, je condeſcends à ce qu'il veut : ſi c'eſt un ca-

price de ſa part, il goûte & rejette l'aliment ; ſi au contraire c'eſt par beſoin, il mange avec la plus grande ſatisfaction ce qu'on lui accorde, & je n'ai jamais éprouvé que cette complaiſance ait été funeſte.

M. *Reſling* actuellement Chirurgien de l'Impératrice de Ruſſie, fut attaqué d'une hydropiſie que l'on appelle *Leucophlegmatique* : ce mal rébelle avoit réſiſté aux ſecours dont M. *Reſling* avoit fait uſage. Il eut envie de manger du fruit de la ronce ordinaire ; il en mangea d'abord une petite quantité ; quelques heures après il urina plus abondamment que de coutume, & ce premier ſuccès lui en fit manger davantage. Les urines devenant plus copieuſes de jour en jour, le volume du ventre & l'oédème diſparurent. Je ne puis douter de la vérité de ce fait, par la croyance que mérite celui qui me l'a communiqué.

Je ſerois prolixe ſur cette matière, ſi les vérités ci-deſſus n'étoient pas indépendantes des preuves, mais je me ſuis pro-

poſé d'être bref, & il ſuffira, je penſe, d'avoir fixé un moment l'attention de mes lecteurs ſur un objet auſſi important dans la pratique. Il me ſeroit auſſi facile de de prouver les reſſources de la Nature dans les maladies chroniques, qui ſont ſi ſouvent le fléau des malades, & l'opprobre des Médecins. Parmi un nombre prodigieux de faits, je n'en choiſirai qu'un, dont m'a fait part M. le Profeſſeur *Schweneké*, qui a pratiqué l'eſpace de ſoixante ans.

Une Dame de la Haye avoit un cancer occulte à l'un des ſeins : M. Schweneké employoit contre cette maladie cruelle tous les ſecours que beaucoup de lumières pratiques lui avoient fait reconnoître efficaces, ou du moins les meilleurs dans ces ſortes de cas. Ces ſecours étoient inutiles dans celui-ci.

Les Obſervations de M. *Storck* parurent alors, & le Médecin de la Dame ſe hâta de recourir aux pilules de cigüe, annoncées comme un ſpécifique dans les maladies cancéreuſes. Ce nouveau remède

interne, employé conformement à la méthode de l'Auteur, ne fut pas plus efficace que les autres, malgré une persévérance de trois mois dans l'usage continu & graduel de ces pilules. La malade n'en recevant aucun soulagement, perdit l'espérance de guérir, & rebutée de tous remèdes, elle résolut d'abandonner son mal à la Nature. Quelque temps après il survint à cette Dame une petite tumeur à la jambe qui suppura; l'abcès s'agrandit, & la suppuration devenant de jour en jour plus abondante, le cancer diminua insensiblement, jusqu'au point que M. le Professeur appelé de nouveau, convint après l'examen qu'il n'en restoit plus aucun indice. Il conseilla à la malade de ne pas laisser cicatriser l'ulcère qui avoit produit ce succès; mais comme elle se portoit bien, elle s'ennuya de cette légère incommodité, son Chirurgien eut la maladresse de l'en guérir. La guérison de l'ulcère fit reparoître de nouveau les premiers symptômes du cancer; on fut obligé de former une plaie dans l'endroit

que la Nature avoit choiſi auparavant, & quand la ſuppuration fut bien établie, le cancer diſparut par dégrés, comme la première fois. La Dame devenue plus ſage à ſes dépens, ſe porte très-bien à l'aide de ce cautère, qu'elle ſe propoſe de garder toute ſa vie. Quelle foule de réflexions pratiques cette obſervation n'offre-t-elle pas aux Médecins !

Il ſuit de tout ce que nous avons dit, 1.° que la Nature a le premier & le principal emploi dans la cure des maladies, & ſur-tout dans les maladies aigües ; la criſe qui les termine eſt eſſentiellement ſon ouvrage. 2.° Que l'impuiſſance même de ſes efforts dans certains cas, eſt une leçon pratique pour nous. Elle nous enſeigne que quand l'humeur eſt fixe, on ne peut la chaſſer, ni par les vomitifs, ni par les purgatifs ; ainſi les remèdes qu'on emploie dans ce cas, agiſſent ſur les parties ſaines qu'ils affoibliſſent, ſans rien diminuer des effets du mal. 3.° Que quand la matière eſt paſſée des premières voies dans le ſang, il faut

donner le temps à la Nature de l'atténuer, de la résoudre au point qu'elle puisse être chassée par des voies particulières ou générales. 4.° Que le Médecin doit régler ses opérations sur celles de la Nature : quand elle se suffit à elle-même, il doit la laisser agir ; si ses efforts excèdent, restraints ils seront salutaires ; s'ils sont trop foibles, ou qu'ils ne tendent pas au vrai but, il n'est Médecin que pour les seconder & pour les diriger. 5.° Que chaque maladie a ses périodes & ses crises, mais que la sueur est une crise commune dans les maladies en général ; qu'il n'est point de vraie crise sans coction préliminaire, & que s'il arrive quelquefois des évacuations dans le commencement des maladies, elles sont toujours symptomatiques & de mauvais présage. 6.° Que les crises qui suivent la coction parfaite sont certaines & délivrent le malade, au lieu que les vomitifs, les purgatifs & les remèdes de ce genre, quoiqu'indiqués, ne produisent que des crises artificielles, d'une toute autre espèce, dont le succès est incertain. *Prima*

doſis in poteſtate Medici eſt, reliqua ſibi fortuna vindicat.

7.° Qu'il faut bien ſe garder d'échauffer ou de rafraîchir trop, d'affoiblir ou d'éteindre la chaleur vitale par des évacuations trop multipliées. 8.° Que c'eſt ſur-tout dans le plus haut dégré de la maladie, qu'il faut reſpecter l'ouvrage de la dépuration; ce point eſt déciſif; un pas de plus fait ſouvent ſortir le Médecin hors de la Nature. Sous prétexte de l'aider, on augmente ou l'on prolonge le trouble; la criſe en eſt empêchée ou retardée.

9.° Que les leçons de la Nature, ſes reſſources dans les maladies, tant aigües que chroniques, ſes goûts & ſes répugnances lèvent tous les doutes du Médecin ſur la manière dont il doit ſe conduire dans les cas mêmes les plus embaraſſans.

Qu'*Aſclépiade* & ſes Diſciples nombreux nous diſent à préſent que la Nature ne fait rien pour l'homme, qu'elle eſt muette dans les maux, ou qu'elle en impoſe aux Médecins! Vous êtes, leur dirai-

je

je à mon tour, des enfans dénaturés, qui méconnoiſſez votre mère, & des ingrats, qui maltraitez votre nourrice.

Je finirai ce chapitre par l'hommage que Galien a rendu à la Nature, quoiqu'il lui ait préféré quelquefois la théorie d'Ariſtote. *Natura eſt vis in animalibus habitans, & earum operationum rectrix provida, quæ in hominibus ipſis, eos motus exequitur, quos voluntas vix poſſet, quæque muſculos etiam nobis ignotos, & modis ignotis, non ſecùs ac voluntas, in ſuos fines adhibet, quæ vias ſibi novas invenit & cudit ad materiæ morbificæ exterminationem, quæ, verbo, ſine doctore, omnia quæ opus ſunt efficit. Epidem. L. V.*

Galien parloit d'après Hippocrate : examinons à préſent ſi les ouvrages qui appartiennent en propre à ce dernier, ſont conformes aux loix de la Nature. Je ne me laſſe jamais de parler de ce grand Maître, & je me crois auſſi fort avec lui, que l'illuſtre Monteſquieu ſe le croyoit, quand il avoit pour lui les Romains.

De la Doctrine d'Hippocrate.

Ce n'eſt point les ſpéculations ſtériles d'un Médecin ſéparé des malades, qui ſe fait illuſion à lui-même, en aſſociant à la théorie, des choſes inſociables dans la pratique ; c'eſt la Médecine d'Hpipocrate, fondée ſur les loix de la Nature ; ce ſont ſes préceptes réduits en acte, que je me propoſe d'examiner ici.

On ſeroit ſans doute ſurpris des progrès de la Médecine naiſſante, ſi l'on ne ſe rappeloit qu'Hippocrate connut le premier la véritable manière de philoſopher, l'art de rendre la philoſophie utile à l'humanité. Pour obtenir ce point, il ne perdit de vue aucun des phénomènes naturels ; il fit plus, il leur fit ſubir la preuve de fait. Ses réflexions profondes furent les combiner, & le doute méthodique vérifia les réſultats de ſes combinaiſons. Il ſemble qu'un homme illuſtre ait en vue de propoſer Hippocrate comme un modèle, en diſant que la véritable manière de phi-

losopher est d'appliquer l'entendement à l'entendement ; l'entendement à l'expérience ; l'expérience aux sens ; les sens à la nature ; la nature à l'investigation des instrumens ; les instrumens à la recherche & à la perfection des arts.....

Hippocrate se fit une loi de suivre de point en point ce plan judicieux : l'habitude de suivre la marche & les phénomènes des maladies, ayant égard à toutes leurs circonstances, lui donna ce tact, cette manière de saisir les choses, ou cette judiciaire pratique qui, dans les ouvrages de ce grand homme, a un caractère d'inspiration. C'est ce pressentiment, fruit d'une combinaison prompte & juste, qui lui faisoit tirer, dans les occasions les plus délicates, un pronostique conforme à l'événement. Une chose bien digne de remarque, c'est que presque tous ceux qui ont suivi & qui suivent la route d'Hippocrate, semblent avoir hérité de son esprit ; ils pressentent des choses, tirent des résultats, que ne sentent pas, & que ne tirent pas ceux qui ont pris

une route contraire. Cette vérité étoit palpable dans M. Dumoulin, qui sans être le Médecin le plus instruit de Paris, savoit prédire juste & bien guérir. Ce pressentiment est le véritable *démon* de *Socrate*, familier à tous ceux qui jugent des hommes & des choses d'après l'expérience.

Hippocrate rendit la Médecine recommendable, en puisant dans la nature même de l'homme les principes simples & sublimes de la science propre à le guérir : le meilleur commentaire de ses écrits est donc d'examiner sa pratique, en le suivant pas à pas, & passant avec lui des maladies & des indications simples aux plus composées. Je dois en conséquence commencer cet examen par la diète qu'il prescrivoit à ses malades : c'est l'exorde du Praticien.

Ce grand homme suivoit dans sa pratique la route que suit la Nature dans le cours des maladies : s'il la respectoit souvent, quand elle se suffisoit à elle-même ; il l'aidoit dans le besoin, soit en calmant

ce qui la troubloit, ſoit en détruiſant les obſtacles. Mais en la ſecourant, il n'employoit jamais que les choſes propres à ſeconder ſes opérations ſalutaires, je veux dire la coction & l'évacuation des humeurs nuiſibles.

Comme cette coction eſt l'effet d'un dégré convenable de chaleur : l'unique & le plus ſûr moyen de la favoriſer ou de l'accélérer, c'eſt de modérer la fièvre, de manière qu'elle ne ſoit ni trop foible, ni trop violente ; délà vient la néceſſité abſolue de bien connoître quand elle eſt trop lente ou trop impétueuſe, ainſi que les moyens de la diminuer, ou de l'exciter, conformément aux vues de la Nature. C'eſt dans cette juſte modération que conſiſte tout le ſecret de la guériſon des maladies aigües, j'oſerois même ajouter des maladies chroniques. *In debitum febris moderamen dirigatur omnis medela.* *Van-Swieten* l'a dit d'après Hippocrate. C'eſt pour parvenir à ce but que ce dernier preſcrivoit un régime délayant, rafraichiſſant, anti-phlogiſtique, dans la cure

des maladies aigües. Cette ſage méthode lui tenoit lieu de nitre qu'il ne connoiſſoit pas; & de beaucoup d'autres remèdes dont la Médecine moderne fait uſage.

La boiſſon favorite d'Hippocrate étoit très-ſimple ; elle conſiſtoit dans une décoction d'orge plus ou moins épaiſſe & nouriſſante, ſelon les différens effets qu'il en attendoit. *Mercurialis* remarque que ces décoctions connues ſous le nom de *ptiſane*, étoient de trois ſortes : la première ſe préparoit avec une partie d'orge mondé, bouilli dans douze ou quinze parties d'eau, juſqu'à ce que le grain parfaitement diſſous ne formât plus qu'une maſſe ; c'eſt la ptiſane entière d'Hippocrate. Quand on la paſſoit à la chauſſe, pour en ſéparer la partie la plus épaiſſe du mucilage, on la nommoit ptiſane paſſée, ou colature de ptiſane (1).

(1) Ceux qui voudront vérifier ceci par eux-mêmes, doivent lire *Hippocrate, de ptiſanâ, ſive de victûs ratione in morbis acutis*, ainſi que les aphoriſmes VII, VIII, XI, XIII, XIV, XV, XVII, XVIII, ſect. 1. &c. Ceux qui ont médité ce que

Les Médecins Arabes & les Latins après eux parlent encore d'une troisième espèce, qui est celle dont nous nous servons aujourd'hui pour adoucir & délayer. *Aqua hordei.*

Dans l'emploi de ces différentes boissons, le dessein d'Hippocrate étoit de modérer la violence de la fièvre, en soutenant le malade par une nourriture qui ne pouvoit jamais lui préjudicier. La Médecine seroit bien plus admirable, les Médecins & les malades bien plus heureux, si l'on pouvoit ainsi dans tous les cas, trouver le remède dans l'aliment, & l'aliment dans le remède.

Suivant la doctrine d'Hippocrate, le temps le plus propre à faire prendre quelque nourriture au malade, est l'intervalle des paroxismes, ou au moins le relâchement de la fièvre, afin que les alimens ne

Barker a dit sur cette matière, peuvent se passer de lire ce chapitre. Je ne connois personne qui ait mieux saisi l'esprit d'*Hippocrate*, de *Sydenham* & de *Boërhave*, que l'Auteur des *Essais sur la conformité de quelques Médecins*, &c.

la faſſent pas augmenter. On doit en donner peu & ſouvent, pour que la Nature ne ſoit point accablée du poids dont on la chargeroit en une ſeule fois ; mais la quantité dans chaque cas particulier doit être réglée ſur la connoiſſance du temps que la fièvre durera ſelon les apparences, ſur l'âge & le tempérament du malade, ſur la violence du mal, ſur la ſaiſon de l'année, &c. Car plus une maladie paroît devoir être courte & aigüe, moins il faut donner d'aliment, & moins la diète doit être nourriſſante. Boërhave a éclairci ces règles par une comparaiſon empruntée d'un ancien auteur. La maladie eſt ſemblable à un fardeau, les forces du malade à la perſonne qui doit le porter, & la durée de la maladie à la longueur du chemin qu'elle doit faire. Or, comme on ne peut ſavoir ſi la perſonne qui doit porter le fardeau eſt en état de le faire, à moins qu'on ne ſache auparavant le poids, les forces du porteur, & la longueur du chemin ; de même dans les maladies, eſt-il impoſſible de dire quels ſeront les ali-

mens néceſſaires pour mettre un malade en état de réſiſter à la maladie, à moins que nous ne connoiſſions toutes les circonſtances qui l'accompagnent. Il faut donc avant toutes choſes, que nous ſoyons parfaitement inſtruits de la durée d'une telle maladie & des forces du malade, afin de pouvoir donner des ordres ſur le régime de ſa nourriture; & enſuite il faut qu'un Médecin ſoit bien informé de l'âge & du tempérament de ſon malade; car les jeunes gens ſont moins capables d'abſtinence que des perſonnes avancées en âge, & ceux qui ont vécu au gré de leur apétit, moins que ceux qui ont toujours mené une vie ſobre. (1)

(1) Il en eſt des tempéramens comme des terres. Il faut de la nourriture & de l'engrais à celles qui ſont arides & ſtériles; celles qui ſont plus fortes, plus graſſes, plus pleines de ſucs, ne ſont point aſſujetties aux mêmes maximes d'agriculture. De même, en ſanté comme en maladie, tous les tempéramens n'exigent pas le même régime. La grande réſerve avec laquelle une perſonne d'une foible conſtitution eſt néceſſitée de ſe conduire, ne conviendroit point à celle qui eſt ſaine & robuſte. Ce qui rétabliroit les forces de l'une, feroit nuiſible à l'autre. C'eſt un

Une troisième chose qui doit servir à régler le régime, c'est la violence de la maladie ; car il faut que les alimens soient plus légers & plus foibles, lorsque la maladie est à son plus haut dégré de force, & qu'ils soient plus nourrissans lorsqu'il y a plus de distance de ce période, aussi bien avant qu'après. La raison en est évidente, puisque depuis le commencement d'une fièvre jusqu'à son apogée, la digestion devient toujours plus foible, & le corps se dérange de plus en plus, & qu'après ce temps-là les choses commencent à se rétablir : alors le régime doit être plus nourrissant, à mesure que les facultés digestives sont plus fortes, & que le corps approche davantage de l'état de santé : d'où il suit que les alimens seront plus forts les premiers jours & sur le déclin des fièvres, & plus foibles vers l'état ou la hauteur de ces maladies. La quatrième

axiome très-sage que celui qui dit : *Omnia sana sanis*. Il n'y a rien de bon, ni rien de mauvais dans la nature des alimens, que relativement à l'emploi qu'on en fait.

& dernière chose sur laquelle Hippocrate régloit la nourriture d'un malade dans les maux aigus, c'étoit la saison de l'année & la température du climat : il est démontré par l'expérience générale qu'il faut moins de nourriture, & qu'il la faut plus légère dans les saisons & les contrées chaudes que dans les froides. J'ai observé que les Allemands, les Polonois & les Russes supportent difficilement une diète sévère, dont s'accommodent mieux les Cosaques, les Géorgiens, les Persans & les Grecs que j'ai eu occasion de traiter en Russie. Il en est de même des Peuples d'Italie, comme m'en ont assuré les Médecins de Bologne, de Rome, de Florence & de Naples.

La conclusion de tout ceci est que le régime doit toujours être proportionné à la maladie ; car si les mouvemens fébriles sont trop violens, on les modérera par l'abstinence, la diète rafraichissante, le frais de l'air, &c. ; & d'un autre côté, s'ils sont trop paresseux & trop lents, on les animera & on les augmentera par

des alimens plus cordiaux & plus nourrissans, par des boissons plus fortes, un air un peu plus chaud, &c.

Hippocrate observoit exactement les préceptes qu'il nous a transmis sur cette matière. Ennemi du trop & du trop peu, exact & prudent dans tous les cas, il craignoit également de trop nourrir ou d'épuiser un malade ; il savoit que l'épuisement empêche la crise, & que trop de nourriture la trouble. Aussi ne voyons-nous pas qu'il ait prescrit souvent dans les premières attaques d'une maladie, la ptisane nourrissante ou entière ; il ne l'employoit dans une fièvre ardente qu'après la crise : & pour nous épargner des erreurs, il a soin de nous avertir de n'en point faire usage, jusqu'à ce qu'il ait paru quelques signes de coction dans l'urine. Voilà comme il se conduisoit dans les maladies violentes & de peu de durée, où il remarquoit quelques *grandes commotions* dans le corps, c'est-à-dire, quand le conflit entre la nature & le mal l'exigeoit. Dans les Aphorismes IX. & X. de

ſa première ſection & dans ſon livre *de ratione victûs*, il dit qu'on doit entendre ces règles générales avec quelques reſtrictions : que nous devons dans tous les cas examiner quelle pourra être ſelon les apparences la durée de la maladie, & ſi un régime fort léger ſuffira pour entretenir les forces du malade juſqu'au période le plus haut de ſon mal ; car quand la maladie eſt très-aigüe, & qu'elle eſt auſſi forte qu'elle puiſſe être, il ſuffit d'une nourriture légère ; mais ſi elle eſt ſimplement aigüe, c'eſt aſſez d'en venir à ce régime au temps de la criſe, & juſques-là on peut en accorder un plus nourriſſant, dans la vue de ſoutenir les forces du malade : il ajoute que ſi la bouche eſt fraîche, & l'expectoration facile, il faut augmenter la quantité des potages, parce que plus il y aura d'humidité dans le corps, plus auſſi la criſe ſera prompte, & ainſi du contraire. En parlant des excrétions abondantes par les crachats dans une pleuréſie ou une péripneumonie, il dit que plus la nourriture ſera abondante

jusqu'à la crise, & spécialement un jour ou deux auparavant, plus cette espèce d'aliment apaisera la douleur, & rendra l'expectoration plus libre.

Il est impossible d'être plus raisonnable & plus circonspect qu'Hippocrate l'a été sur ce point. Voyons à présent la Nature & l'usage des boissons délayantes qu'il prescrivoit. Ecoutons ses paroles : *Dans une fièvre on peut faire prendre de l'eau chaude, de l'eau de miel ou aqua mulsa, & de l'oximel ; le malade ne risque rien d'en boire en grande quantité, car si on lui donne ces boissons un peu chaudes, elles pousseront les humeurs viciées par l'urine ou par la sueur ; ou elles tiendront la transpiration libre ; ce qui est fort salutaire.* Et dans une fièvre très-ardente, il veut qu'on donne au malade autant d'eau ou d'hydromel qu'il en voudra boire. C'est ainsi qu'il suppléoit utilement au nitre dans les maladies inflammatoires, & si ce calmant par excellence lui manquoit, ses remèdes alimenteux & sa ptisane légérement fondante, conduisoient sans tumulte les humeurs

grossières & visqueuses à une douce résolution, à une crise complette.

L'hydromel *mulsum*, l'oximel & les doux fondans de cette nature étoient donc les moyens simples qu'il employoit avec prudence pour avancer la coction, favoriser l'expectoration, & résoudre les humeurs compactes. En se servant de ces moyens, il ne portoit le régime rafraichissant qu'aussi loin qu'il le falloit pour empêcher la fièvre de devenir trop violente, mais jamais assez loin pour affoiblir & éteindre la chaleur vitale, pour empêcher la coction & l'évacuation critique de la matière fébrile. C'étoit aussi pour modérer la fièvre, pour mûrir les humeurs, exciter les crachemens, résoudre les obstructions & dissiper les points de côté dans les pleurésies, les péripneumonies, l'esquinancie, &c. qu'il employoit extérieurement les fomentations chaudes, les bains de vapeurs, les fomentations internes ou les lavemens. Ces cas sont presque les seuls où Hippocrate recouroit à l'art pour accélérer la coction, & prévenir les efforts de la nature.

Dans les autres maladies, il garde un profond ſilence ſur cet article.

La preuve qu'Hippocrate regardoit cette méthode antiphlogiſtique comme la ſeule indiquée & la ſeule efficace dans les maladies aigües très-inflammatoires, c'eſt que ce grand homme ennemi des formules ou des recettes, nous en a laiſſé un très-grand nombre ſur les boiſſons & liqueurs refrigérantes & délayantes.

Dans les maladies vives & extrêmement aigües, dans le *Cauſus* ou la fièvre ardente, dans les délires frénétiques, dans l'eſquinancie, &c. Hippocrate ne ſe bornoit point aux ſecours ſimples dont nous venons de parler; dès le commencement même, il faiſoit uſage de la ſaignée, il multiplioit les lavemens, & faiſoit boire largement des ptiſanes adouciſſantes & rafraichiſſantes. Quand il avoit réduit le mal à un dégré de fièvre modéré, il laiſſoit enſuite à la Nature le ſoin de la coction & de la criſe. C'eſt effectivement cette réduction de fièvre dans un ordre convenable

convenable qui prépare & qui avance la crise, parce qu'il faut un dégré de chaleur modéré, pour que la coction se fasse parfaitement. *In excrementis ipsis qualitates à calore innato proveniunt* (1), *concoctio alteratio quædam est. Alteratio verò ipsa à calido potissimùm perficitur ; atque idcircò tùm nutritio, tùm concoctio, tùm omnis succi generatio..... Omnis concoctio Naturâ prævalente contingit, & propterea semper bonum existit.* Ce sont là les principes d'*Hippocrate*, qu'*Aristote*, *Galien* & *Paul Ægineta* ont commentés.

Hippocrate ne regardoit la saignée que comme un moyen propre à calmer l'impétuosité du sang, & à modérer les efforts de la Nature ; c'est dans cette seule vue qu'il l'employoit dans la commence-

(1) *Coctio vel maturatio vocari potest quâ per febrim materialis causa febris sic mutatur, ut minùs noceat & apta evadat ut expurgari commodè possit..... Febrim autem illius maturationis causam esse optimorum medicorum communis consensus docet, & observata in morbis evincunt.* Van-Swieten, Comment.

ment des maladies, où la rapidité & la violence de la circulation pouvoient causer de dangereux accidens, tels, par exemple, que la rupture des vaisseaux délicats, ou l'inflammation, la suppuration, la gangrène.

Hippocrate savoit donc, avant même l'utile découverte de la circulation, que toutes les fois que le sang abonde, & qu'il circule avec rapidité, il est poussé par l'action du cœur, dans des vaisseaux dont les diamètres sont trop petits pour permettre aux globules sanguins de les traverser ; qu'en s'y arrêtant & s'y accumulant, ils produisent des obstructions par *erreur de lieu*, des engorgemens & des dépôts funestes. Sans doute que ce grand homme qui observoit tout, & qui savoit faire une juste application de ses observations, avoit remarqué plus d'une fois que les torrens grossis par des eaux étrangères, inondent les terres voisines, & déposent toujours, dans les lieux les plus bas, les matières qu'ils ont entraînées

avec eux, & que ces mêmes eaux perdant leur mouvement, s'altèrent & se corrompent bien vîte par l'action de la chaleur. C'étoit pour prévenir de semblables dégénérations dans les humeurs qu'Hippocrate saignoit.

En lisant attentivement ce qu'il nous a laissé sur cet objet, on voit que non-seulement il faisoit usage de la saignée, pour prévenir la rupture des petits vaisseaux, l'hémorragie & l'extravasation des liqueurs, mais qu'il l'employoit encore quelquefois, afin que la dépuration de la matière fébrile pût se faire : elle ne se fait pas quand les efforts de la Nature sont trop tumultueux ou trop irréguliers ; il saignoit dans ce cas pour rabattre la grande émotion. Ainsi, quand une liqueur est en grande fermentation, on en ôte une certaine quantité, pour calmer ce mouvement & prévenir la rupture du vase. Au reste, Hippocrate ne saignoit pas pour éteindre entièrement la fièvre, mais seulement pour en modérer

l'excès. (1) Elle est si nécessaire pour la résolution & la coction, que très-souvent dans la pratique, nous sommes obli-

(1) C'est mal-à-propos qu'on accuse Hippocrate & les plus grands Médecins de l'antiquité, d'avoir eu de l'aversion pour la saignée. Hippocrate exerçoit la Médecine dans les régions chaudes de la Grèce ; & l'Isle de Cos, où il vivoit, est dans le quatrième climat, suivant la manière de compter des Anciens, ainsi que le Péloponèse & une grande partie des Isles de la Grèce. Il avoit donc raison d'interdire la saignée, ou d'être économe du sang dans des maladies où elle n'est utile que quand le climat est un peu froid. Elle nuit aussi dans la Jamaïque, suivant es observations modernes. C'est d'après les mêmes connoissances que Galien recommande de ne point faire saigner quand le temps est très-chaud ou très-froid. Les fièvres qui dominent dans les pays chauds, sont le plus souvent du genre bilieux ou putride, comme celles qui règnent dans les climats tempérés sont plus ordinairement causées par une trop grande réplétion de sang. Celles-ci indiquent la saignée, & celles-là les évacuations qui ne sont point tumultueuses. Les François, les Italiens, & tous les peuples des pays tempérés qui habitent le cinquième & le sixième climat, supportent beaucoup mieux les saignées que les peuples qui souffrent l'excès de la chaleur & du froid. J'ai vu par moi-même que la fréquence des saignées est préjudiciable aux uns & aux autres. Voilà pourquoi Galien étoit moins réservé sur la saignée, que son maître Hippocrate : Galien pratiquoit à Rome.

gés d'en exciter une artificielle, soit pour soutenir ou ranimer les forces de la Nature dans les maladies aigües, soit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupissent dans les maladies chroniques.

La justesse & la modération étoient donc les règles que suivoit *Hippocrate* ; il ne saignoit jamais que dans le besoin, & qu'autant qu'il étoit nécessaire ; il se gardoit bien de prescrire ce secours aux gens épuisés & débiles ; même dans les maladies aigües, il s'en abstenoit ; comme les Praticiens savent s'en abstenir dans les petites véroles ordinaires, où les forces de la nature n'excèdent point, dans la crainte de s'opposer à l'expulsion de la matière morbifique.

Voilà un bel exemple pour les Sectateurs de *Vanhelmont*, pour ceux qui aiment mieux laisser mourir un malade avec tout son sang & toutes ses forces, que de l'affoiblir utilement par la saignée dans plusieurs maladies inflammatoires, dont la principale cure dépend de ce secours. Mais en même temps la pruden-

ce d'*Hippocrate* eſt une belle ſatyre contre la conduite des Médecins altérés de ſang qui prodiguent témérairement celui des malades. Ce n'eſt pas parce qu'une pleuréſie eſt une pleuréſie, qu'il faut multiplier des ſaignées ; c'eſt en raiſon des accidens qui l'accompagnent. S'il y en a où la lancette doit, pour ainſi dire, faire l'office de la trachée artère, c'eſt-à-dire, que s'il y a des pleuréſies uniquement occaſionnées par une trop grande abondance de ſang accumulé dans une partie, il y en a auſſi de rhumatiſmales & de ſcorbutiques, qui n'exigent que très-peu de ſaignées ; j'en ai vu d'épidémiques & de bilieuſes où les ſaignées étoient mortelles. *Sydenham* à Londres, *Baglivi* à Rome, en ont vus de ſemblables, & les vrais Praticiens en ſont convaincus. On ne peut jamais faire ſortir toute l'humeur morbifique avec le ſang, à moins qu'on ne l'épuiſe entièrement. Cette ſortie eſt l'ouvrage de la Nature ſeule ; nous ne devons donc regarder la ſaignée, dont nous ſommes trop prodigues ou trop avares, (quand nous

ne l'ordonnons que par ſyſtême ou par habitude,) que comme un remède palliatif, calmant & réſolutif. C'eſt dans ce point de vue que les quatre plus grands Médecins qui aient jamais exiſté, l'employoient. Il faut obſerver ſur l'emploi de la ſaignée & de la purgation dont nous parlerons bientôt, les ſages préceptes de *Sydenham*, qui ſont les mêmes que ceux de *Boërhave*, de *Galien* & d'*Hippocrate* : *Quòd ſi dictis evacuationibus pertinaciter inſiſtamus, uſque dùm ſymptomata omnia prorsùs ablegaverimus, ſæpiùs ægro, non niſi morte, medebimur.* J'inſiſte ſur cet objet, parce que tous ceux qui exercent la Médecine, ne ſont pas Médecins. Si c'eſt leur faute, ou celle des Univerſités, comme nous le verrons dans la ſuite, ce n'eſt aſſurément pas celle du plus utile des arts ; c'eſt ſur-tout dans les Armées que les abus que je blâme ſont très-fréquens, c'eſt là que l'on entend dire : *Saignez la droite, & purgez la gauche.* Avant que de permettre la pratique de l'art le plus méchanique, on exige un chef-d'œuvre de la part du ſu-

jet qui prétend l'exercer ; pourquoi ne ſoumet-on pas aux mêmes épreuves ceux à qui l'on confie la vie des ſoldats, qui ſont les défenſeurs de l'État ? Ce n'eſt point ici la déclamation d'un Enthouſiaſte, c'eſt la nature & l'humanité qui parlent ; leur voix eſt reſpectable pour tous les Gouvernemens qui connoiſſent bien le prix d'un homme. Je reviens à *Hippocrate.*

La *dérivation* & la *révulſion*, ſur leſquelles il y a eu tant de diſputes inutiles ou dangereuſes parmi les Modernes, étoient connues d'*Hippocrate*, & obſervées avec utilité : la preuve en eſt qu'il ſavoit remettre la Nature dans le bon chemin lorſqu'elle s'en écartoit. On lit dans le ſixième livre des *Epidémies*, que *ſi les humeurs veulent ſe jetter ſur une partie non convenable, il faut les en détourner ; mais que ſi elles prennent un cours ſalutaire, on doit les aider, en ouvrant les paſſages vers leſquels elles ſe portent.* Il joignoit l'exemple au précepte, en employant dans ce cas la ſaignée, la purgation, les fomentations, les bains de vapeurs, les fric-

tions, les ſynapiſmes, les peſſaires, &c. ſuivant la nature de la maladie, & la partie affectée. Il avoit obſervé qu'une criſe naturelle quelconque ſe fait par une ou pluſieurs évacuations, ſavoir par les urines, les ſueurs, les ſelles, & l'expectoration ; par un abcès ou un dépôt de matière critique ; par un vomiſſement ou une hémorragie, &c. Le plan de ſa pratique fondé ſur ces obſervations, avoit un but fixe & régulier, ſa méthode étoit ſimple & conforme aux loix de la Nature. Quand les principes ſont raiſonnés, les indications le ſont auſſi. De la ſaignée paſſons à l'examen des vomitifs & des purgatifs.

Lorſque le malade avoit la bouche amère, la langue chargée, des rapports, des ſoulevemens d'eſtomac, comme il arrive ſouvent au commencement des fièvres bilieuſes & putrides, *Hippocrate* n'héſitoit point à faire vomir, parce que l'amertume de la bouche, les nauſées, les vomiſſemens, indiquent que l'eſtomac & les inteſtins ſont le ſiège ou le foyer de

la fièvre : en effet, dans ce cas, la matière morbifique eſt bien moins dans les vaiſſeaux ſanguins, que dans les premières voies. Mais ſi *Hippocrate* connoiſſoit l'utilité des vomitifs dans les premiers accès de ces ſortes de fièvres, il ne les donnoit pas comme capables d'emporter la maladie dès ſon commencement ; il a grand ſoin de nous dire dans le premier & le troiſième livre de ſes épidémies, qu'il eſt très-rare qu'un vomiſſement naturel ou artificiel ſoit critique, c'eſt-à-dire, qu'il puiſſe terminer ſeul la maladie. Mais ce que le vomiſſement évacue, eſt autant de travail épargné à la Nature. En employant les vomitifs, *Hippocrate* en connoiſſoit tous les dangers, & s'en abſtenoit dans la force & dans le déclin du mal : dans la force, parce qu'ils auroient empêché la criſe & augmenté le trouble : dans le déclin, parce que la Nature affoiblie ne pourroit ſupporter ſans danger une évacuation violente. Voici ſes paroles : *Purgez dans le commencement de la maladie s'il en eſt beſoin. Le malade jouit*

encore de toutes ſes forces : ſi vous laiſſez échapper cette occaſion favorable de le faire dans les commencemens, vous ſerez obligés de différer juſqu'au déclin. Mais alors, la longueur du mal a épuiſé les forces du malade ; quand la maladie eſt à ſon plus haut dégré de force, il vaut mieux ſe tenir tranquille.

Telle étoit la conduite d'*Hippocrate* dans le commencement des fièvres, lorſque l'eſtomac étoit chargé de phlegmes ou de bile, & que ces matières flottantes dans les premières voies, occaſionnoient un dégoût, une peſanteur, des nauſées, des coliques, des anxiétés. Mais quand ces mêmes humeurs étoient logées dans les inteſtins, il les faiſoit ſortir par la purgation. En cela, la Nature étoit encore ſon guide, car ſa régle pour les évacuations de toute eſpèce, étoit de ſuivre la route qu'elle lui traçoit, quand elle lui paroiſſoit devoir être ſalutaire au malade. Après avoir dit, *quò Natura vergit, eò ducenda*, craignant qu'on n'abuſât du précepte, il veut qu'on ne s'en ſerve qu'a-

vec quelques reſtrictions : *concocta medicari atque movere oportet, non cruda, neque in principiis, modò non turgeant : plurima verò non turgent.*

Combien de préceptes & de choſes utiles ce ſeul aphoriſme ne comprend-il pas ? Les Médecins ne devroient jamais le perdre de vue dans la pratique.

Par *materia turgens, Hippocrate* entendoit une réplétion ou un gonflement d'humeurs que *Glaſſ* a très-bien défini dans ſon ſeptième commentaire, *pag.* 102.

Materia turgens eſt aliquid moleſtum circà præcordia & primas vias hærens, quod aut per os, aut per alvum, plerumque excuti poteſt. Atque haud rarò ventriculum aut inteſtinum ad id ipſum expellendum irritat.

Il ſuit de-là qu'on ne doit jamais purger dans les commencemens, que quand la matière eſt mobile, ou que quand les humeurs ſont en parfaite coction : *Nihil ſedat quæ adhuc cruda eſt affectio.* Ainſi le temps d'employer des vomitifs & des purgatifs, n'eſt pas toujours le moment où la Nature paroît y tendre. Il y a des

ſignes certains qui nous font connoître ſi ſon but eſt ſalutaire, ou non. S'il l'eſt, il faut en aider les efforts ; ſi au contraire il ne l'eſt pas, il faut les arrêter, & faire prendre aux humeurs une autre voie. Nous pouvons juger, dit le meilleur Commentateur d'*Hippocrate* (*Galien*), ſi l'évacuation ſera vraiſemblablement avantageuſe au malade, par la diſpoſition de l'humeur qui doit être évacuée, & par la qualité de la partie ; car ſi l'humeur à évacuer eſt un ſang trop abondant, & qu'elle prenne un chemin convenable, par exemple, par les narines, l'évacuation ſera ſalutaire : mais ſi elle tâchoit de ſortir par le cerveau, ou les poumons, elle ſera nuiſible, au cas qu'elle ne cauſe pas la perte du malade. Il n'y auroit eu, ſans doute, ni diſputes opiniâtres, ni erreurs funeſtes ſur cette matière, ſi les Médecins avoient bien voulu s'en tenir poſitivement à l'eſprit d'*Hippocrate.* Il n'y a rien de plus ſimple, & en même temps rien de plus ſage que ſa conduite, il falloit l'imiter, & ne pas mettre en queſtion

la théorie & la pratique de ce grand homme.

Chaque Médecin peut s'aſſurer de la *mobilité* ou de la *fixité* des humeurs dans le commencement de la maladie, puiſque ces deux états différens s'annoncent par des ſignes certains.

La matière mobile, *materia turgens*, ſe manifeſte par le trouble & la commotion qu'elle excite dans les viſcères où elle eſt, & par ſympathie dans les autres : la bouche amère, la langue chargée & pâteuſe, les nauſées, les vomiſſemens, les tranchées, les coliques, le bruit du ventre, & les évacuations qui en ſont les effets, lèvent tous les doutes du Médecin, qui, loin de balancer dans ce cas, doit l'évacuer comme faiſoit *Hippocrate : Plurima autem non turgent.* Il faut donc en conclure que la cauſe matérielle de la fièvre eſt ordinaiment fixe ou crue dans le premier période du mal, & qu'on ne peut alors la chaſſer utilement par les vomitifs & les purgatifs. Que cette matière ſoit logée dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, dans

les canaux biliaires, ou dans les grands vaisseaux, elle est encore trop visqueuse pour pouvoir la détacher sans efforts, & sans danger. Il faut suppléer à la purgation dans les inflammations vives, par des lavemens adoucissans; ceux qui irritent, rempliroient mal cette indication.

L'état de crudité n'est point accompagné de la commotion, de la turgescense des humeurs dont nous avons parlé; il se manifeste principalement par la qualité & la limpidité de l'urine. La mobilité au contraire s'annonce par des urines troubles, chargées & cuites, qui déposent presque toujours un sédiment, formé par les parties putrides & excrémenteuses du sang. *Quotiescumque enim urinæ sunt tenues, signum est nihil materiæ morbificœ cum urinâ excerni, vel quia in aliquâ parte conçulcata est, & adeò tenaciter fixa, ut nulla ejusdem portio indè segregari possit. Martian. p. 301.* Rien de plus vrai que cette observation, & rien de plus juste que de nous y conformer, quand ces signes de crudité se rencontrent dans le commencement des

maladies, ainſi que dans les autres périodes; quoique le commencement paroiſſe être le temps le plus convenable pour purger.

Voici le plan que ſuivoit *Hippocrate*. Il n'évacuoit preſque jamais au commencement d'une inflammation vive, & des autres maladies aigües, avant que d'avoir fait précéder la ſaignée. Il ſavoit donc, 1°. que ce ſecours eſt celui qui peut le plus efficacement calmer les mouvemens tumultueux, & ſeconder l'effet du purgatif, par le relâchement qu'il procure: 2°. que quand l'humeur eſt arrêtée dans la partie enflammée, les médicamens, au lieu d'agir ſur cette humeur, n'agiſſent que ſur les parties ſaines qu'ils affoibliſſent, & rendent par-là le mal incurable.

Je n'ai vu nulle part que, dans la fièvre ardente, *Hippocrate* ait purgé avant que d'avoir ſaigné; mais j'ai trouvé par-tout que, dans cette même fièvre, il purgeoit le quatrième jour, ſi l'indication l'exigeoit. Il en faiſoit autant dans une pleuréſie humorale, quand la douleur occu-

poit

poit la partie inférieure du diaphragme, dans la vue de détourner l'humeur bilieuſe des premières voies. Dans les fièvres d'été, qui ſont du genre putride, il purgeoit de même le troiſième ou le quatrième jour; il jugeoit cet intervalle convenable pour connoître la nature de la fièvre, car elles ſe reſſemblent preſque toutes dans leur commencement.

Dans les fièvres intermittentes, il n'employoit la purgation qu'après trois ou quatre accès, ou vers le huitième jour, parce que ces ſortes de fièvres ont ordinairement pour cauſes, des humeurs fixes qui ont beſoin d'être atténuées avant que d'être évacuées. Il faut cependant avoir ſoin de chaſſer ces humeurs à temps, pour empêcher la fièvre de dégénérer en continue. Je ne puis m'empêcher d'obſerver ici qu'on doit être extrêmement circonſpect ſur l'uſage des ſaignées dans les fiévres intermittentes : leur cauſe eſt ordinairement dans les premières voies, & je ne vois pas pourquoi on vuide les vaiſſeaux ſanguins, quand elles ne ſont pas accom-

pagnées de ſymptômes extraordinaires. La foibleſſe du malade, la longueur de la fièvre, la bouffiſſure & l'hydropiſie ſont les ſuites ordinaires de ces ſaignées déplacées. Les Elèves de l'art doivent faire grande attention à ce que j'obſerve ici ; c'eſt d'après l'expérience que je parle.

Quand *Hippocrate* employoit la purgation avant la ſaignée, c'étoit ſeulement dans le cas de plénitude d'humeurs, où l'on doit faire plus d'attention à la corruption de ces mêmes humeurs, qu'à la réplétion des vaiſſeaux ſanguins.

La concluſion de tout ceci eſt 1°. que ſi dans le commencement nous purgeons d'après une indication juſte, pour diſſiper une partie de l'humeur peccante, afin que la Nature puiſſe cuire plus aiſément celle qui reſte, nous devons nous abſtenir de la purgation & de tous les remèdes actifs & puiſſans dans le milieu, ou le plus haut période de la maladie. Les Symptômes ſont toujours plus violens dans la force du mal, on doit par conſéquent plutôt aider la Nature dans le combat

qu'elle ſoutient, que de l'affoiblir par des évacuans.

Cœlius dit que *Thémiſon* purgeoit dans toutes les maladies, & qu'il ſaignoit de même dans tous les temps ; ſi cela eſt, Juvénal a eu raiſon de dire :

... *Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno* ...

2°. Après avoir reſpecté l'ouvrage de la dépuration du ſang dans l'apogée de la maladie, nous devons examiner attentivement la manière dont la fièvre ſe termine ; ſi c'eſt par réſolution, ſans une évacuation ſenſible, ou par une criſe parfaite, ou enfin par une criſe incomplette, qui n'évacue qu'en partie la matière fébrile.

Dans les fièvres bénignes qui ſe terminent par réſolution, les humeurs étant devenues homogènes & capables d'une aſſimilation parfaite, la purgation n'eſt pas néceſſaire, parce qu'il n'y a point de rechûtes à craindre. *Hippocrate* s'en abſtenoit auſſi.

Dans les fièvres aigües qui ſe terminent

ſans aucun ſigne de criſe, dans des jours qui ne ſont pas déciſifs, il purgeoit toujours à la fin, & la raiſon en eſt évidente ; mais il s'en abſtenoit après une criſe parfaite, arrivée dans un temps convenable, parce qu'alors la cauſe fébrile eſt tellement évacuée, qu'il ne reſte rien dont on puiſſe craindre les ſuites.

C'eſt par la raiſon contraire qu'il employoit les purgatifs après la criſe imparfaite, pour ne rien laiſſer d'hétérogène dans la maſſe du ſang.

Voilà en ſubſtance la doctrine d'*Hippocrate* ſur le temps & la manière d'évacuer dans les maladies aigües : avant que d'examiner les autres points eſſentiels de ſa pratique, je crois être fondé à dire que la négligence ou le mépris de ces règles ſur l'uſage de la ſaignée, des vomitifs & des purgatifs, ſont les véritables cauſes des infortunes du plus grand nombre des Médecins : une maladie ſimple devient par-là compliquée, longue & chronique ; les malades après avoir langui miſérable-

ment tombent dans des Cachexies, des Jauniſſes incurables, qui ſe terminent au printemps ſuivant par des hydropiſies, ou des diſſenteries putrides, auxquelles toute la ſcience humaine n'eſt pas capable d'apporter du remède. *Boërhave* nourri de la doctrine d'*Hippocrate*, & de celle de tous les bons Médecins, remarque judicieuſement que nos plus grands ſuccès dépendent des évacuations faites à propos; il veut qu'on en uſe avec connoiſſance de cauſe, & avec la modération dont nous avons parlé; car ſi l'on entreprend d'éteindre la fièvre par les ſaignées & les évacuans, avant d'être parvenu à corriger la lenteur ou l'épaiſſiſſement des fluides, que la Nature avoit deſſein de diſſoudre par la fièvre, jamais on ne viendra à bout de procurer une parfaite guériſon. Quoique *Galien* nous rapporte qu'il a guéri de la fièvre un jeune homme, en le ſaignant une fois *ad animi deliquium*, & en étouffant la fièvre dès ſa naiſſance, il eſt néanmoins plus prudent de ſuivre la règle d'*Hippocrate*,

& de ne ſaigner que juſqu'à ce que, par la diminution de la chaleur, & l'adouciſſement des ſymptômes, nous trouvions qu'il n'y a plus de danger à craindre de la violence de la fièvre, & de ne jamais tomber dans l'extrémité oppoſée, en mettant le malade trop bas, & en laiſſant trop peu de force à la fièvre, qui eſt néceſſaire juſqu'à un certain point.

Si vous ſaignez, ou vous évacuez trop, ajoute Boërhave, *ou ſi vous portez le régime rafraichiſſant aſſez loin pour l'éteindre, avant que l'ouvrage de la coction ſoit parfait, il eſt à craindre que vos ſuccès apparens n'ayent de fort mauvaiſes ſuites ; non pas à la vérité comme celles qne cauſe la trop violente impétuoſité de la fièvre, ſavoir la deſtruction des vaiſſeaux & la coagulation des fluides ; mais des maladies longues & chroniques.* Pour nous rendre plus clairement ſa penſée, il ſe ſert d'un exemple familier ; le voici : Lorſqu'il arrive dans quelque partie une inflammation trop grande pour qu'on puiſſe la réſoudre, le mieux qu'il y ait à faire eſt de cuire

cette viſcoſité inflammatoire, & de la convertir en pus; or cela ne peut jamais ſe faire ſans quelque dégré de fièvre. Si donc la fièvre eſt trop violente, la gangrène s'y mettra; ſi elle eſt trop lente, elle n'aura pas la force de l'amener à ſuppuration, elle ſera probablement ſuivie d'une tumeur dure ou d'un ſkirre qui durera toute la vie. La même choſe arrive dans les maladies aigües, ſi le Médecin eſt mal adroit. J'ai été prolixe ſur ces trois points, & je l'ai dû, parce que la vie des hommes dépend des mépriſes que les jeunes Médecins peuvent faire en ce genre. Je paſſe à préſent aux ſecours qu'employoit *Hippocrate* dans les autres indications que lui offroit la Nature.

Les ſeules criſes qu'*Hippocrate* tâcha d'imiter par le moyen de l'art, étoient celles qui ſe font par les évacuations, l'expectoration & la ſueur, quand les indications l'exigeoient. Dans les maladies de poitrine, (où les crachemens ſont la criſe eſſentielle,) il avoit uniquement en vue de favoriſer l'expectoration, en faiſant

prendre de la tiſane, & en donnant à propos des béchiques. Ainſi, dans une pleuréſie, il ordonnoit la tiſane avec le miel ; & quand la matière commençoit à ſortir par les crachats, il appliquoit des médicamens chauds, c'eſt-à-dire, des fomentations & des topiques capables d'en avancer la maturité. De même dans une péripneumonie, il recommande tous les remèdes propres à favoriſer l'expectoration, & il marque le temps précis pour les donner. Son livre *de internis affectionibus* renferme tous ces préceptes.

Il ſe gardoit bien de faire un uſage interne des ſudorifiques pour provoquer la ſueur dans la fièvre : il étoit bien plus éclairé ſur ce point, qu'un grand nombre de Médecins qui ſuivent encore les principes incendiaires de *Vanhelmont*, au mépris de ceux que *Sydenham* (1) a donnés ſur une erreur auſſi funeſte, *deflagrare in-*

(1) *Tam itaque in hoc, quàm in aliis morbis quibuſcumque quos mihi videre contingit, demtâ ſolâ peſte, ſudores prolicere non tam Medici, quàm Naturæ provincia eſt.* Sydenham.

tima domûs penetralia pro imminenti periculo habetur. Le danger eſt le même pour le corps humain.

Les moyens dont ſe ſervoit *Hippocrate* pour provoquer la ſueur, étoient externes ; ils conſiſtoient tous dans l'onction, la friction, les bains légérement chauds, les étuves, ou un fauteuil fait exprès ; encore ne s'en ſervoit-il dans les temps convenables qu'avec une grande circonſpection. Dans certains cas, par exemple, lorſque l'état du poulx & la moîteur de la peau annonçoient une diſpoſition à la ſueur & que la Nature en reſtoit là, il ordonnoit des bains chauds, ou des bains de vapeurs, il faiſoit frotter le corps d'huile, & tenoit le malade bien couvert. Cela fait, il preſcrivoit un uſage abondant de boiſſons délayantes, telles que l'eau tiède, l'hydromel, l'oximel, &c. parce que ces boiſſons, en diviſant les humeurs, ouvrent auſſi les pores, & facilitent la tranſpiration, ce qui eſt très-ſalutaire en pareil cas. Les Médecins qui ſoupçonnent de la malignité dans les maladies qui ſont

accompagnées de quelques ſymptômes extraordinaires, & qui recourent à ce qu'on appelle vulgairement *des Cordiaux*, feront très-bien de renoncer à cet uſage meurtrier, & de ſuivre l'exemple d'*Hippocrate* dans les maladies aigües ; il n'a jamais provoqué une criſe de ſueur dans la vue de chaſſer hors du ſang un venin imaginaire ; ce Médecin judicieux ne preſcrivoit rien de préjudiciable, & n'a jamais donné d'une extrémité dans une autre ; il ſavoit trop bien que les remèdes chauds ajoutés au feu de la fièvre, ſont préciſément ce venin inflammatoire qu'on cherche à faire ſortir d'un corps où il n'exiſte pas.

Les Cordiaux dont ſe ſervoit *Hippocrate* étoient reſtaurans, & non pas incitatifs : il ne jugeoit rien de meilleur pour ſoutenir les forces d'un malade, qu'une nourriture convenable, & nous devons nous défier comme lui de tout ce qui augmente l'action des vaiſſeaux & le mouvement des humeurs, puiſqu'ordinairemeut dans les maladies aigües, les mouvemens fé-

briles ſont plus vifs que lents. Les indications où l'on doit recourir aux incitatifs, ſont par conſéquent très-rares ; elles ſe manifeſtent par la langueur du poulx, une grande perte de forces, des urines pâles, & un trop petit dégré de chaleur. De tous ces ſignes pris enſemble, & de la crudité de l'urine en particulier, on doit conclure que les forces ſont trop foibles, pour vaincre, ſéparer & entraîner la matière morbifique ; c'eſt donc dans ce cas que la Nature demande le ſecours des Cordiaux. *Hippocrate* ſavoit que le meilleur Médecin eſt celui qui

Innocuas placido corpus jubet urere flammas
Et juſto rapidos temperat igne focos.

En effet, il eſt très-prudent de tenir plutôt la fièvre un peu trop bas, que de ſouffrir qu'elle monte trop haut, parce qu'il eſt plus facile de rémédier au premier de ces deux défauts qu'au dernier. D'ailleurs, il n'y a point de remède, quelque renommé qu'il ſoit, dont on puiſſe dire qu'il eſt un cordial dans la fièvre,

ſimplement & abſolument en lui-même, il ne l'eſt que par rapport aux circonſtances où l'on s'en ſert. Il eſt des occaſions où la ſaignée qui évacue & qui affoiblit, eſt le plus ſûr cordial, en diminuant la quantité du ſang qui accable un malade dans le commencement de ſon mal. Chacun a obſervé comme moi, qu'après cette évacuation le malade, de foible & languiſſant qu'il étoit, reprend de la vigueur. Ce n'eſt que ſur la fin des maladies, après de fortes évacuations, que les Cordiaux ſont néceſſaires. Pour remplir le vide des vaiſſeaux, la nourriture que preſcrivoit *Hippocrate*, eſt le plus ſûr de tous les moyens; *Sydenham* qui le ſuivoit dans ſa pratique, ordonnoit auſſi les gruaux, la panade ſimple, ou animée par une cuillerée ou deux d'un vin vieux, & peu échauffant. Il préféroit le vin du Rhin, & à ſon défaut il employoit le jus d'orange, de citron, les eaux aromatiques diſtillées. J'ai ſouvent éprouvé l'efficacité de ces Cordiaux ſimples, & j'ai toujours eu lieu de m'en louer. Dans les fièvres

malignes, & dans celles qui ſont ſujettes à éruption, j'ordonne pour avancer la ſécrétion des humeurs, quand la Nature eſt trop lente, le petit lait préparé avec quatre livres de lait frais, & huit onces de bon vin blanc qu'on fait bouillir un moment enſemble; & ce remède clarifié & filtré remplit ordinairement cette indication. Quelques cuillerées de vin données à propos produiſent auſſi des merveilles; pour en être convaincu, il faut avoir avoir traité des malades dans les Hôpitaux.

Nous devons donc nous abſtenir de tous ces diaphorétiques vantés, de ces ſels volatils, de ces aromates brûlans qui ne font qu'ajouter feu ſur feu, qui en diſſipant les parties les plus légères & les plus mobiles des fluides, mettent toute la machine en déſordre.

Hippocrate ne s'eſt jamais ſervi de remèdes apéritifs chauds ou de diurétiques, pour exciter une criſe d'urine: les boiſſons adouciſſantes & délayantes étoient ſes moyens.

Voilà en ſomme toute la Médecine d'*Hippocrate* : les bons & les vrais Médecins de tous les ſiècles qui s'y ſont conformés, ont bien prouvé qu'ils jugeoient impoſſible d'en ſuivre une meilleure. Comment auroient-ils pu établir leur pratique ſur un fondement plus ſolide que celui qui porte ſur les loix même de la Nature. Je finirai cet examen par une réflexion ſur les criſes auxquelles pluſieurs Médecins de ce ſiècle font ſi peu d'attention, quoiqu'elles en méritent une bien particulière. Il eſt certain que chaque maladie a les ſiennes qui lui ſont propres; & ſi on ne les obſerve pas de nos jours, comme on les obſervoit dans l'Antiquité, c'eſt qu'on a trop de confiance dans les remèdes, & qu'on n'en a pas aſſez dans la Nature ; nous la troublons ſans ceſſe dans ſon ouvrage, & les remèdes ſouvent déplacés ſont des objections auxquelles elle ne peut répondre. C'eſt parmi le Peuple que la Nature abandonnée à elle-même, jouit de tous ſes droits, & nous fait voir ſes reſſources dans les maladies.

Il eſt vrai que la coction & les criſes ne ſont pas ſi promptes dans les climats tempérés, & qu'elles ſont plus lentes dans tout le nord, que dans les climats chauds, où elles ſont ordinairement complettes & régulières : elles ſont retardées dans ceux-là par la conſiſtance & la viſcoſité des humeurs, par la nature de l'air marécageux & froid. Dans les climats méridionaux, dans la Grèce & dans toute l'Aſie, les criſes arrivent plus promptement, parce que l'air de ces Régions eſt plus ſubtil & plus chaud qu'ailleurs ; non-ſeulement les fruits & les vins y ont une maturité plus prompte & plus parfaite, mais encore le ſang y eſt moins chargé de parties groſſières & impures, & s'il s'altère, il ſe dépure auſſi bien plus promptement. Il y a donc cette différence entre une criſe naturelle & une artificielle, que la première, quoique plus lente, eſt plus ſûre, & que la ſeconde qui nous paroît plus prompte, n'en eſt ſouvent que plus dangereuſe. Comme il eſt raiſonnable de préférer ce qui eſt certain à ce qui eſt douteux,

nous devons reſpecter l'ouvrage de la dépuration. La Nature ne manque jamais de temps ni de moyens pour faire ce qui eſt poſſible ; c'eſt l'homme qui manque de la patience néceſſaire pour obſerver : auſſi nos erreurs doivent moins être miſes ſur le compte de notre raiſon, que ſur celui de notre impatience.

Idée générale du méchaniſme du corps humain.

Malgré les progrès de l'homme dans les ſciences, il eſt bien peu avancé dans la connoiſſance de ſoi-même : ſeroit-il vrai qu'il eſt preſque toujours le dernier objet de ſes méditations ? ſi ce reproche eſt fondé, il faut chercher à nous rendre plus curieux de nous inſtruire des cauſes de la vie & des phénomènes qui en réſultent. Cette étude eſt celle de toutes qui nous intéreſſe le plus, & qui a avec l'homme le plus intime rapport, puiſqu'elle l'éclaire ſur la nature de ſa conſtitution, ſur les accidens auxquels il eſt ſujet, ſur les cauſes de ces accidens,

cidens, & ſur les moyens d'y rémédier. On ſe tromperoit donc ſi l'on prenoit cet abrégé du corps humain pour un hors-d'œuvre. Je tirerai, autant qu'il me ſera poſſible, de la nature même des choſes, l'explication de leurs développemens, & malgré cette précaution, je prie le lecteur de ne jamais oublier que le tableau que je vais lui préſenter, eſt compoſé du vrai, & du vraiſemblable à la fois, de maſſes de lumières à travers des nuages.

Les Auteurs du Journal Encyclopédique diſent que la Nature dans ſes ouvrages nous étonne de deux manières, par la grandeur & la petiteſſe de ſes productions : ſi elle nous étonne, en déployant, pour ainſi dire, toute ſa puiſſance ſur la matière, elle ne nous eſt pas moins incompréhenſible, lorſque travaillant à la formation du plus petit inſecte, elle concentre toutes ſes forces dans un ſeul point. En effet, l'atôme organiſé a une méchanique auſſi profonde, auſſi ſublime, & plus difficile à ſaiſir, que celle de la plus monſtrueuſe baleine.

Il n'eſt pas néceſſaire au Médecin d'embraſſer tous les temps, tous les lieux, tous les états & les phénomènes de la matière organiſée. Il peut guérir ſans cette connoiſſance. L'anatomie lui fait connoître la ſtructure des fibres, des organes, & les effets qui en réſultent ; ainſi lorſque le vivant l'étonne & le confond, le mort le met à ſon aiſe ſur ce qu'il cherchoit à connoître.

Il s'enſuit que la nature, pour être bien compriſe, n'a pas beſoin d'être étudiée dans tout ce qu'elle produit ; le grand ſe connoît par le petit, comme le petit par le grand. Celui-ci eſt la ſomme, l'autre eſt l'unité qui la compoſe. Le petit eſt donc l'élément du grand ; il doit être par-tout. Il eſt auſſi la baſe de tous les corps, de toutes les ſubſtances, & ſe prête à toutes les transformations, à tous les développemens ; la plante eſt dans la graine, la fleur dans le bouton ; la graine à ſon tour eſt dans le calice qui l'enveloppe.

Les élémens de la matière vivante, de

même que ceux de la matière brute, ont la faculté de se réunir avec ordre, de former par leur réunion, des lignes, des fibres, des organes, des corps d'une figure déterminée, qui participent tous à la nature de leurs élémens. Ils vivent ou végètent, perdent, se réparent, se reproduisent, chacun de la manière qui lui est propre ou analogue.

La nature du fluide délié & subtil qui nous forme, qu'on nous transmet avec la vie, nous est totalement inconnue : mais il est probable que la première particule du corps humain est un élément solide, & que le fluide qui lie ensemble plusieurs de ces particules, est un ciment gras, un suc visqueux.

Cette particule doit être un élément solide. La matière première, qui sert de base commune à tous les individus, est évdemment celle en laquelle ils se résolvent tous, après la destruction, & celle qui subsiste encore après eux. Or la Chymie, le feu, la putréfaction nous démontrent que cette matière, la plus simple que

l'on puiſſe concevoir, eſt une terre pure, très-légère, que ni le feu, ni l'air, ni l'eau ne peuvent détruire.

Mais les matières purement terreſtres ne ſont pas cohérentes ; les cendres, la pouſſière ſe ſéparent, s'élèvent au gré des vents ; elles ont donc beſoin d'entraves pour ſe fixer & former un tout. Cette cohérence dépend d'un *gluten* qui eſt de deux eſpèces : il eſt aqueux ou huileux. Si vous détruiſez ce ciment, les parties les plus ſolides d'un éléphant ſe réduiſent en poudre, & donnent les mêmes produits que les parties délicates d'une mouche. Le défaut de cette matière liante rend friables tous les os calcinés ; mais rendez-leur l'huile dont le feu les a dépouillés, ils redeviennent ſolides.

Le fluide qui ſert de lien à la terre, eſt ſans contredit le même que celui qui abonde dans l'embryon, & qui le fait croître ſi rapidement. La pulpe, la molleſſe & la flexibilité des parties qui le compoſent, écartent le doute ſur cet objet.

Le corps, quelque grand & quelque solide qu'il paroisse dans l'adulte, n'a donc été qu'un atome dans son principe : on pourroit même croire que les parties les plus solides ont été fluides avant que leurs élémens se fussent réunis dans une masse. Mais comment concevoir des milliers de ressorts dans un atome imperceptible, des viscères créés ensemble & dans le même temps ? Dans le corps animé, tous les effets sont tour à tour les causes de ce qui les a fait naître ; & pour me servir de la pensée d'*Hippocrate*, ils sont semblables aux points d'un cercle ; on trouve le commencement où l'on cherchoit la fin, & celle-ci où l'on croyoit trouver l'autre. Quoique le cœur soit réputé pour le premier vivant & le dernier mourant, il n'a cependant point de mouvement inné ; la vie dépend également de l'action alternative des solides & des fluides à la fois.

Ici l'imagination se perd comme dans l'infini que la Nature nous offre par-tout ; mais la prudence doit l'arrêter. En physi-

que, ce qui ne peut être démontré par l'expérience, ne doit point être recherché par une vaine théorie. Il faut donc renoncer à tout ce qui n'eſt d'aucune utilité à l'homme. Le premier mobile, l'atome, le corps, l'eſpace, la gravité, l'attraction, &c. ſont autant de choſes dont l'eſſence nous ſera toujours cachée.

Il ſuffit au Médecin de ſavoir que les parties individuelles & indiviſibles ſont les parties ſimples, & qu'on peut les conſidérer comme de petits corps dont les parties ſont ſemblables entre elles, & à leur tout; que ces parties ſimples élémentaires ne forment les ſolides que quand elles ſont unies avec d'autres élémens. Si elles ne ſont point enchaînées avec eux, mais qu'elles y ſoient ſimplement confondues, & en liberté, elles forment alors les parties fluides. C'eſt des unes & des autres que le corps humain, ſi merveilleux, ſi compliqué en apparence, eſt composé.

Les fluides ne diffèrent donc point des ſolides par leur nature; ils doivent à la

matière du feu, au feu principe des corps, le mouvement perpétuel de leurs particules qui se fait en tout sens avec une égale force. Cet élément qui les pénètre, qui les dissout, s'en retirant jusqu'à un certain point, les rétablit dans leur premier état de solidité. Ainsi le froid change l'eau en glace ; le sang tiré des veines, perd sa fluidité avec sa chaleur.

Les solides sont des masses dont les molécules sont si fortement liées ensemble, qu'il est plus facile de faire changer de place au tout, que de séparer les parties les unes des autres. Il y a dans le corps humain divers degrés de solidité, ainsi que de fluidité : les corps les plus solides sont ceux que la plus grande force ne fait pas obéir, tels que les os, les tendons, &c. Les plus fluides sont le suc nerveux, le chyle, la lymphe, le sérum, &c. Les moins fluides sont les sucs visqueux, qui filent comme le blanc d'œuf, ou fuient comme lui. On est convenu de donner le nom de *solide* à tous les vaisseaux caves, gros ou petits, larges ou

étroits, coniques ou cylindriques, qui renferment ces ſucs; & celui de *fluide* à tous les ſucs contenus dans ces vaiſſeaux. Nous ne changerons rien à ces dénominations.

Voilà les matières premières qui ſervent de baſe à l'édifice dont nous cherchons à connoître l'ordre & l'arrangement. Cette connoiſſance préliminaire va nous conduire à celle de la ſtructure des parties & de l'enſemble, ainſi que de la puiſſance d'agir, qui en eſt le réſultat.

Pour ſe faire une idée auſſi juſte qu'elle peut l'être du corps humain, il faut ſe rapprocher de *Boërrhaave*, & ſe repréſenter la première fibre élémentaire comme un compoſé de particules terreſtres placées à côté l'une de l'autre, & longitudinalement jointes enſemble par l'intermède d'un *ciment* onctueux. Cet aſſemblage, d'abord ſemblable à des *ſtries* de blanc d'œuf, produit la première fibre blanche, nerveuſe, très-délicate. C'eſt de la laxité de cette union que vient la flexibilité de la fibre qui peut prendre toutes

ſortes de formes ſans ſe rompre. Dès qu'une fois une partie viſqueuſe s'eſt colée à un élément ſolide, elle y tient bien. Les premiers fibres de cette nature ſont la baſe commune de toutes les parties du corps humain.

En ſuppoſant pluſieurs plans de fibres parallèles appliqués les uns ſur les autres, & qui ſe touchent ſuivant leur longueur, nous aurons des cylindres de la dernière ténuité, qui formeront une toile ſuperficielle, une membrane ſimple. On peut ſe la repréſenter comme la ſuperficie géométrique, un corps ſans épaiſſeur, qui a de la longueur & de la largeur, ſans avoir de profondeur. Cette première membrane mère, la plus ſimple de toutes, contournée ſur elle-même, de ſorte qu'elle laiſſe un vide entre ſes parois, produit le premier canal, ou le premier vaiſſeau cylindrique, cave, étroit, doué d'un mouvement qui favoriſe l'expulſion du fluide contenu entre la trame fibreuſe de la membrane qui le produit. Il eſt naturel qu'un fluide preſſé abandonne ſa place,

& ſe jette vers le lieu où il trouve moins de réſiſtence ; il doit donc ſe dépoſer dans la cavité du vaiſſeau, comme dans ſon réſervoir propre. Ainſi le premier vaiſſeau contient un fluide colliquamenteux né avec nous, & ſemblable au ſuc même des nerfs. Donc le ſuc qui préſide au grand œuvre de la Nature, eſt le même que celui qui circule dans le premier canal ſimple, qui donne de la conſiſtence aux fibres, & de la nourriture aux organes.

Mais il y a encore bien loin de la formation & de la naiſſance du premier vaiſſeau de l'embryon à celle des parties les plus dures & les plus compactes du corps du fœtus, & de l'adulte. Hâtons-nous de parcourir rapidement les générations, les progreſſions, les degrés intermédiaires, & les métamorphoſes ſucceſſives par leſquelles paſſent les ſolides, pour devenir des inſtrumens tellement conſtruits, figurés, liés entre eux, qu'il ſe peut faire par leur fabrique particulière certains mouvemens déterminés, s'il ſurvient une cauſe

mouvante. Voici à peu près comment ces prodiges s'opèrent.

Plusieurs canaux simples, unis & placés couches sur couches, forment de nouvelles membranes du second genre, plus composées que les premières ; ces membranes, en se contournant sur elles-mêmes, forment à leur tour de nouveaux cylindres caves, plus gros & moins étroits que les premiers. Ces vaisseaux composeront des membranes d'un troisième genre ; celles-ci des vaisseaux toujours plus solides, plus nombreux & plus élastiques. C'est delà que viennent successivement les divers genres de vaisseaux & de membranes, qui entrent dans la composition des viscères, des cartilages, des tendons, des ligamens & des os.

Les différentes manières dont les trames & les tissus fibreux, vasculeux & membraneux s'entrelassent & se contournent ; les différens angles qu'ils forment en se coupant ; la façon dont ces canaux se dirigent & s'adaptent les uns aux autres ; les intervalles ou les porosités qu'ils

laiſſent entr'eux ; les maſſes ſolides & élaſtiques qu'ils compoſent, ſont préciſément ces organes & ces inſtrumens capables de mouvemens déterminés, s'il ſurvient une cauſe mouvante : or cette cauſe ſubſiſte dans l'embryon & le fœtus, comme dans l'adulte. On la trouve dans la Nature même, le reſſort & la figure des fluides contenus dans les inſtrumens qui ont la grandeur, la forme, la matière, l'élaſticité, la connexion requiſe pour produire les effets néceſſaires à la fin qu'on en attend.

A meſure que les vaiſſeaux ſe multiplient, ils deviennent plus compoſés, & d'autant plus élaſtiques, que leur épaiſſeur ſera plus grande. Si, par exemple, le plus petit vaiſſeau de l'embryon étoit compoſé de mille filets, & que faute de liquide, comme cela arrive communément, il redevînt ſolide & formât une fibre, elle ſeroit compoſée de mille filets. Or chacun de ces filets a ſon élaſticité naturelle, & chacun agira par ſa propre force ; ainſi cette fibre réunira mille

forces jointes enſemble, donc elle réſiſtera mille fois plus dans cet état qu'auparavant. Si une membrane eſt formée de pareils vaiſſeaux devenus fibres par la compreſſion, elle devient plus ſolide, plus dure, plus blanche & plus élaſtique, c'eſt le cartilage.

Le cartilage ſe forme donc lorſque les vaiſſeaux qui, par leur texture, compoſoient une membrane, ne ſont plus des vaiſſeaux, mais des fibres renforcées par la cohéſion de leur parois. Ces vaiſſeaux ainſi comprimés & oblitérés forment alors des couches de plans fibreux, & ces plans en ont d'autres de vaiſſeaux entiers comprimant les parties voiſines par l'expanſion & la dilatation des fluides qu'ils renferment. Cette métamorphoſe eſt bien ſenſible dans la *Fontanelle* des enfans: elle commence par être membrane ; petit à petit on obſerve comme une étoile blanche dans ſon milieu, de laquelle partent des rayons blancs. A l'aide du microſcope, on voit que cette étoile & ces rayons ſe forment où les vaiſſeaux com-

mencent à ſe durcir, où des artères plus grandes ont déja des battemens aſſez forts pour former cette compreſſion néceſſaire. Ainſi le cartilage eſt formé de couches de fibres parfaites, entrelaſſées de vaiſſeaux pleins qui, par leurs oſcillations, leurs battemens, ont produit les plans latéraux fibreux qu'on y remarque, & conſéquemment le cartilage n'eſt qu'un composé de petites lames & de vaiſſeaux élaſtiques.

Si les couches cartilagineuſes dont nous venons de parler ſont de plus en plus comprimées par les forces de la vie, qui augmentent ſans ceſſe dans l'embryon, & le fœtus, le cartillage change de nature, & devient inſenſiblement un corps blanc, le plus dur, le plus compact & le plus ſec de tous ceux qui entrent dans la compoſition de la machine : voilà l'os qui n'eſt pas encore ſenſible dans le fœtus d'un mois. On y remarque ſeulement quelques petits points cartilagineux, qui deviennent des os, par le même méchaniſme qui change les membranes en car-

tilage. Auſſi les os, dans le corps humain, ne méritent ce nom qu'avec le temps.

Nous avons dit que toutes les fibres étoient cylindriques : l'œil, le microſcope, la diſſection, les fils du vers à ſoie & de l'araignée, le démontrent. Repréſentons-nous une fibre formée de ſix cylindres, qui en entourent un ſeptième, nous concevrons aiſément que cette fibre a ſon union ou ſa cohéſion dans des lignes qui rampent ſuivant la longueur convexe des cylindres. Entr'eux ſont des eſpaces priſmatiques, curvilignes, triangulaires, vides ou remplis d'une vapeur aqueuſe qui n'eſt point adhérente : que ces vides reçoivent maintenant un ſuc concreſcible qui ſe durciſſe & ſe colle avec les ſix fibres de la circonférence, & avec la fibre du milieu ; alors, les fibres ne cohéreront point aux lignes, mais de tous côtés, à toutes les ſurfaces, & nulle part elles ne ſeront libres. Cette façon de lier les parties eſt très-évidente dans les os ; un ſuc oſſeux y remplit les interſtices lon-

gitudinaux des fibres, & conglutine les lames qui, par ce moyen, n'étant plus écartées, forment une base solide.

L'os n'est donc qu'un tout formé de plusieurs membranes unies ensemble, appliquées couches sur couches les unes sur les autres, & dont quelques-unes déja consolidées forment des lames dures. Ces lames laissent entr'elles des intervalles, où passent, comme dans les membranes, un grand nombre de vaisseaux libres, remplis de fluides. L'os est plus dur vers son milieu que vers ses extrémités ; la raison en est simple : c'est que le milieu de l'os commence toujours par se durcir le premier. *Clopton Havers* a démontré que vers ce milieu il y a une grande artère, & qu'en conséquence il y a de grands battemens. Or ces battemens compriment, affaissent, oblitèrent, durcissent les petits vaisseaux voisins, & en forment des cartillages. La continuité de ces battemens durcit le cartillage de plus en plus, en fait un os, qui à son tour croît chaque jour en dureté par la même raison ; voilà pour-

quoi

quoi le corps de l'os eſt plus petit, plus dur, plus compact que ſes extrémités plus éloignées du centre des oſcillations ou des battemens. Mais ſi le corps de l'os eſt la partie qui ſe durcit la première, c'eſt elle auſſi qui prend le moins d'accroiſſement dans l'enfant ; les extrémités plus molles, plus poreuſes, en ſont beaucoup plus ſuſceptibles.

Entre les couches & les lames oſſeuſes, on trouve un aſſez grand nombre de vaiſſeaux qui ont plus de capacité, & qui renferment plus de fluide, que d'autres beaucoup plus petits : donc là même, où ſont ces gros vaiſſeaux, il y a plus de diſtention de parties ou d'écartement, qu'ailleurs. Les lames & les couches oſſeuſes ſont forcées de s'écarter les unes des autres, de ſe ſoutenir dans l'expanſion des vaiſſeaux, & de former entre elles pluſieurs intervalles ou *ſinus* qui n'exiſtoient pas d'abord dans l'os. C'eſt auſſi ce qui arrive à l'os frontal, au maxillaire, &c. Dans un enfant de trois ou quatre ans, l'os baſilaire n'a ni cavité, ni

ſinus ; on trouve l'un & l'autre dans un homme de vingt ans, dont les os ont acquis la plus grande ſolidité. Il eſt cependant aiſé de rendre raiſon de ce phénomène ; les pulſations artérielles écartent petit à petit les lames entre leſquelles ces vaiſſeaux ſont diſtribués ; & quoique ces pulſations paroiſſent molles & foibles, & par conſéquent incapables d'agir ſur des ſurfaces ſolides, néanmoins des battemens répétés, peut-être plus de deux mille fois dans une heure, ſont capables de former inſenſiblement à la longue une cavité & des *ſinus*. C'eſt de cette manière que ſe forment les cavités médullaires qui ſont dans l'enfance beaucoup plus petites que dans l'adoleſcence. Les artères médullaires étendant les eſpaces où elles ſont renfermées, rendent néceſſairement ces eſpaces & ces cavités plus grandes ; les ſolides paſſent donc par une infinité de dégrés intermédiaires avant que de former les parties les plus dures & les plus compactes. On peut conclure de là, que dans leur première origine, les ſoli-

des ne diffèrent des liquides qu'en dégrés, que par la cohéſion plus ou moins forte de leurs parties, & qu'il n'y a rien de ſi mou que l'âge, le travail & la compreſſion ne puiſſent endurcir, ni rien de ſi dur, qui ne puiſſe ſe ramollir, redevenir chair, pulpe, &c. par des cauſes oppoſées à la cohérence des parties élémentaires entr'elles. L'un & l'autre de ces faits ſont prouvés par des expériences invincibles.

Les muſcles ou les parties charnues qui couvrent la charpente oſſeuſe du corps, ne ſont autre choſe qu'un amas de filets charnus, infiniment petits, dont chaque filet viſible eſt enveloppé de ſa membrane particulière, & lié à d'autres par un tiſſu celluleux. Chaque fibre du bœuf contient environ cent de ces filamens déliés & entrelaſſés de différentes façons. Il eſt donc démontré que les fibres ſont compoſées d'une multitude de filamens : les fibriles produiſent des fils plus gros ; ceux-ci des fibres ; les fibres des faiſceaux ; & ces faiſceaux ſe diviſent à leur tour en fils

très-fins. Voilà le muſcle, ou la partie organique faite, pour exécuter les mouvemens preſcrits par la volonté, ainſi que les fonctions machinales, indépendantes de l'ame.

L'aponévroſe eſt la dégénération de ces fibres charnues en nature tendineuſe. Les aponévroſes ſont compoſées de fibriles, de filamens, de fibres, de faiſceaux, d'artères, de veines, de vaiſſeaux lymphatiques & de nerfs; ce ſont des bandes fermes & courtes, qui empêchent que les tendons en agiſſant, n'élèvent la peau d'une façon difforme & dangereuſe. Outre cet uſage, elles ſervent de gaîne à ces mêmes tendons; deſorte qu'en leur faiſant ſuivre un chemin marqué, leur direction en eſt plus ſûre. Ces bandes aponévrotiques ne ſont à leur tour que des expanſions tendineuſes.

Le tendon ſe forme lorſque la cavité de la fibre muſculeuſe s'aboliſſant peu à peu, ne préſente plus qu'un corps pointu, ſi fort, ſi dur, ſi ſec & ſi étroit, qu'il ne paroît y avoir preſque aucun vaiſſeau ſenſible, quoique l'art de *Ruiſch* en découvre

une infinité de petits bien diſtingués, dans les parties les plus intimes des tendons. Ces fibres réunies & ſerrées les unes contre les autres, forment le tendon qui ne diffère de la chair, que parce que la *compaction* des fibres a détruit les vaiſſeaux ſenſibles.

Les nerfs ſont des filamens médullaires enveloppés dans une gaîne commune que leur fourniſſent les membranes du cerveau. Chaque nerf peut être conſidéré comme un paquet de cordes lâches infiniment petites, qui s'uniſſent ou ſe touchent légérement : on le voit dans le nerf ſciatique. La ſubſtance du cerveau, & la ſubſtance médullaire de l'épine qui n'eſt qu'une prolongation de la première, ſont toutes vaſculeuſes ou faites de petites fibres câves très-molles, qui ſervent à former les fibriles des nerfs ; ainſi les nerfs ne ſont qu'une continuation de la moëlle du cerveau.

« Tels ſont en ſomme l'ordre & l'ar-
» rangement des parties qui compoſent
» ce Tout merveilleux, cette méchanique

» vivante, dont les ressorts intérieurs se
» dérobent aux yeux du vulgaire, tandis
» qu'au dehors il ne voit qu'une décora-
» tion simple & magnifique, où sont ras-
» semblés le charme des couleurs, la
» beauté des formes, l'élégance des con-
» tours, & l'harmonie des proportions
» dans l'ensemble & dans tous les détails.

» Placé au centre de cette machine or-
» ganisée, un agent secret, un feu prin-
» cipe, raréfie & fait bouillonner les flui-
» des : au même instant s'exécutent tou-
» tes les fonctions indépendantes de l'âme.
» Des leviers, des cordes, des poulies,
» des poids & des contrepoids, obéissent
» aux loix de l'équilibre & du mouve-
» ment; la respiration appelle & chasse
» l'air tour à tour; l'estomac devient
» semblable à un fourneau où des liqueurs
» pénétrantes servent à la dissolution &
» à l'analyse des alimens; leurs parties
» décomposées passent par différens ca-
» naux, se rassemblent dans des réservoirs,
» s'affinent & s'épurent dans leur cours;
» se transforment en sang, augmentent

» & développent la maſſe ſolide dont elles » deviennent une portion. Le ſang, comme » un torrent, circule par des routes in- » nombrables ; il ſe ſépare & ſe réu- » nit ; porté par les artères juſqu'aux ex- » trémités de la machine, il eſt ramené » par les veines des extrémités vers le » cœur. Ce viſcère eſt le centre du mou- » vement général, & le foyer de la vie » interne. (1) C'eſt de-là qu'elle ſe diſtri-

(1) Le cœur eſt le viſcère le moins partagé de nerfs, & c'eſt celui qui fait mouvoir tous les autres. La cauſe de ſon mouvement eſt la même que celle du mouvement général. L'effet de ce mouvement eſt la circulation. C'eſt elle qui, par le moyen des artères, diſtribue le ſang à toutes les parties, d'où il eſt rapporté au cœur par le moyen des veines. La vie univerſelle dépend donc de la contraction alternative du cœur & des artères. Le mouvement du cœur n'eſt pas ſoumis à la volonté : cette prudence de la Nature eſt la principale cauſe de notre conſervation. Si les nerfs du cœur lui venoient directement du cerveau, celui-là ſeroit un vaiſſeau perpétuellement battu de la tempête. L'eſprit agité par des chagrins renaiſſans, troubleroit & ſuſpendroit les fonctions de la vie. Les nerfs du cœur viennent de l'intercoſtal, de la paire vague.

Le mouvement des *oreillettes* du cœur & des artères, eſt *iſochrone*, tandis qu'il eſt *hétérochrone*

» bue ; au dehors tous les mouvemens
» s'opèrent de même : du cerveau partent
» des faiſceaux nerveux qui s'épanouiſſent
» aux extrémités, & vont former l'or-
» gane du ſentiment. Les uns ſont pro-
» pres à réfléchir les atômes impercepti-
» bles de la lumière ; les autres les vi-
» brations des corps ſonores ; ceux-ci ne

---

par rapport à ce *viſcère.* Je m'explique : quand les *oreillettes* ſe contractent, les ventricules ſe dilatent, & les artères ſe contractent en même temps. Ainſi elles ſont dans l'état de dilatation, de *ſyſtole*, de même que les *oreillettes*, quand le cœur eſt en contraction, en *diaſtole*, & *vice verſâ.* Les artères coronaires ſont peut-être une exception à cette loi. Toutes les veines du corps rapportent le ſang dans la veine *cave aſcendante* & *deſcendante*, qui le verſe dans l'*oreillette* droite du cœur. De-là, il paſſe dans ſon *ventricule* correſpondant, qui le pouſſe dans l'*artère pulmonnaire*, d'où il revient par la veine de ce nom dans l'*oreillette* gauche, qui le tranſmet à ſon tour dans ſon *ventricule* dilaté. Celui-ci, en ſe contractant, pouſſe le fluide qu'il a reçu, dans l'artère *aorte*, qui en fait part à toutes les autres artères. Les veines, qui commencent où les ramifications artérielles finiſſent, rapportent au cœur le ſuperflu du ſang qu'il leur a envoyé. Une choſe bien digne de remarque, c'eſt que l'organe qui donne la vie aux autres, ne reçoit de ſang pour ſa nourriture, qu'après en avoir diſtribué dans l'*aorte.*

» feront ébranlés que par les particules » odorantes ; ceux-là par les efprits & » les fels qui fe détachent des alimens & » des liqueurs ; les derniers enfin difper- » fés fur toute la furface de la peau, ne » peuvent être heurtés que par le contact » & les parties groffières des corps foli- » des : ainfi fe forment les fens.

» Chaque objet extérieur vient don- » ner une fecouffe à l'organe qui lui eft » propre : les nerfs qui le compofent, » ainfi qu'une corde tendue, (1) portent » cet ébranlement jufqu'au cerveau : là » c'eft le réfervoir de ces efprits fubtils » & rapides, partie la plus déliée du fang, » émanations aériennes ou enflammées, » invifibles comme impalpables. A l'im- » preffion que le cerveau reçoit, fes *fou-* » *fles volatils* courent rapidement dans les » nerfs ; ils paffent dans les mufcles ; ceux- » ci font des refforts élaftiques qui fe ten-

(1) Cette comparaifon ne va point aux nerfs ; fi elle étoit jufte, l'homme feroit dans un état de douleur habituelle ; car la douleur ne vient que de la tenfion des fibres, des nerfs, &c.

» dent ou se détendent, des cordes qui » s'alongent ou se racourcissent selon la » quantité du fluide nerveux qui les rem- » plit ou qui en sort. De cette compres- » sion ou dilatation des muscles résultent » tous les mouvemens. Les esprits ani- » maux, principes moteurs, sont eux-mê- » mes dans une éternelle agitation, & » tandis que les uns achèvent de se for- » mer & se volatilisent dans le labora- » toire, que les autres au premier signal » s'élancent rapidement, une foule in- » nombrable déja dispersée dans la ma- » chine, circule dans tous les membres, » suit les dernières ramifications des nerfs, » va, vient, descend, remonte & porte » par-tout la vie & la souplesse.

» Jusqu'ici nous n'avons parlé que du » corps; mais joignez-y une ame, aussi-tôt » naît un nouvel ordre d'opérations bien » plus sublimes «.

Ce tableau digne de la majesté du sujet, l'est aussi de l'éloquence de M. Thomas.

De la nature des humeurs du corps humain.

Rien de ſi commun que d'entendre dire : *la Médecine eſt conjecturale.* Si ce reproche eſt fondé, il ne tombe du moins que ſur la Médecine ſyſtématique. Les démonſtrations de la Géométrie ne ſont pas plus claires, que les lumières de la Médecine pratique. Cela doit être ainſi ; le Praticien ne s'occupe que du corps, dont la nature lui eſt connue ; cette connoiſſance eſt fondée ſur l'expérience qui ne peut le tromper ; la vérité lui eſt propre, & rend cette connoiſſance inébranlable. Auſſi pluſieurs ſiècles de méditation ſur l'économie animale, ont été moins utiles au genre humain, que les ſimples découvertes de *Sanctorius* ſur la tranſpiration ; phénomène ſenſible, obſervé dans le vivant. C'eſt donc à l'expérience que nous devons recourir pour juger ſainement de la nature des humeurs que nous nous propoſons de développer ici. *Hippocrate* qui marchoit ſeul dans la carrière

des découvertes, dut connoître par au-
tant d'expériences particulières la nature
des mêmes choſes, pour pouvoir les ré-
duire en genres, en eſpèces, par leurs
attributs communs : c'eſt la ſynthèſe. Mais
à préſent que nous connoiſſons la ſtruc-
ture, la figure, la grandeur, la ſituation
& toutes les propriétés que les ſens dé-
couvrent dans les parties ſolides & flui-
des des animaux, il nous ſuffit d'expoſer
les loix générales qui conſtituent la na-
ture des êtres ſinguliers : c'eſt l'analyſe.
En effet, il eſt facile d'expliquer les ac-
tions naturelles & contre nature, ainſi
que les qualités des humeurs diverſes,
dès qu'on en connoît le méchaniſme, dès
qu'on ſait ce qui les prépare, les produit
& les détermine dans leur cours. C'eſt
par ces propriétés qu'un Médecin judi-
cieux les conçoit, les explique & les dé-
montre. D'après cette connoiſſance qui
ne tient rien de la conjecture, il n'eſt
pas difficile de ſe former une idée juſte
de la léſion de quelques parties, toutes
les fois que le corps eſt modifié d'une

façon opposée à sa manière d'être naturelle ; toutes les fois, dis-je, qu'une cause quelconque y apporte des changemens, & lui donne de nouvelles déterminations.

Nous avons fait voir que le corps humain a différentes sortes de vaisseaux qui ont tous une origine commune ; que les uns sont cylindriques, & les autres coniques, convergens ou divergens.

Dans les premiers, la figure du canal ne doit produire aucun changement, ni dans la vîtesse du fluide, ni dans la résistance du solide. Dans un cylindre, tous les globules d'un même diamètre, mûs ensemble en ligne droite, continuent leur direction avec tout leur mouvement. Les vaisseaux convergens sont ceux dont le diamètre va toujours en diminuant ; de-là l'augmentation des chocs, des frottemens, des résistances. Dans les vaisseaux divergens, les résistances sont d'autant moindres, que les diamètres s'élargissent de plus en plus : par conséquent, si les diamètres diminuent en raison double, les globules emploieront la moitié de

leur force à les diſtendre, juſqu'à ce qu'ils les rendent cylindriques, & continueront leur route relativement au mouvement qui leur reſtera. Cet effort augmentera toujours par le rétréciſſement des diamètres, en raiſon inverſe & quarrée, & *vice verſâ.*

Le ſang eſt un compoſé de parties hétérogènes, unies enſemble, qui ſe ſéparent d'elles-mêmes, dès que ce fluide eſt en repos. Il a beaucoup de parties volatiles, ſubtiles, qui en s'évaporant lui font perdre de ſon poids, ce qui n'arrive pas aux corps les plus odorans. Il eſt plus peſant que l'eau, il va au fond; il contient un air qui n'eſt point élaſtique. Cela devoit être ainſi, ſans quoi l'homme ſeroit ſujet à des obſtructions *aériennes*, mortelles. Dans l'état ſain, on n'obſerve dans le ſang ni parties acides, ni alkalines, ni aucune ſorte de matières capables de fermentation ; la ſeule choſe que les ſens y découvrent, eſt une odeur légère, & une ſaveur de ſel neutre, dont la nature eſt peut-être

ammoniacale. Tant que ſes principes ne ſont point altérés par la maladie, par la putréfaction ou par une trop grande chaleur, il eſt ſi doux, que l'on pourroit l'employer comme un collyre propre à appaiſer la douleur des yeux. Ainſi tout ce que l'art du Chymiſte en tire par l'analyſe, eſt le produit d'une décompoſition.

On diſtingue trois parties dans le ſang: la partie ſéreuſe ſalée, la partie gélatineuſe & le *coagulum*. Sur ſept parties de ſang, il y en a cinq ou ſix de ſéreuſes: la ſéroſité eſt la partie lixivielle du ſang. La partie gélatineuſe eſt la partie nutritive du corps; elle ne ſe diſſout pas dans l'eau, elle y ſurnage en forme de flocons; quand l'eau en eſt évaporée, elle donne une gélée qui ſe durcit & ſe blanchit. C'eſt elle qui cauſe les obſtructions, les empâtemens des viſcères; c'eſt la matière qui forme la couène du ſang, le pus, & qui donne lieu au plus grand nombre des maladies. Le *coagulum* ſe diſſout dans l'eau tiède, & la teint en un beau rouge qui ne perd rien de ſa couleur en paſſant

par le filtre. La sérosité, qui est composée d'un nombre infini de globules dispersés dans beaucoup d'eau, y passe en entier. Le sang perd sa fluidité avec sa chaleur & son mouvement ; quand on veut la lui rendre, il faut l'exposer à une douce chaleur & le battre : le battement répond à l'action des vaisseaux ; mais une trop grande chaleur coagule encore plus que le froid. Les acides, sur-tout les acides minéraux produisent le même effet ; chaque acide lui donne une couleur particulière ; l'acide marin le rend brun, l'Acide nitreux le teint en gris, & le vitriolique en noir ; les alkalis fixes & volatils le dissolvent ; beaucoup de sels & de plantes le coagulent. Les expériences qu'on peut faire à ce sujet, seroient, je pense, de la plus grande utilité dans l'emploi des remèdes. Les huiles légères essentielles le rendent fluide & lui donnent une belle couleur. Si on verse de l'esprit de vitriol sur le *serum*, les petits globules rouges qui peuvent rester dans cette liqueur, se rapprochent, se condensent,

condenſent, ſe noirciſſent ; la ſéroſité reſte la même. L'eſprit de vin, les huiles eſſentielles coagulent le *ſerum*, & font l'effet du feu. Il s'enſuit delà que les réflexions de M. Petit, de l'Académie des Sciences, ſont très-judicieuſes : *parce que*, dit-il, *certains corps ont des qualités égales, ou des principes égaux, ils n'ont pas pour cela des effets ſemblables, ni les mêmes vertus. L'acide nitreux verſé ſur la ſéroſité, la rend plus fluide, les globules blanchiſſent dans l'inſtant. L'eſprit de ſel marin coagule la lymphe ; celui de vitriol peut nuire aux globules rouges. Ainſi dans les maladies inflammatoires l'eſprit de ſel marin & de vitriol ſont nuiſibles, & le nitreux eſt efficace.* Voilà des faits pratiques bien inſtructifs !

La variété apparente des humeurs ſe réduit à peu de choſes ; elle ne vient que des vaiſſeaux, des filtres, des réſervoirs par où les mêmes humeurs paſſent, & dans leſquels elles ſéjournent plus ou moins. Que de ſang, de lymphe, de bile, d'urine, &c. ne fait-on pas avec de l'eau & du pain ! & quelle différence

énorme du pain aux humeurs qu'il produit ! cependant cette méthamorphose si surprenante coûte peu à la Nature, elle ne fait que mêler le pain & l'eau avec les sucs qui sont déja *nôtres*, & les soumettre ensuite à l'action des fibres.

Il y a dans les alimens différentes parties ; les unes cédant aux forces de la vie, sont élaborées, changées & converties en notre propre substance ; les autres sur lesquelles nos ressorts n'ont pas de prise, en éludent tellement l'action, qu'elles sortent du corps presque telles qu'elles y sont entrées. Ainsi les parties qui passent en notre propre substance s'éloignent de la nature des alimens que nous prenons : elles peuvent donner plus ou moins de force au corps, plus ou moins de douceur & de fluidité aux humeurs, sans que leurs qualités primitives s'étendent aussi loin qu'on le dit ; leurs effets sont plus sensibles dans les premières voies que dans les humeurs. Disons donc qu'une infinité de substances prises ensemble ou séparément, crues ou

préparées, font vivre l'homme, le font croître, lui donnent des forces, & réparent celles qu'il perd continuellement, en fournissant au sang des sucs hétérogènes, dont la Nature fait un tout homogène, pour la conservation de l'Individu. Ainsi la variété des choses dont on use, ne cause pas beaucoup de différence dans le corps qui en est nourri, tant pour la matière que pour les effets qui en résultent. Il s'ensuit, 1.° qu'il y a dans le corps humain un principe actif qui, de tant d'alimens divers, peut, en les changeant, former & réparer les organes. 2.° Que si les alimens influent jusqu'à un certain point sur le physique, ils n'ont pas le même pouvoir sur les mœurs & le caractère ; on n'en reçoit point cette influence morale que les Modernes ont attribuée au lait des nourrices : ce lait est du sang presque fait, qui nourrit en adoucissant l'acrimonie des humeurs ; il suffit, il est même nécessaire dans tous les cas où les fibres affoiblies, ne peuvent broyer des alimens plus forts, comme dans l'enfan-

ce, dans la phtyſie, le maraſme, &c. mais je ne comprends pas comment il pourroit agir ſur le caractère. 3.° Que par ces principes il eſt poſſible de rendre raiſon des ſingularités que nous offre la vie des Lapons, des Samojèdes, des Kamchadales, &c. 4.° Enfin, que ſi la Nature de nos humeurs eſt ſimple, celle de nos maladies eſt bien moins compliquée que ne le croient ceux qui ne ſe donnent pas la peine de réfléchir mûrement ſur le ſujet que je traite. Quelques ſoient nos lumières ſur la digeſtion & la ſanguification, la Nature en ſait plus que nous, & l'eſtomac réſout des problèmes qui ſeront toujours irréſolubles pour la raiſon.

Il eſt vrai que dans les différens corps & les divers climats, on trouve quelques variétés : un homme des pays chauds a les humeurs plus âcres, il ſupporte très-bien la diète, les fruits doux, acidules, fondans, les boiſſons rafraichiſſantes ; il tranſpire beaucoup, on le purge auſſi plus difficilement : c'eſt le contraire dans un climat oppoſé. Mais cette diverſité peut

ſe réduire à peu de choſe par rapport aux parties ſolides & fluides ; on peut toujours compter d'être heureux Praticien par-tout, quand on ſuivra d'après de juſtes indications les règles générales de la pratique, relativement aux tempéramens divers. L'homme *Sarcophage* & *Omnivorre*, *l'Ictiophage* qui ne vit que de poiſſon, & l'*Herbi-vorre* ont tous trois à peu près le même ſang, ce fait eſt certain. Ainſi les hommes de tous les climats ont en ce genre des reſſemblances très-proches. Le ſang, les humeurs, les chairs, les os, les tendons, les ligamens, les ongles, les cheveux, tout le corps enfin ſont faits de lait, & ſe renouvellent de même. Toute la maſſe qui s'accroît, ſe développe & ſe diſſipe journellement, ſe répare de même manière ; & quoiqu'en divers pays, les alimens ne diffèrent qu'en ce que la matière nutritive eſt plus ou moins atténuée, plus ou moins douce, plus ou moins âcre, elle fait cependant naître à la Chine comme à Arkangel, à Pétersbourg comme à Paris, des parties tout-

à-fait ſemblables, parce que cette matière eſt la même dans toute la nature, à peu de choſe près.

C'eſt la foibleſſe de nos reſſorts, c'eſt l'abus des alimens qui font dégénérer la meilleure nourriture en crudité, ou en matière étrangère au ſang ; c'eſt dans le corps ſeul que l'on trouve un principe qui, au moyen de deux matières d'une nature étrangère, (l'eau & la ſubſtance gélatineuſe) forme les parties ſolides & fluides. Si ce principe vient à manquer, toutes les forces de l'univers réunies enſemble, ne pourroient donner les mêmes réſultats, par les mêmes moyens. J'en appelle à l'art des Chymiſtes : quoiqu'ils connoiſſent les principes des corps, & qu'ils puiſſent en former quelques uns de ſemblables à ceux qu'ils ont décompoſés, où ſont les Artiſtes qui ont jamais fait un nerf ; une ſeule goutte de ſang ? C'eſt cependant ce qu'il faudroit faire, quand le principe vital languit, quand nos humeurs ont beſoin d'être régénérées. Cette régénération eſt l'ouvrage de la Nature ; un exer-

cice convenable, le choix & l'emploi des alimens l'aident à en venir à bout. *Prima lex ſanitatis non ſatiari cibis, proxima impigrum eſſe ad laborem.* Mais malheureuſement il n'y a que le Peuple qui ſoit laborieux & frugal ; il n'y a auſſi que lui qui ſoit ſain.

On demandoit un jour à *Boërhaave* quelles étoient les cauſes de pluſieurs maladies ignorées des Anciens ? Il répondit : *Coquos numera*, comptez les cuiſiniers ? Il auroit pu ajouter *& otioſos* : l'inertie & la molleſſe influent encore plus ſur le phyſique, que ſur le moral. Mais malgré l'exemple & les préceptes des Anciens, on dédaigne la Gymnaſtique ; & les Diſciples d'*Hérodicus*, qui en fut l'inventeur, ne perſuadent preſque perſonne. Cependant tout le monde convient que la ſanté eſt le plus précieux de tous les biens : par quelle fatalité en abuſe-t-on auſſi-tôt qu'on en jouit ? Pourquoi même en la recherchant fait-on abſolument le contraire de ce qu'il faut pour la recouvrer ? Reſſembleroit-elle à la liberté

dont on ne connoît le prix qu'après l'avoir perdue ? On veut ſe bien porter, & l'on change l'ordre de la Nature ; la nuit prend la place du jour ; l'homme auſſi ennemi de lui-même que de ſes ſemblables, emploie dix bras au ſervice d'un ventre ; on lui ſert dans un repas les productions des deux hémiſphères, les fruits & les vins des différentes parties du Globe. Accablé de nourriture, il ne quitte la table que pour digérer dans un fauteuil ; le café & les liqueurs viennent l'y trouver, il ajoute de nouveaux feux au feu vital. Mais bientôt l'eſtomac en ſouffrance lui reproche ſes excès, c'eſt un volcan qui renferme des matières en fermentation ; la chaleur ſe répand dans les veines, les vapeurs montent à la tête, & *Lucullus* accablé s'endort. A ſon réveil il ſe plaint de flatuoſités, de gonflemens, &c. On appelle un Médecin, qui preſcrit l'uſage du thé ou des boiſſons délayantes tièdes qui le font digérer par indigeſtion. Voilà à peu près notre manière de vivre, & nous nous moquons des Oma-

guas qui, avant que de ſe mettre à table, préſentent une ſéringue à chaque convive.

Il eſt vrai que ceux qui ſe conduiſent ainſi ne tardent pas à en ſupporter la peine ; la vie n'eſt pas longue quand on ne vit que d'indigeſtions. Après avoir abuſé des remèdes qu'on auroit pu s'épargner, ils deviennent inutiles quand la Nature en demande : les organes ſont détruits, les remèdes n'agiſſent point ſur les morts. Le Médecin citoyen qui nous a donné l'hiſtoire des fièvres de Saint-Domingue, obſerve judicieuſement que dès que les forces de la vie ſont languiſſantes, les ſucs gaſtriques énervés, appauvris, manquant de l'énergie néceſſaire, ne détachent des alimens que les parties les plus déliées. Un extrait ſemblable n'eſt composé que de petites maſſes ou de molécules, dont les ſurfaces preſque inſenſibles ſont peu propres à réparer nos pertes, à faire corps avec nos fibres, à adoucir nos humeurs. Rien n'eſt ſi vrai : ce n'eſt pas de l'huile eſſentielle ni des par-

ties ſpiritueuſes qui peuvent entretenir la force & la ſoupleſſe de nos organes, ils ont beſoin d'un chyle nourricier bien préparé.

Les moyens ſûrs de conſerver la ſanté conſiſtent donc dans l'uſage modéré des alimens, qui ſont tous ſains quand la dépenſe égale la recette, quand l'exercice vient au ſecours des forces digeſtives. Tout ce qui nous eſt néceſſaire, tout ce que la Nature a créé d'alimens propres à réparer, à nourrir le corps, eſt doux & mucilagineux : ſi les boiſſons fermentées nous euſſent été néceſſaires, elle n'auroit pas manqué d'en produire de pareilles, mais elle a voulu que tout ce qui a des qualités éminentes fût un médicament, & non pas un aliment. Elle eſt ennemie du ſuperflu, du compoſé, du trop exquis ; auſſi des ſubſtances ſimples délayées dans de l'eau, fomentées par la chaleur des viſcères, quoique d'une nature différente des principes qui nous compoſent, forment une émulſion qui va s'appliquer à nos fibres ; ſervent de baſe à

nos organes; ont une vertu prolifique, & se changent en la propre substance de ce corps qui croît, agit, se conserve en multipliant son existence.

Toutes les préparations des alimens doivent donc être conformes aux vues de la Nature : or il n'y a que ce qui se dissout aisément dans l'eau, qui soit aisé à digérer; tout ce qui ne s'y marie pas, comme les fibres des animaux & des végétaux, ainsi que l'huile & la graisse, est d'une digestion difficile. C'est aussi pour cela que les remèdes qui agissent méchaniquement, dont les parties sont dures, âcres, angulaires, immiscibles à nos humeurs, ont souvent l'effet d'un poison.

Les signes de la santé sont la facilité, la promptitude & l'espèce de volupté avec lesquelles les fonctions du corps & de l'esprit s'exécutent. Je joins ensemble ces deux fonctions, parce que la lésion de l'un est réversible sur l'autre. Les désordres que les passions excitent dans l'économie animale, ne sont que trop con-

nus. La ſanté du corps & de l'eſprit dépend d'une circulation tranquille, & des élémens de nos fluides, ſi parfaitement mêlés & confondus enſemble, qu'aucun ne coule ſéparément. Il y a certainement des ſels dans le corps humain, quand on n'admettroit que le ſel marin dont nous faiſons un uſage journalier ; il y a auſſi de l'huile, de la terre & de l'eau, comme nous l'avons vu. Mais quand ces parties hétérogènes ſont tempérées les unes par les autres, quand les huiles ſervent d'enveloppe aux particules ſalines, celles-ci ne cauſent point de mal. Aucun ſel n'agit & ne peut agir ſans être diſſous ; ſans la diſſolution, le ſucre eſt ſans douceur, & la pierre infernale ne brûle pas. Mais humectez-les, ils agiſſent. Que le ſel ſoit détaché de l'huile, il agit. Que l'huile ſoit pure, les corps qu'elle enduira n'admettront pas l'eau. Si la ſéroſité abandonne les grands vaiſſeaux, elle ſe réfugiera dans les petits, & produira l'œdème, la bouffiſſure, l'hydropiſie, &c. En ſuivant cette analogie juſqu'où elle peut

aller, on trouvera l'explication de tous les phénomènes du corps humain.

Doutes ſur la Doctrine des tempéramens.

J'ai lu & médité ce que les anciens Médecins & les modernes ont écrit ſur les tempéramens : les malades ſont preſque les ſeuls qui m'aient donné quelques notions ſatisfaiſantes ſur cet objet. Mais il me reſte des doutes que je prends la liberté de propoſer aux Praticiens plus expérimentés que moi.

Quel parti la Médecine peut-elle tirer de la notion théorique des tempéramens? Preſque aucun. C'eſt une notion trop peu développée.

Tout ce qui conſtitue l'animal comme animal, tout ce qui le conſtitue comme tel animal, tout ce qui le conſtitue comme animal de tel ſexe, de tel âge, de tel climat, élevé, nourri, exercé de telle manière, entre dans la connoiſſance complète du tempérament.

Quelle conſéquence un peu juſte, un

peu certaine, l'efprit humain, quelque étendu, quelque pénétrant, quelque expérimenté qu'il foit, déduira-t-il d'une vérité qui embraffe un fi grand nombre de données? Parmi ces données, y en a-t-il quelques-unes qu'il puiffe négliger fans inconvénient?

Je demande à tous les Médecins, lorfqu'ils approchent d'un malade, & qu'ils cherchent à fe faire une idée jufte du tempérament de ce malade, fi cette idée n'eft pas bien vague?

Je leur demande de quelle reffource peut leur être cette idée vague, lorfqu'ils font appelés chez un malade attaqué d'une maladie aigüe?

Je leur demande de quelle reffource elle leur eft, fi la maladie eft chronique?

Il me femble que, dans ce cas, ils s'attachent fpécialement au caractère de la maladie, & aux remèdes fpécialement appropriés à cette maladie.

En fuppofant que la notion vague du tempérament fe préfente à l'efprit, &

modifie l'application des remèdes, on conviendra que cette modification eſt bien indéterminée. Je crois que cette notion joue un bien plus grand rôle pour le régime à preſcrire, que pour la maladie à traiter.

Dans le cas du régime, il me ſemble que le Médecin ne ſe propoſant point alors de changer le tempérament, qu'il regarde comme la manière d'être de l'animal, & cette manière d'être, comparée avec la notion abſtraite de ſanté ou de maladie, n'étant ni ſanté ni maladie, il doit ſe trouver embarraſſé dans ſa conduite. Qu'ordonnera-t-il ? Un régime analogue, ou un régime contraire au tempérament.

Il regarde donc le tempérament comme un animal féroce, qui dort & qu'il ne faut pas réveiller, ou comme une ſanté, ou une maladie en quelque ſorte originelle qu'il faut, autant qu'il eſt poſſible, arrêter ou fixer à un certain état.

Tant que l'animal exerce bien ſes fonctions, quelque ſoit le tempérament, on le

regarde comme ſain. Y a-t-il des maladies propres à certains tempéramens, c'eſt-à-dire, des pentes vicieuſes vers leſquelles ils ſont emportés ? Il y en a, ſans doute ; pourquoi ? Je l'ignore.

Par-là même que le tempérament tient à l'habitude & aux fonctions générales de l'animal, j'en conclurois que c'eſt une notion dont il eſt difficile de faire uſage dans la pratique.

Par la même raiſon que la notion abſtraite des tempéramens renferme un ſi grand nombre d'idées, & d'idées vagues, indéterminées, il n'y en a aucune qui fourniſſe davantage à la Médecine ſyſtématique & homicide.

Le ſyſtème une fois introduit en Médecine, il n'y a point de ſcience d'où il ſoit plus difficile de le chaſſer. Je rends aſſez de juſtice au Médecin digne de ce titre, pour le croire le plus lent peut-être à embraſſer un ſyſtème quelconque, parce que la vie de l'homme, but de ſon art, eſt le plus important de tous les objets ; mais en revenche ce Médecin, qui a cru

ne

ne ſe décider que par connoiſſance de cauſe, ſera le plus lent à quitter le motif de ſa détermination, parce qu'alors l'amour propre épouſe ſa cauſe ; les fautes qu'il eſt obligé de s'avouer ſont plus graves, les reproches de ſon cœur & les reproches des autres ſont plus cruels.

Ce qui contribue le plus à égarer le Médecin, c'eſt que la plupart des mots qu'il emploie n'ont pas à la rigueur les mêmes ſignifications, les mêmes attributs qu'en phyſique & dans l'uſage ordinaire. Je déſirerois qu'on fixât la valeur réelle, l'énergie de ces mots primitifs, tels que *chaud*, *froid*, *ſec*, *humide*, *pituiteux*, *phlegmatique*, *bilieux*, *mélancholique*, & autres, comme *fort* & *foible*, *lâche*, *mou*, &c.

Je voudrois ſur-tout que, dans l'examen des tempéramens, on examinât bien le tempérament originel, indélébile, & qu'on le diſtinguât du tempérament accidentel, paſſager. Un homme étoit né gai, il devient mélancholique & triſte. Une femme qui faiſoit le charme de la ſociété par l'égalité de ſon humeur, par ſon eſ-

prit & par ſon enjouement, tombe tout-à-coup dans l'abattement & la triſteſſe, la langueur ſuccède à la tranquillité, ou de tranquille qu'elle étoit, elle s'enflamme pour un rien, elle tonne, elle devient une femme à *giboulée* ; à quoi doit-on attribuer cette prompte métamorphoſe ? Traitera-t-on cette femme comme un bilieux, un maniaque, ou comme un corps dans un état d'apathie ? Nous avons donc beſoin d'obſervations ſur ces tempéramens dégénérés, ſoit que la cauſe en ſoit connue, ſoit que la dégénération ſe ſoit faite naturellement par nuance.

Conſéquemment je voudrois qu'on ne ſe contentât pas de parler des tempéramens en général, mais d'abord de celui des ſexes dans un même pays & dans différens pays, puis de celui des âges, & peut-être de celui des conditions, ou de celui qu'on reçoit d'elles, à commencer par l'homme d'Etat, le Militaire, &c.

Mais rien n'eſt plus difficile que de prononcer ſur le tempérament d'un homme. J'en connois de mélancholiques, ſeuls ;

d'une gaieté charmante en ſociété ; triſtes chez eux, enjoués par-tout ailleurs. Quel tempérament ont-ils ? Il n'eſt pas aiſé de le décider.

Y a-t-il des moyens d'arrêter, d'affoiblir, de ramener le tempérament au premier état ſtationnaire où il a commencé à ſe mouvoir & à s'accélérer vers quelque vice ? Il y en a, ſans doute ; mais comment opèrent-ils ? Je l'ignore.

Qu'eſt-ce que ces mots, conſulter le tempérament, approprier le régime au tempérament dans l'état de ſanté, approprier les remèdes au tempérament dans l'état de maladie ? Sont-ils vides de ſens ? Aucunement. Que ſignifient-ils ? ils déſignent une action méchanique ſur les ſolides & ſur les fluides, les parties conſtitutives de la machine. Mais comment ſe fait cette action ? Je l'ignore ; & prétendre le ſavoir, c'eſt ſe jetter dans des notions ſyſtématiques, qu'il ſeroit très-dangereux de ſuivre dans la Pratique. C'eſt une choſe purement expérimentale, L'Obſervateur apprend à connoître dans l'individu un

certain nombre de qualités Physiques qui constituent ce qu'on appelle tempérament : plus l'observation aura été longue, variée, continue, plus le nombre connu de ces qualités physiques sera grand, plus on approchera du tempérament individuel essentiel à connoître.

Alors l'expérience de tous ceux qui nous auront précédés dans la pratique de l'art, & la nôtre, nous apprendront ce qu'il faut faire, voir, lire & comparer.

C'est peut-être un bienfait de la Nature, un bonheur pour l'homme, que ses connoissances soient bornées en plusieurs circonstances, dans celle, par exemple, des tempéramens. Si le Médecin pouvoit acquérir subitement toutes les notions particulières qui entrent dans la connoissance complète du tempérament en général, & du tempérament individuel, il la trouveroit si composée, il seroit perdu dans un si grand nombre d'élémens à combiner, qu'il se tiendroit en repos, & demeureroit spectateur oisif de l'incendie.

Il a quelques obſervations importantes & fondamentales, quelques expériences confirmées par une longue pratique ; il agit, & il agit ſûrement.

Le tempérament, quel qu'il ſoit, doit inſpirer au Médecin une attention ſpéciale, j'oſerois preſque dire, en une infinité de cas, un reſpect infini pour les goûts, les appétits, les mouvemens d'inſpiration du malade. Car qu'eſt-ce que le tempérament ? La conſtitution propre individuelle du malade. Qu'eſt-ce que la Nature dans l'animal ſain ou malade ? L'énergie des différentes parties & qualités qui le conſtituent ; énergie qui tend ſans ceſſe à ſa conſervation, & de la manière la plus forte. En conſéquence de ces deux principes, qu'eſt-ce que ces goûts, ces appétits, ces ſortes d'inſpirations du malade ? Souvent la voix de cette énergie ; & il eſt rare que cette voix ne doive pas être écoutée, quand elle parle conſtamment, continuement.

Il y a deux impulſions dans l'animal conſidéré comme animal : l'impulſion de la

Nature qui résiste à la maladie ; l'impulsion de la maladie qui attaque. Le Médecin peut être quelquefois perplexe entre ces deux impulsions, mais la perplexité ne peut pas durer long-temps.

Il y a une troisième impulsion propre à l'homme ; qui est alors, parce qu'il est homme, dans une condition pire que l'animal ; c'est celle de son imagination, de son caprice, de sa fantaisie, & qui peut porter l'homme le plus sage, *Descartes* même, vers les actions les plus folles, les plus déréglées, lui faire demander des pommes de terre une heure avant que de mourir.

Quoi que ce soit que le tempérament, on voit que c'est de lui que viennent toutes les tendances habituelles de l'homme vers certaines actions, certains mets. C'est le balancier de toute sa conduite physique, comme la passion dominante est le régulateur de toute sa conduite morale ; & il est constant que ce balancier est accéléré, retardé, troublé en cent manières diverses.

Il eſt certain que, quoique le tempérament ne ſoit pas la vie, il n'eſt pas plus poſſible de fixer le tempétament au même point, que de rendre la vie éternelle.

Il eſt certain qu'il amène par ſon dérangement, des maladies qui lui ſont propres; & que des maladies accidentelles, telles que toutes les épidémiques, le dérangent d'une manière particulière, inconnue juſqu'ici.

Il eſt certain que ces phénomènes ſi prodigieux, ſi variés, ſi inexplicables, qui tiennent tous à une ſeule cauſe, ne ſont ſi prodigieux, ſi variés, ſi inexplicables, que parce que cette cauſe unique agit ſur des machines ou des tempéramens divers. C'eſt une étincelle qui tombe ou dans l'eau, & qui la fait bouillonner & fumer, ou ſur de l'huile, & qui l'allume, ou ſur du bois, & qui l'enflamme, ou ſur de la poudre, du ſalpêtre, du ſoufre, & qui cauſe une exploſion. L'étincelle fatale eſt la même; tous les effets ſont divers, à l'exception de quelques phénomènes généraux & communs, qui tiennent plus

peut-être à la nature de l'étincelle, qu'à celle du corps qui en eſt attaqué.

Il y a ſans doute une infinité de tempéramens divers : cette infinie variété eſt démontrée & par l'infinie variété de conſtitution de la même machine, & par la variété infinie des effets d'une même cauſe morbifique ſur ces machines diverſement conſtituées.

Le Médecin qui abhorre tout ſyſtème, ne prononce rien ſur ce qui conſtitue cette variété de tempéramens ; il l'ignore. Il ne prononce rien ſur la manière d'opérer de la cauſe morbifique relative à la diverſité de ces conſtitutions ; il l'ignore. Il ne prononce rien ſur la nature des remèdes qu'il ordonne ; il l'ignore. Il ne prononce rien ſur la manière dont ces remèdes opèrent ; il l'ignore. Il ne prononce rien ſur leur analogie avec les ſubſtances auxquelles il les applique ; il l'ignore encore. Il ſait qu'il y a variété. Il a obſervé le plus qu'il a pu de ces phénomènes qui occaſionnent cette variété. Il a expérimenté que, relativement à telle

ou telle variété, telle ou telle chose produit un bon effet, & voilà tout. Ce sont les Médecins raisonneurs qui ont perdu la Médecine dans tous les sens.

Je ne serois point étonné que certains Médecins crussent, ainsi qu'il est arrivé à quelques Philosophes, avoir à leur service un démon familier. Qu'étoit-ce que ce démon familier dans ces Philosophes ? Un tact fin, délicat, en conséquence duquel ils apprécioient plusieurs circonstances subtiles, certains phénomènes fugitifs ; appréciation qui étoit souvent justifiée par l'événement. Dans le Médecin, ce démon sera précisément la même chose, toutes les fois qu'il ne pourra se rendre un compte précis de ce qui le détermine invinciblement, soit dans son prognostic, soit dans sa pratique. C'est un tact fin, délicat, c'est un usage habituel, si délié, si continu de tous ses sens ; c'est un coup d'œil fondé sur des choses si inexplicables, si difficiles à saisir, si difficiles à rendre, que ce Médecin ne peut se faire entendre qu'à

l'homme auſſi expérimenté que lui-même.

J'en appelle à ceux qui, comme Lommius, ſe ſont attachés à décrire le plus ſcrupuleuſement les maladies : combien de choſes qui étoient dans leur entendement, & qu'ils n'ont jamais pu tranſmettre de vive voix, ni par écrit.

Ce qu'il faut ſingulièrement regretter, lorſque la ſociété perd un grand Médecin, c'eſt cette multitude de connoiſſances non traditionnelles. Or on voit que la variété des tempéramens étant infinie, il y a ſur ce ſeul objet, dans la tête d'un Médecin expérimenté, une infinité de notions qu'il ne peut rendre, & qu'il combine pourtant dans l'exercice journalier de ſon art.

Tout ce que les Médecins ont écrit ſur les tempéramens, n'eſt proprement que la Médecine vulgaire. J'en dis autant de ce qu'ils ont écrit ſur la plupart des maladies : & c'eſt là raiſon pour laquelle la pratique eſt ſi néceſſaire ; voilà pourquoi certaines gardes-malades ſeroient de très-

grands Médecins, ſi elles connoiſſoient auſſi parfaitement le remède, que l'état & les ſuites du mal.

La nature procédant toujours par des nuances inſenſibles, l'ignorance de l'homme a été obligée de déterminer dans la ſérie infinie qui s'offroit à lui, certains termes fixés auxquels il ſe rapportât dans ſes jugemens & dans ſa conduite. Il ne pouvoit étendre ſa langue à l'infini; & quoique chaque autre terme de la ſérie eût ſon caractère particulier, il n'avoit point de nom qui le déſignât. Par exemple, naître, vivre & mourir, font preſque toute l'hiſtoire de la durée de l'homme. Il en eſt ainſi des tempéramens. Trois ou quatre mots en expriment toute la variété.

Ces quatre mots, *chaud*, *froid*, *ſec* & *humide*, ſont comme quatre points, quatre centres, autour deſquels on a raſſemblé le plus qu'on a pu de qualités individuelles qui les diſtinguaſſent. Les enfans apprennent par cœur l'énumération qui convient à chacun de ces centres; les ha-

biles gens en ſuivent les développemens, à meſure qu'ils liſent, qu'ils méditent, qu'ils étudient, qu'ils pratiquent, qu'ils voient, qu'ils comparent. Comme dans les ondulations qui ſe font ſur la ſurface des eaux, ils voient de circonférences excentriques en circonférences excentriques, ces cendres s'étendre juſqu'à ce que les dernières circonférences ſe rencontrent, ſe touchent, paſſent les unes ſur les autres. Alors ce ne ſont plus quatre points iſolés & pris ſur une ligne infinie, à des intervalles infinis : c'eſt une connoiſſance liée, ſuivie, continue, où tout ſe touche. C'eſt alors que, ſi les dénominations premières données aux quatre points centraux, ne ſont pas pour l'obſervateur tout-à-fait vides de ſens, il s'en manque fort peu du moins qu'il ne diſcerne plus ces quatre premiers termes des autres. Leur prérogative s'affoiblit dans ſa tête ; & il ſent que le point, ou l'état qui les touche immédiatement & celui qui en eſt le plus éloigné, mériteroient tout auſſi-bien des noms différens, puiſqu'ils ont leurs caractères

ſpécifiques qui les conſtituent. La ſcience prend une étendue immenſe dans ſon eſprit, & il en reſte, pour ainſi dire, réduits, comme la foule, à la langue des ignorans.

Cette pauvreté de la langue, ſi peu correſpondante aux lumières des maîtres de l'art, les force à parler comme les autres ; mais ils ſentent bien diverſement. Souvent même, en s'exprimant comme un de leurs Confrères, ils diſent, ſentent & penſent des choſes toutes diverſes. De-là vient la taciturnité des hommes vraiment Hippocratiques : ils auroient beſoin de trop de modifications & de termes ; & dans l'impoſſibilité de rendre avec préciſion ce qu'ils ſavent, ils aiment mieux obſerver, ordonner & ſe taire.

Souvent même ils craignent ou dédaignent d'écrire, parce qu'ils éprouvent à chaque inſtant la difficulté, l'impoſſibilité même de tranſmettre la partie vraiment précieuſe de leur ſcience, celle qui leur eſt individuelle.

La diſtinction des tempéramens en un

certain nombre de claſſes, reſſemble à la diſtinction des couleurs au ſortir de la boutique du Marchand ; ce n'eſt pas là la palette de la Nature, ni celle du Peintre. Ni lui ni la Nature n'emploient aucune de ces couleurs crues. La multitude des nuances très-diſtinguées dans le tableau, eſt infinie, & il n'y a des noms dans l'art que pour quelques-unes. Celui qui a prononcé, *gris*, *verd*, *jaune*, *rouge*, *bleu*, s'il croit ſavoir tout, eſt le plus dangereux des ignorans.

Tout le monde dit du bien ou du mal de la Médecine, ſans en avoir le droit. Il n'appartient qu'aux Médecins profonds d'en parler ; ils ne peuvent être ſentis que par le Médecin profond qui les écoute.

Les diviſions trop multipliées ſont abſurdes ; c'eſt le ſymbole le plus frappant de l'ignorance dans l'art ; & malheur à celui qui l'exerce d'après ces diviſions ! C'eſt un homicide qui aime mieux s'aſſujettir à un ordre ſyſtématique qui favoriſe ſa pareſſe, & qui le tranquilliſe dans ſes fautes, que d'étudier & de ſuivre l'ordre de la Na-

ture, qui le tiendroit ſouvent dans une incertitude raiſonnable, & dans une retenue très-fondée.

La langue Médicinale a un très-grand défaut : nous diſons, tempéramens *chauds*, *ſecs*, *bilieux*, *phlegmatiques*, ou *ignés*, *ſulfureux*, *ſalins* ; & ces noms entrent dans notre tête, avec la notion des qualités phyſiques qu'ils déſignent, tandis qu'il n'y a peut-être rien de commun entre la choſe, les tempéramens déſignés, & la qualité ſpécifiée par le mot.

Qui dit tempérament chaud, dit une certaine collection de phénomènes qui conſtituent la manière générale, habituelle d'être d'un animal ; tandis que le mot *chaud* ne marque qu'une ſenſation relative au feu.

Qui dit un tempérament ſec, dit une collection de phénomènes qui conſtituent la manière générale, habituelle d'être d'un animal, tandis qu'il n'y a peut-être rien dans cet animal qui correſponde exactement au mot *ſéchereſſe*, de quelque manière qu'on l'entende,

Quoi de plus ſec que certains vieillards, & quelquefois quoi de plus phlegmatique ou pituiteux? Il en eſt ainſi des autres tempéramens, & des autres expreſſions qui les déſignent, qui deviennent bien autrement fatales, lorſqu'elles ſont empruntées ou de la Chymie, ou de la Méchanique, parce qu'alors elles entraînent avec elles une foule d'idées ſyſtématiques, & que ces idées ſyſtématiques entraînent auſſi des conſéquences pratiques d'autant plus ſéduiſantes, qu'elles ſe tiennent enſemble plus fortement, & qu'alors très-pratiquement l'animal eſt conſidéré & traité ou comme un ſyphon, ou comme un automate de bois, ou comme une cucurbite.

On ne ſauroit donc trop exhorter ceux qui ſe deſtinent à la Médecine, à prendre ces expreſſions pour ce qu'elles ſont, non pour des mots qui marquent des états ſimples, mais pour des mots qui marquent des états tous compliqués; non pour des expreſſions de qualités phyſiques, mais pour des expreſſions de qua-

lités propres & particulières à l'animal. On parle du tempérament ſanguin : oſerois-je demander où, à quel âge, dans quel ſexe, ſous quel climat on le conſidère ?

Une choſe qui marque combien ces dénominations ſont incertaines, vagues, arbitraires, c'eſt qu'on garde communément ſon tempérament juſqu'à la fin de ſa vie, & que, par conſéquent, quoique le Vieillard ait toujours le tempérament chaud, humide ou ſanguin; il n'en a pas moins la fibre roide, le maraſme de l'âge.

Une autre conſidération, c'eſt que relativement à un climat, à une province, à une ville, l'échelle des tempéramens change, enſorte qu'on appelleroit à Paris chaud, ſanguin, humide le tempérament qui ne le feroit point ailleurs. Nous mettons toujours les fibres en jeu ; mais le clavier humain ne ſe touche pas comme un inſtrument à cordes : qui peut ſe flatter de ſavoir ce que c'eſt que la fibre roide ou molle, & ce qu'elle fait à la

ſanté, étant molle dans l'enfant, dans les femmes qui ſe portent bien, plus tendue dans l'adulte qui ſe porte bien, forte dans l'homme qui ſe porte bien, roide dans le vieillard qui ſe porte bien. Si je me ſuis ſervi de ces mots dans cet ouvrage, & ſi je m'en ſers dans la ſuite, c'eſt pour être entendu des jeunes Médecins, & pour me conformer à l'uſage ; mais je me défie de toute idée ſyſtématique fondée ſur la connoiſſance des parties élémentaires de l'animal. Nos membranes ne reſſemblent jamais à un parchemin, nos fibres à un fil mouillé, ou à une corde tendue ; & je ne penſe pas que nos nerfs puiſſent ſe racornir ; mais ils ont plus ou moins d'élaſticité : cette idée ſimple me ſuffit, parce qu'elle eſt vraie.

Nous aurions beſoin d'une bonne Diſſertation ſur les cauſes qui font changer les tempéramens nationaux : comment eſt-il arrivé que celui des habitans des environs de la Grèce ait paſſé en France? Par quel hazard le retrouve-t-on chez les Suédois, qu'on appelle par cette raiſon

les François du Nord ? Pourquoi avant cinquante ans, ce même tempérament deviendra-t-il celui des Ruſſes?

Ces métamorphoſes viendroient-elles de ce qu'on deſſèche les marais, qu'on découvre un pays par la coupe des bois? Seroit-ce parce que le Peuple quitte les campagnes pour ſe renfermer dans les villes, & qu'il ſe mêle avec d'autres Peuples? Seroit-ce parce que d'Agriculteur qu'il étoit, il devient marin, militaire, commerçant? Seroit-ce enfin parce qu'il change de mœurs & de nourriture ? Les délices de Capoue changèrent la conſtitution des Soldats d'*Annibal*; il avoit amené des hommes robuſtes, des Héros, il ne ramena que des lâches. Lorſque la contrée que le Pariſien habite, étoit couverte de bois, *Julien* diſoit *j'aime le Pariſien, parce qu'il eſt ſérieux & grave comme moi. Julien !* vous ne diriez pas cela aujourd'hui ; pourquoi ? Je l'ignore : ſi les mœurs, les uſages, les goûts, la galanterie, la ſenſibilité, le luxe des vins, les

liqueurs habituelles, le ciel peut-être, l'air & les eaux n'en sont pas les causes.

Neuwton, le grand *Neuwton*, a fixé le nombre des couleurs primitives ; suivons son exemple pour fixer le nombre des tempéramens individuels : les Anciens en ont admis neuf espèces, qu'on peut réduire à quatre, & c'est bien assez.

Des Tempéramens.

Toutes les espèces de tempéramens sont à la fois naturelles, acquises & composées : le tempérament naturel simple n'existe nulle part ; son existence suppose une combinaison géométrique de principes, combinaison impossible, ou qui ne peut être que momentanée dans un corps sujet aux vicissitudes, dans un corps qui paie sans cesse à la Nature les frais de son existence, dans un corps enfin qui ne peut & ne doit avoir qu'un état stationnaire.

Le changement de climat, le genre de vie, le côté physique & moral de l'In-

dividu ſont les cauſes du tempérament acquis, & la multiplicité de ces cauſes réunies dans l'Individu, rendent ſon tempérament de plus en plus compoſé; mais la ſomme de ces variétés rentre dans l'unité, dans l'uniformité de la conſtitution primordiale; & les différences individuelles qui appartiennent en propre à chaque ſujet, ſont préciſément ce qu'on appelle l'*ydioſincraſie* de chaque ſujet.

Les effets phyſiques & moraux que je vais décrire peuvent ſervir à la connoiſſance des hommes & des nations. La clef de leurs caractères nous manque; ce ſeroit quelque choſe que de l'indiquer, après avoir couru l'Europe pour la trouver. Il y auroit long-temps que nous l'aurions en main cette clef, ſi ceux qui nous ont tracé le phyſique de l'homme, s'étoient plus attachés à nous en peindre le moral, ou ſi les Moraliſtes avoient été meilleurs Phyſiciens. Tout eſt enchaîné dans la Nature; le phyſique & le moral y ſont unis par les liens de la plus intime familiarité, pourquoi les a-t-on né-

gligés ou séparés l'un de l'autre ? M. de Buffon est le premier qui ait respecté ces liens indivisibles ; mais la Nature l'a trop bien traité pour qu'il ait pu la méconnoître & la peindre dans un état de contorsion.

Une physionomie animée, des yeux ordinairement bleus, un beau corps dont la stature est élevée, des chairs qui ne sont ni trop fermes ni trop molles, ni trop garnies de poils, des cheveux blonds ou chatains, une couleur agréable & vermeille, des membres souples & agiles, peu propres aux travaux de forces, des veines larges & bleues, remplies d'un sang qui circule aisément, un poulx vif, mais doux & uniforme, sont les signes individuels du tempérament que nous appelons sanguin. Le sang proprement dit, surabonde-t-il dans ce tempérament ? Je l'ignore ; toutes les humeurs se séparent du sang, où elles sont confondues, & se rendent dans des réservoirs particuliers. Quel est l'agent qui choisit de préférence une humeur pour la changer en une autre d'une

nature opposée ? Je l'ignore encore. L'*archée* que *Vanhelmont* employoit à cet office, n'est pas capable de me l'apprendre ; le *duumvirat*, que cet Auteur a introduit en Médecine, a été plus funeste à cette science que le triumvirat ne le fut aux Romains.

L'homme sanguin exerce toutes ses fonctions avec une facilité admirable : il a bon appétit, sans cependant être aussi vorace que l'homme bilieux ; il digère bien & lentement, il a le ventre libre, mais il urine peu, parce qu'il transpire aisément. L'homme sanguin est bon, franc, brave, courageux ; la vivacité, l'enjouement, la douceur & l'aménité forment son caractère, son imagination est brillante, sa mémoire facile, il a beaucoup d'esprit, des idées heureuses & promptes, un jugement vif, des expressions aisées. Il aime le luxe, les plaisirs, la table & les femmes. Toutes les affaires de cœur ont un empire absolu sur lui ; il aime avec beaucoup de délicatesse, mais ce Céladon est indiscret & inconstant, il

à plutôt des goûts que des passions, il est plus propre à faire des connoissances que des amis. Aussi étourdi que sensible, il n'aime pas qu'on lui résiste, il s'emporte aisément, & se calme de même. Presque tous ceux qu'on appelle *gens d'esprit* sont de ce tempérament : les sciences abstraites, les méditations profondes & suivies, ainsi que ce qui demande de la constance, de l'opiniâtreté dans le travail donnent du dégoût à l'homme sanguin ; comme il saisit vivement tous les objets, il les quitte de même, c'est l'image du papillon. Mais il excelle dans toutes les sciences agréables & les arts de goût ; son imagination douce & riante le rend naturellement enclin à la Poésie, à la peinture, à la Musique, &c. presque toutes ses productions sont gracieuses. La bonté de cette constitution n'est pas un titre pour vivre long-temps ; la sensibilité & la vivacité qui lui sont propres abrègent considérablement ses jours. Je parlerai des maladies & du régime de chaque tempérament dans mes réflexions sur la Prati-

que. Je paſſe au tempérament bilieux.

L'homme bilieux n'a pas ordinairement une taille avantageuſe, ni un gros embonpoint; mais il eſt fort, nerveux, bien muſclé. Ses os ſont gros, ſes chairs compactes, ſa peau aride & ſèche eſt d'un rouge foncé, brune, olivâtre & quelquefois noire; les poils qui la couvrent ont la couleur des cheveux, qui ſont preſque toujours noirs & crépus. Le bilieux n'eſt pas beau, il a le cou gros, la bouche grande, les lèvres deſſéchées, l'haleine chaude & forte, le nez épâté, les yeux noirs & perçans.

Toutes les fonctions vitales ſe font promptement & fortement dans l'homme bilieux, ſon poulx eſt prompt, élaſtique, ſec & roide. Il mange beaucoup, digère vîte & facilement; la conſtipation eſt propre à cette complexion; la tranſpiration ne l'eſt pas, le tiſſu de la peau eſt trop ſerré & trop compacte; en revanche les urines ſont abondantes & très-âcres.

Le bilieux eſt de tous les hommes celui qui eſt le plus amoureux; l'amour eſt pour lui une affaire capitale, il veut être

aimé ſeul, parce qu'il aime paſſionnément, & porte ſouvent la jalouſie juſqu'à la fureur. Les Peuples chez qui ce tempérament domine ont mutilé des hommes pour s'aſſurer des femmes, dont ils ont fait leurs eſclaves; mais ils ne jouiſſent que du bonheur des Tyrans, s'il en eſt un pour eux. Les bilieux ſont les plus vigoureux des hommes, & conſervent longtemps leur vigueur; ils ſont auſſi les plus propres à faire concevoir, pourvu que la femme ſoit d'un tempérament ſanguin: ſi elle eſt d'un tempérament bilieux, elle eſt la plus amoureuſe des femmes, & l'on ſait que trop de vivacité de part & d'autre eſt un obſtacle à la conception. Les femmes ſanguines, plus modérées, ſont plus fécondes; mais on a malheureuſement oublié que c'eſt d'une union bien aſſortie que naiſſent des enfans bien faits & bien conſtitués. J'ai bien peur que dans certains pays on ne ſoit obligé d'en venir au croiſement des races, tant l'eſpèce humaine s'y eſt abatardie, faute d'avoir égard à ces circonſtances: les

grands noms ; les familles illuſtres ne s'éteignent jamais que par cette cauſe phyſique. La convenance des rangs & des fortunes fait les mariages, l'amour n'y entre pour rien, ou du moins il ne bat que d'une aîle, il doit battre des deux pour faire des enfans robuſtes ; ce qu'on fait à regret, on le fait toujours mal : l'amour dans ce cas reſſemble à une lampe ſépulcrale qui éclaire une urne, ſans réchauffer les cendres qu'elle contient.

Les bilieux n'ont point la gaieté & l'enjouement des perſonnes ſanguines : toutes leurs paſſions ſont grandes & fortes ; ils ſont très-ſenſibles, très-prompts à s'enflammer ; ils ſont conſtans, fermes, inexorables. Leur colère eſt celle d'Achiles, leur haine celle de Coriolan ; leur amour tient de la manie ; leur imagination eſt belle & ſublime. Les Poëtes, les Peintres, les Muſiciens de ce tempérament mettent beaucoup de force, de fierté & de pathétique dans leurs productions ; leur jugement eſt moins facile que celui des hommes ſanguins, mais il eſt plus mâle,

plus ſûr, plus réfléchi. Ils ont plus de génie que d'eſprit ; ce génie eſt vaſte, profond & propre à toutes les ſciences abſtraites. Quelquefois ces qualités précieuſes ſont altérées par un peu de dureté ; un bilieux eſt preſque toujours entêté & opiniâtre dans ce qu'il veut & ce qu'il penſe, ce qu'il juge. Mais le ſoleil a auſſi ſes éclipſes ; ce caractère qui ne ſait pas plier, rend l'homme déſagréable à la ſociété, cet homme à ſon tour ne l'aime guères : il en eſt de cette antipathie réciproque, comme il en eſt de l'ennui ; quand on le donne on le reçoit.

L'acharnement des bilieux à tout ce qu'ils font, les rend propres à l'exécution des grands projets & des grandes affaires ; ils relèvent ou détruiſent les empires quand ils ont le pouvoir en main. Preſque tous les grands Miniſtres ont eu ce tempérament. Les bilieux vivent très-long-temps ; à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans ils deviennent mélancoliques.

La ſtature des mélancoliques eſt grande ou moyenne, leurs cheveux ſont bruns ou noirs, leur viſage eſt alongé, leurs yeux ſont grands & langoureux dans la jeuneſſe, & ſombres dans un âge plus avancé ; leurs joues ſont ſèches & avalées, leur corps eſt grèle, leurs jambes & leurs cuiſſes menues, leurs bras & leurs doigts éfilés ; leur peau eſt ſèche, liſſe, polie, quelquefois rude, brûlée, noirâtre, garnie de poils très-noirs ; leur tein eſt jaune ou brun.

Les femmes de ce tempérament ont la peau belle, mais ſèche ; elles ont preſque toutes une démarche nonchalante, ſoit qu'elles marchent ou qu'elles agiſſent.

L'homme mélancolique au contraire, marche d'abord avec beaucoup de vivacité, il met de la promptitude dans toutes les actions qui ne demandent pas beaucoup de force & de conſtance. On a obſervé que les laboureurs & les artiſans qui ont ce tempérament, ne paſſent guères l'âge de quarante ans, les grands travaux les tuent : ceux qui paſſent cet

âge, acquièrent les propriétés reconnues des tempéramens bilieux, & vivent très-long-temps.

Au reste, cette constitution n'est pas commune dans les Campagnes, elle ne l'est que dans les Villes, & sur-tout dans les Capitales. Ce tempérament est celui de tous qui se transmet le plus facilement & le plus sensiblement des pères aux enfans ; il me semble qu'on doit le regarder plutôt comme une maladie d'acquisition, comme un vice héréditaire, que comme un tempérament propre à l'Individu : un garçon mélancolique, une fille vaporeuse viennent ordinairement d'une mère histérique.

L'abus des plaisirs, la nature de ces plaisirs, la durée de ces plaisirs, l'épuisement & l'abattement qui les suivent, sont les principales causes de cet état de langueur & d'irritation successives, qui font passer un Individu par toutes les situations possibles du corps, à l'exception de la naturelle. La machine devient à l'unisson avec tout ce qui l'affecte, elle est réduite

dans un état d'atonie, à moins qu'une tension excessive ne la travaille épileptiquement ; ses fonctions ne sont que d'un instant, mais elle ne les exerce qu'avec passion, qu'avec fureur.

Toutes les passions fortes peuvent amener ce tempérament, & les passions de ce siècle ont rendu l'édifice humain semblable à une mazure qui s'écroule : la chûte de l'édifice est d'autant plus prompte, que souvent l'ignorance ou l'erreur tâchent de l'appuyer.

Dans le tempérament mélancolique les mouvemens du cœur & des artères sont très-prompts, très-variés ; le poulx y est fréquent, petit, élastique, enfoncé, mais beaucoup moins dur que dans la constitution bilieuse.

Les mélancoliques sont souvent affamés, ils mangent trop & quelquefois trop peu ; ils semblent faits pour les extrêmes. Les fonctions du ventre ne sont point régulières ; il est tantôt resserré, & tantôt trop lâche ; les urines sont abondantes, claires, peu colorées, & le mélan-

colique a plutôt des ſueurs d'*expreſſion*, qu'une tranſpiration véritable.

L'imagination des malades de cette eſpèce eſt auſſi vive, auſſi exaltée, auſſi pittoreſque que celle des Orientaux, ils peignent toujours en parlant; tout eſt image, comparaiſon, mais ils groſſiſſent, ils exagèrent ſouvent les choſes. Un mélancolique heureux ſe croit le plus heureux des hommes; un petit revers, une ſenſation douloureuſe le jettent dans l'abattement & le déſeſpoir, ſon malheur lui paroît extrême, il n'étoit fait que pour lui. Mais s'il nous offre des tableaux & des images frappantes, ſon imagination lui peint des chimères qui le troublent & le rendent très-ſouvent malheureux par la crainte de le devenir : hier il voyoit les objets avec un microſcope, à travers un priſme agréable; aujourd'hui la ſcène eſt changée; ſon imagination eſt une chambre obſcure, il ne voit ces mêmes objets qu'à travers un verre enfumé.

Cette conſtitution eſt celle des Héros & des grands hommes; *Ariſtote* en donne

pour

pour exemple *Socrate*, *Platon*, *Hercule* : *Plutarque*, pour confirmer cette vérité, nomme *Lisandre*, le premier à qui les Grecs firent des sacrifices, le premier pour qui ils firent des hymnes. L'Angleterre en a comme nous des exemples frapans.

Mais cette constitution, par un contraste singulier, produit aussi les ambitieux & les grands scélérats : les conquêtes, les entreprises qui paroissoient surpasser les forces humaines, les crimes inouis, les sectes, les héréfies, les régicides ont été l'ouvrage des mélancoliques. Les hommes de cette complexion jugent mal ; ils possèdent au plus haut dégré l'art dangereux de faire illusion par leur grande éloquence, les paradoxes en leurs mains, ne paroissent pas tels : les femmes n'ont point à craindre de séducteurs plus dangereux, ils réussissent presque toujours auprès d'elles par le sublime de leur imagination, & par leur ton persuasif. Nous devons à cette maladie identifiée avec la machine, les grands Tragiques & les grands Peintres ; plus d'un Orateur célè-

bre lui doit ſa réputation & ſes ſuccès. Un Hiſtorien mélancolique a le ſtyle nerveux & concis, une morale grande & forte ; *Tacite* en eſt un exemple. Les Mathématiques, la Théologie, la Métaphyſique & la Morale ſont du reſſort de ce tempérament.

Le caractère du mélancolique ne ſe reſſemble pas toujours fidèlement à lui-même ; il eſt machinal, il dépend de l'impreſſion des objets ſur des ſens qui ne ſont pas toujours à l'uniſſon entre eux ; en général, ce caractère eſt ſombre, difficile, rêveur, inquiet, craintif, méfiant, timide & chagrin. D'autres ont des paſſions fougueuſes, qui entraînent avec elles tout ce qui leur fait réſiſtance ; d'autres ont le cœur bon & prodigieuſement ſenſible : quelques-uns craignent la mort, d'autres la deſirent, la recherchent ou ſe la donnent. Quelquefois le même individu la craint & la deſire alternativement, ſuivant les différentes ſituations de ſon ame.

Il eſt rare qu'un mélancolique manque aux égards qu'il doit aux autres, mais il

eſt exigeant à ſon tour ; rempli de lui-même, & preſque toujours avec lui-même, quand on lui manque, ſa ſenſibilité ſe change en fureur, & le voilà vindicatif. Preſque tous les mélancoliques ſont amis éternels, amans jaloux, déſeſpérés, déſeſpérans, maris incommodes : leurs mœurs honnêtes font qu'on les aime, qu'on les eſtime, qu'on les reſpecte ; mais leur méfiance, leur exigeance, leur morgue, le peu de goût qu'ils ont pour la diſſipation, font auſſi qu'on craint & qu'on évite de ſe trouver avec eux. C'eſt dommage ! la Société eſt ſouvent le ſpécifique de cette maladie.

Les pituiteux ont preſque tous la taille avantageuſe, les chairs lâches, molles, couvertes de graiſſe ; leurs vaiſſeaux ſont d'un très-petit diamètre, pleins d'un ſang dont les principes ne ſont pas bien liés entr'eux. Ils ont la peau d'un blanc de lait, polie, belle, garnie de très-peu de poils blonds & fins ; leurs cheveux ſont blonds ou châtains, leur viſage eſt rond & pâle, quelquefois bouffi ; leurs yeux

ſont bleus, grands, mais éteints; leur regard eſt humble & languiſſant, leurs lèvres ſont pâles, décolorées ; ils ont ordinairement un double menton, mais cette graiſſe, comme celle du reſte du corps, eſt molle. Les femmes de ce tempérament ont beaucoup de gorge qui ne ſe ſoutient pas long-temps ; le contour de leurs corps eſt aſſez beau ; mais un prompt embonpoint le défigure.

Les corps pituiteux ne ſont pas propres aux travaux pénibles, à moins qu'on ne les y accoutume par dégrés. L'habitude eſt leur loi : ils ſont naturellement obéiſſans, & propres à recevoir l'impreſſion qu'on leur donne.

Dans ce tempérament le poulx eſt lent, mou, flexible, la reſpiration eſt lente auſſi. Le pituiteux eſt ſujet à l'oppreſſion de poitrine ; ſes fonctions naturelles ſont languiſſantes & imparfaites ; il a peu d'appétit, il digère lentement & mal. C'eſt celui de tous les hommes qui ſupporte le plus facilement & le plus long-temps la faim ſans en être incommodé.

Les appétits des pituiteux femblent être émouffés, les plaifirs de l'amour les affectent peu ; les femmes de ce tempérament ont peu d'affection pour les hommes, la continence n'eft point pour elles une vertu pénible, la plupart même fe prêtent avec peine à ce qui fait le plaifir des autres ; elles ne font pas nées fous la planète de Vénus.

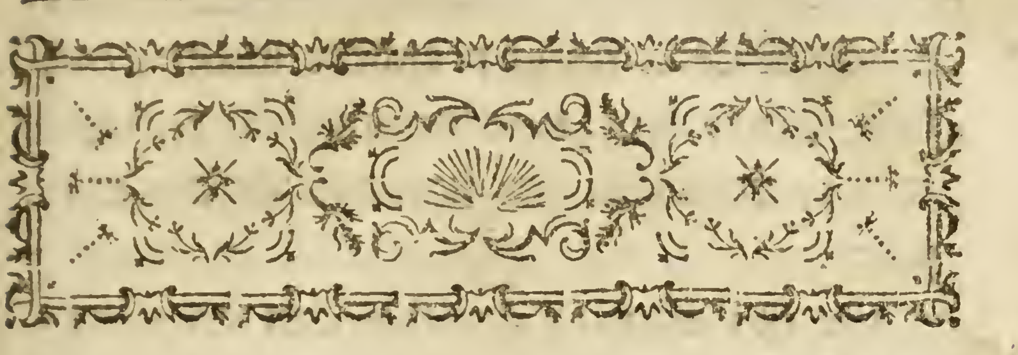
Ce défaut de fenfibilité & d'activité rend les fonctions de l'efprit foibles & languiffantes, l'imagination froide, la mémoire débile. Mais en revanche les Phlegmatiques ont le jugement droit, le caractère doux, affable, paifible. Ils ne font pas propres aux fciences, aux arts de goût : ils fe bornent à fuivre les traces de leurs Ancêtres, fans jamais avoir envie de les furpaffer. L'état d'apathie fait leur bonheur.

Telles font en fomme les différences effentielles qu'il importe aux Médecins de connoître : tous les tempéramens poffibles font compris dans ces quatre points principaux. Si l'on étoit parti de-là, en

peignant le caractère, les mœurs, les usages & les coutumes des hommes & des nations, nous aurions une aussi bonne histoire du monde moral, que nous en avons une du monde physique.

Fin de la première Partie.





SECONDE PARTIE.

Des moyens de rendre l'art de guérir plus ſimple, plus court, & plus ſalutaire.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

C'EST ici le point capital de l'ouvrage, le but que je m'étois propoſé. Pour y amener mes lecteurs, j'ai commencé par les mettre au fait des premières vérités de la Médecine.

L'abrégé hiſtorique que j'en ai donné, en indiquant l'origine & les progrès de cet art, leur en a montré les retardemens & les changemens dans les ſiècles poſtérieurs à celui d'*Hippocrate*. Il eſt donc vrai que les ſciences & les arts, ſans en

excepter ceux de la première utilité, ont ſubi d'étranges révolutions, & partagé le ſort commun des hommes & des empires.

Ce qui eſt vrai des ſciences en général, l'eſt particulièrement de la Médecine : la rapidité avec laquelle elle a paſſé de l'enfance à l'adoleſcence, & enfin au dépériſſement, ſemble nous prouver que la durée de ſa gloire fut celle des jours d'*Hippocrate*.

Il ſeroit triſte pour nous de n'avoir rien de mieux, rien de plus conſolant à préſenter ici que des regrets ſtériles ſur ſa grandeur paſſée ! Tâchons de rendre à ſon Fondateur ce qu'il a perdu de ſon crédit, conſervons ce qui nous reſte de l'édifice qu'il a élevé, & raffermiſſons ce qui chancèle.

Pour y réuſſir, les remèdes palliatifs ſeroient inutiles : ſi l'art a reçu des plaies, c'eſt la cure radicale qu'il faut tenter.

J'indiquerai donc dans cette ſeconde Partie les remèdes applicables aux maux préſens de la Médecine ; elle languira

toujours, tant qu'on laiſſera ſubſiſter les abus ; qu'on ne rompra pas les entraves qui nuiſent aux progrès des Elèves. L'ouvrage eſt difficile, il exige de moi l'indication d'une meilleure manière d'enſeigner, & l'examen ſéparé de la théorie & de la pratique.

Perſuadé que dans les mains de la prudence, un poiſon peut devenir ſecourable, je me ſuis ſervi de nos propres erreurs, pour inſpirer le doute méthodique aux Médecins ; c'eſt lui ſeul qui peut les mettre en garde contre elles, & qui prépare toujours les découvertes des vérités utiles. Si j'ai réuſſi, il me reſte à attaquer ces mêmes erreurs juſques dans leurs derniers retranchemens ; ſi je ne puis les détruire toutes, du moins je les ferai connoître en les démaſquant. Quand la vérité eſt le but, l'impartialité doit être le moyen ; j'y en ajouterai un autre, c'eſt le ton de la décence.

La réforme que j'ai en vue, n'eſt point le fruit d'un zèle aveugle : inſtruit de l'inutilité des hypothèſes, des dangers des mala-

dies & des remèdes, j'écris après vingt ans d'expérience, pour abréger le noviciat des autres. Mais comme toute réforme demande à être conduite avec une circonſpection extrême, je procéderai à celle-ci avec ordre & méthode. J'aurai ſoin que les raiſons, les principes & les conſéquences dont je ferai uſage ſoient juſtes, & les mêmes pour tous les Médecins, pour tous les climats; l'application & le commentaire doivent donc tendre au bien général de l'humanité.

Je penſe qu'il faut traiter la Médecine malade comme elle traite un corps en ſouffrance; les moyens de guériſon en ſont à peu près les mêmes. Avant que d'employer des ſecours, elle juge indiſpenſable de s'inſtruire à fond de la nature du mal; quand elle la connoît bien, elle retranche ce qui excède, & ſupplée à ce qui manque.

Quelles ſont les cauſes qui retiennent la Médecine dans l'état de foibleſſe qu'on lui reproche? Si elle a des principes vrais, féconds, lumineux, auroit-elle

aussi des principes d'erreurs plus féconds encore ? En le supposant, viennent-ils d'un vice radical de sa constitution, ou dépendent-ils uniquement de ceux qui ont rendu cet art compliqué, bizarre, incertain, semblable à ces champs plus fertiles en poisons qu'en remèdes ?

Un art puisé dans la Nature, conforme à ses vues, à ses besoins, un art dont les principes ont été admis & suivis par de grands hommes, & confirmés par l'expérience des siècles, est nécessairement un art utile, un art salutaire, le premier des arts. S'il est innocent, les abus qui s'y sont introduits, retombent sur ceux qui ne se sont pas conformés à la sagesse de ses institutions.

Au moment même où l'on cessa d'étudier la Médecine à la manière des Grecs, & qu'on abandonna la simplicité des règles antiques, pour parer cette science d'ornemens superflus, de bienfaisante qu'elle étoit, elle devint nuisible ; la multiplicité des secours, leur association bizarre la rendirent souvent meurtrière. Les

Novateurs & les Sophiſtes donnèrent des interprétations myſtérieuſes ou contradictoires à ce qui étoit ſimple, & ſe firent un art de défendre leurs opinions par des ſubtilités mépriſables. Le génie & la méthode d'*Hippocrate* furent ſacrifiés aux diſcuſſions, on lui diſputa même la juſte autorité dont il avoit joui pendant près de cinq ſiècles ; l'ambition & l'eſprit de parti animèrent les Médecins, qui paſſèrent des injures aux injuſtices : dès-lors, ils ne connurent plus aucune règle, aucune bienſéance, aucune ſubordination, & les cataſtrophes ſe multiplièrent. Pendant près de deux mille ans on a diſputé, innové, chacun a voulu être Légiſlateur à ſon tour ; rien n'a été capable d'éclairer les Médecins ſur leurs véritables intérêts, & de leur faire ſentir qu'en détruiſant le crédit de leur art, ils ſe détruiſoient eux-mêmes.

L'étude de la Nature négligée, l'abus des plus grands talens, l'amour de l'humanité ſacrifié à l'intérêt des richeſſes, ou de l'amour propre, privèrent les Mé-

decins de la confiance, de l'autorité, du reſpect que la Grèce avoit accordés au zèle, à la candeur, à la modération, aux ſuccès d'*Hippocrate*.

Cette ſcience ſeroit reſtée dans le mépris, ſi au milieu de ces temps de troubles & d'anarchie, elle n'avoit produit, comme par hazard & de loin en loin, quelques Sages, qui ne furent pas toujours les plus forts, & qui malheureuſement n'eûrent qu'un petit nombre d'imitateurs.

La Médecine n'a donc été & n'eſt chancelante que parce qu'on s'eſt éloigné de ſon objet : pour s'en rapprocher, il faut rétrograder juſqu'au point d'où l'on eſt parti en ſuivant une fauſſe route. Si l'Iſle de Cos a été le berceau de la vraie Médecine, les inſtituts de ſon Fondateur en ſont la baſe; notre premier pas eſt celui que fit *Hippocrate*, il doit être notre modèle, & la Nature notre livre. C'eſt en vain qu'on s'eſt fait une méthode toute différente ; la vérité ne change point au gré du caprice de l'imagination.

Marche naturelle de l'esprit humain.

Les premières découvertes des hommes, les premiers signes des Nations, les premiers arts, les premières méthodes, les premiers besoins & les premiers secours ont tous été simples dans leur origine ; la simplicité est l'état de Nature.

Avant que de faire un art de ses observations & de ses découvertes, avant de créer une méthode, il a fallu que l'homme se servît long-temps de ses yeux & de ses mains ; ses sens ont été les premiers instrumens dont il a fait usage, & ces instrumens avoient besoin d'être rectifiés. L'homme n'a donc point commencé sa carrière par maîtriser l'expérience, qui est son premièr maître ; il fit d'abord un pas, & ensuite un autre vers l'objet qu'il vouloit atteindre, ses sens le guidèrent à pas lents vers le but où l'instinct du besoin le conduisoit. C'est en procédant ainsi qu'il passa par degrés du simple au composé, des cho-

ſes connues à celles qui ne l'étoient pas.

A meſure que l'attention fixa ſes yeux ſur le ſpectacle que la Nature lui offroit, l'homme étendit ſon exiſtence hors de lui-même, par les rapports des objets avec ſes ſens, & de tous les objets entr'eux. Peu à peu ces rapports lui firent comprendre que tout dans la Nature eſt enchaîné ; les points intermédiaires qu'il avoit aperçus, ſuffirent pour lui donner une idée juſte des extrémités qui ſe déroboient à ſa vue : ſa foibleſſe lui fit regarder ſes beſoins comme les premiers anneaux de cette chaîne immenſe, & les arts utiles à ſes beſoins, comme les ſeconds. L'impreſſion des objets ſur lui, ſon action ſur eux, lui firent comprendre qu'il étoit tour à tour actif & paſſif ; l'énergie de cette double influence lui donna la notion combinée de cauſes & d'effets.

Quoique cette notion fût d'abord groſſière & confuſe, c'eſt d'elle qu'il tira dans la ſuite des principes combinés qui

devinrent la règle de ſes jugemens & de ſa conduite.

L'eſſence du deſir eſt de connoître; l'amour des connoiſſances eſt une flamme qui cherche des objets pour s'y attacher. Tout ce qui nous environne nous en offre une foule, une ſucceſſion : ces objets ſe montrent & ſe cachent à notre vue; ils ſe montrent aſſez pour piquer la curioſité, ils ſe montrent trop peu pour la remplir. Les premières découvertes en amenèrent d'autres ; à meſure qu'elles ſe multiplièrent, l'homme trouva que les relations des choſes entr'elles étoient prochaines ou éloignées, directes ou collatérales. Ses yeux s'ouvrant de plus en plus, ſes recherches devinrent plus exactes, un examen plus profond lui apprit à tirer des loix primitives de la Nature, les principes généraux de l'ordre phyſique ; l'homme ſe forma un art de ces principes, il créa une méthode.

Pour ſe convaincre qu'elle étoit bonne, il interrogea les faits : l'expérience lui offrit des rapports, des analogies, dont

dont il voulut connoître l'utilité & l'application : en les recherchant, la manière d'être, la nature des diverſes ſubſtances, leurs propriétés ſe manifeſtèrent de plus en plus ; l'analyſe lui montra des principes, l'analogie lui indiqua des ſimilitudes, des points de réunion, & l'homme enfin ſut procéder & conclure avec connoiſſance de cauſe.

C'eſt ainſi qu'il parvint aux découvertes les plus ſublimes ; c'eſt de ces gradations & de ces combinaiſons réfléchies que ſont ſorties les premières règles de certitude, les premiers principes des ſciences & des arts. M. *Hume* en a conclu qu'il y a une harmonie préétablie entre le cours de la nature, & la ſucceſſion de nos idées, & que par conſéquent toutes les penſées humaines n'ont qu'un commun alphabet.

Il ſuit de-là que l'homme n'avoit que quatre pas à faire pour parvenir à la découverte de la vérité. Le premier de ces pas, c'eſt l'obſervation ; le ſecond, c'eſt l'expérience ; le troiſième, c'eſt l'analyſe ;

le quatrième enfin, c'eſt l'analogie : le jugement achève le reſte, & l'on trouve la vérité où elle eſt, relativement à nous, dans le ſein de la Nature.

Cette route paroît aiſée, & cependant il a fallu plus de ſix mille ans pour la parcourir : pendant ce long intervalle, l'eſprit ſemblable à un cercle qui tourne ſur lui-même, n'a fait, pour ainſi dire, qu'un mouvement ſans progrès. Quelle en eſt la cauſe ? ſeroit-ce parce que le premier pas qu'on lui fait faire eſt ordinairement un faux pas !

Toutes les manières de procéder qui s'éloignent de la route que je viens de décrire, nous rendent raiſon de cette fauſſe démarche ; pour pouvoir juger, il faut connoître ; pour connoître il faut avoir bien vu, ſans quoi on imagine, & l'imagination donne pour un effet réel des ſuppoſitions ſouvent abſurdes ; dès-lors les procédés deviennent arbitraires, nous prenons pour ſimilitude la plus légère reſſemblance entre les qualités ſenſibles, nous inférons l'exiſtence de

l'apparition ; & trompés par les ſurfaces, nos inductions ſont fauſſes.

Mais s'il faut une ſucceſſion continue des mêmes faits, pour lever tous les doutes ſur un objet quelconque, nos principes doivent porter ſur l'évidence, & nos argumens être appuyés ſur la relation connue des cauſes & des effets.

Le mépris de ces règles fait que l'eſprit flottant entre le doute & l'erreur, eſt ſans ceſſe renvoyé d'un écueil à un autre : preſque toujours trop borné ou trop hardi, nain ou géant, ne pouvant ou ne voulant pas marcher ſur les traces de la Nature, il reſte bien loin d'elle. Jalouſe de ſes droits, elle l'abandonne à lui-même, il s'égare dès qu'il marche ſeul.

Voilà ce que le Profeſſeur doit ſavoir : Voyons à préſent ce qu'il enſeigne, & ce qu'il doit enſeigner.



De la Méthode ordinaire d'enseigner.

L'histoire de la Philosophie, l'histoire ecclésiastique & celle de la Médecine, nous disent que les Universités, depuis leur établissement, ont toutes été sous la puissance des Papes, & sous la direction des Moines ; qu'ensuite les Professeurs, tant Catholiques que Protestans, ont tous suivis la première méthode d'enseigner, la même routine, ou la même allure donnée dans les commencemens, sans penser que des instituts propres à faire des Scotistes ou des Thomistes, ne l'étoient nullement pour former de bons Médecins. Je respecte beaucoup l'autorité des Papes, mais j'ai peine à concevoir pourquoi l'on donne aux Médecins le bonnet de Docteur en leur nom. Il est plus naturel & plus juste de le donner ou de le prendre dans chaque état au nom du Monarque qui est l'instituteur & le protecteur des Universités ; il me semble que la reconnoissance lui doit cet hommage. Au reste, cette réflexion n'est

pas la plus importante du ſujet que je vais traiter.

S'il en eſt du monde moral comme du monde phyſique, l'horiſon des connoiſſances doit s'étendre ou ſe reſſerrer ſelon les points de vue où l'on eſt placé. Quelle eſt la perſpective que l'on préſente aux Elèves, & qu'enſeigne-t-on dans la plupart des Univerſités?

On y enſeigne une Philoſophie vague & ſtérile, une ſcience de nomenclature, une Logique qui s'efforce de donner un air de vérité aux paradoxes les plus étranges. On y apprend bien plus à définir, à diviſer, qu'à connoître ; à tirer de fauſſes conſéquences, qu'à inférer d'un principe certain, des concluſions qui aient force de loi. Les jeunes gens perdent ainſi leurs plus belles années à étudier des queſtions frivoles, à former des argumens de la nature de celui-ci : *Le Soleil*, me diſoit-on, *luit ou ne luit pas ; il ne luit pas, donc il luit.*

La Phyſique des Ecoles, loin d'éclairer l'eſprit, en lui dévoilant l'ordre & la

liaison des phénomènes entr'eux, n'y introduit que des opinions absurdes, qui déduisent d'un principe arbitraire la constitution de l'homme & des êtres.

Le premier fruit d'une fausse application de la Géométrie à la Physique, fit que *Pythagore* expliqua tout par la doctrine des nombres, comme *Platon* par les idées : les prétendus Philosophes qui rient aux dépens de ceux-ci, croient-ils de bonne foi que nous les jugeons plus raisonnables, quand ils abandonnent les réalités, pour se perdre dans des abstractions barbares.

C'est ainsi que les sciences faites pour inspirer à l'homme l'amour de la sagesse, le goût du vrai, du bon, de l'utile, ne lui donnent que des notions superficielles, des idées semblables aux tourbillons de *Descartes*, d'où il forme des raisonnemens aussi obscurs que ceux d'*Aristote*. La Philosophie, telle qu'on l'enseigne, bien loin de détruire les préjugés de l'entendement, les incertitudes des sens, les lueurs de l'imagination, ne fait qu'aug-

menter en nous la fureur des conjectures dont elle auroit dû nous inſpirer l'averſion. C'eſt donc la Logique intérieure de la raiſon qui nous manque ; c'eſt la Phyſique de *Muſchenbroek*, ou celle qui lui reſſemble, qu'il faut enſeigner.

Où le Phyſicien finit, là commence le Médecin ; les progrès qu'il fera dans cet art, doivent être en raiſon de ſes premières connoiſſances. Après cinq ou ſix années d'étude, le Diſciple devient Maître, & ce Maître formé ſur le plan que je viens de décrire, tranſmet à ſes Elèves les erreurs qu'il s'eſt identifiées. Auſſi les hypothèſes germent à la place de l'évidence ; la recherche vaine des cauſes premières fait diſparoître de devant ſes yeux les effets qu'il importe de connoître ; ſon eſprit tout occupé du *pourquoi*, s'embaraſſe fort peu du *comment* ; les mots remplacent les choſes ; les définitions, les diviſions, les ſyllogiſmes forment tout l'aliment du génie, & la mémoire des Elèves ſurchargée de frivolités, ne laiſſe plus de place aux vérités eſſentielles. C'eſt ainſi

qu'ils perdent le temps à apprendre comme des automates, des choſes qu'ils ſeront forcés d'oublier un jour, quand l'expérience les aura rendus ſages, quand le temps, maître de tout, en aura fait des hommes.

Je demande aux Profeſſeurs ce que leur conſcience leur dit, lorſqu'ils enſeignent des choſes auxquelles ils ne croient pas ? Par quelle fatalité ne ſortons-nous du berceau de l'ignorance, que pour tomber dans les bras de l'erreur ? N'eſt-il donc point d'autres alimens pour l'eſprit que ceux que l'erreur ou la mauvaiſe foi aſſaiſonnent ?

La Faculté de Paris, auſſi recommandable par ſes lumières, que par les grands hommes qu'elle a formés, a ſi bien ſenti l'abſurdité de la méthode que je blâme, qu'après un cours général, elle enjoint à chaque Profeſſeur de faire un cours particulier, relatif à la partie qu'il a enſeignée. Mais ſi ces cours particuliers ſont plus inſtructifs que les cours généraux, pourquoi ne pas commencer par où l'on eſt obligé de finir ?

La partie théorique de la Médecine eſt ſi différente de la pratique, que tel au ſortir des écoles diſputeroit ſavamment, emporteroit une chaire de Profeſſeur, qui, peut-être, ſeroit bien embaraſſé de traiter méthodiquement une fièvre ordinaire. Les choſes changeroient bientôt de face, ſi l'on ne devenoit Profeſſeur, que comme on devient Général d'Armée.

Mais, dira-t-on, ſi la critique eſt aiſée, l'art de bien faire eſt difficile, ce n'eſt pas aſſez que de condamner les abus d'une méthode reçue, il faut ſavoir en indiquer une meilleure; c'eſt mon intention : mais auparavant, qu'il me ſoit permis de faire une réflexion ſur les entraves qui arrêtent l'eſprit dans ſa courſe, ou qui le détournent du but.

Au lieu de lui montrer les objets en perſpective & à des diſtances éloignées, rapprochez-les de ſes yeux : toutes les fois que les connoiſſances les plus ſimples tiennent aux plus compoſées par un nœud commun, les cas divers, les effets qui en réſul-

tent, décrits & présentés chacun dans l'ordre de leurs rapports, forment cette serie cette connexion nécessaire qui facilitent à l'esprit le passage de l'un à l'autre.

Quand la chaîne des connoissances est plus serrée, il faut bien moins de temps pour la parcourir ; on abrège par-là la longueur de l'étude, ainsi que la lassitude & le dégoût qui en sont inséparables. L'entendement qui saisit l'unité, l'ensemble, le détail des choses, conçoit sans peine que la diversité des phénomènes naturels a des rapports, des principes qui les lient ensemble. Par ce moyen, les conjectures ne peuvent remplir le vide de nos connoissances, l'unité s'y oppose, & l'obstacle est d'autant plus grand, que le Professeur aura rendu la chaîne plus serrée, plus complète. Dès-lors, tout est satisfaisant pour l'esprit, sa force s'accroît avec les lumières, sa marche est sure, puisqu'elle est appuyée sur les choses de fait.

Voilà comme les Elèves devroient être conduits par la justesse philosophique, &

je crois fermement que cette manière d'enfeigner eft la feule féconde en leçons utiles. Je paffe à ce qui concerne plus directement la Médecine.

De la manière de former un Médecin.

Quelle eft la manière d'enfeigner & d'étudier la Médecine avec fruit ? Quand l'Elève eft au fait de la groffe Anatomie & de la matière médicale, qui font des préliminaires indifpenfables, doit-il lire d'abord les ouvrages des Maîtres, & fuivre les leçons d'un Profeffeur ? Lui feroit-il plus avantageux d'obferver dans le Vivant, les phénomènes des maladies, afin de mieux comprendre les livres & les leçons ? Si la vie des hommes dépend de la folution de ce problème, il devient intéreffant pour tous, & digne d'un bon Citoyen.

Il me femble qu'il feroit poffible de réfoudre ce problème par une queftion très-fimple : eft-ce avant ou après avoir vu des malades, que les Médecins ont écrit ? Si c'eft avant que d'avoir vu des

malades, il faut brûler leurs ouvrages comme abſurdes & dangereux ; ſi c'eſt après, nous avons une hiſtoire naturelle des maladies, & par conſéquent un art certain. Pour le tranſmettre & l'acquérir cet art, on doit commencer par faire lire aux Elèves le livre de la nature ſouffrante, & les phénomènes des maladies doivent être leurs premiers préceptes. Ne nous y trompons point : les meilleurs livres ne renferment que le *ſignalement* des maladies, & ce ſignalement n'eſt d'aucune utilité à ceux qui ne connoiſſent pas la Nature, parce qu'ils n'ont jamais vu de malades. Le livre de *Sydenham* eſt preſque le ſeul qui nous repréſente les choſes telles qu'elles ſont ; en le liſant, on croit entendre un malade qui raconte ſes maux. Preſque toutes les autres pathologies ſont infidèles, ou ſi les couleurs en ſont bonnes, on ſera forcé de m'accorder que les traits n'en ſont pas corrects.

Il ſuit de-là que les Eleves doivent commencer par faire un long cours de mala-

dies, avant que de fréquenter les Universités; c'eſt le ſeul moyen de faire des progrès, & de les mettre en garde contre tous les ſyſtèmes qui n'ont aucun fondement dans la nature. Si l'imagination du Profeſſeur leur donne des probabilités pour des faits, ce qu'ils auront bien vu & conſtamment obſervé dans les Hôpitaux, ou dans la pratique d'un Médecin judicieux, leur fera regarder toutes les hypothèſes comme un terrain miné, ſur lequel il ne faut marcher qu'avec la ſonde. Les objections fondées qu'ils feront à leur maître, le rendra plus circonſpect; il aimera mieux ſe taire, que de montrer le Tuf.

Je penſe donc qu'au lieu de multiplier les Univerſités, on feroit mieux d'augmenter le nombre des Hôpitaux, puiſque c'eſt dans ces ſanctuaires de l'humanité, que les Elèves apprendroient, dans peu d'années, plus de bonne Médecine, que dans les Ecoles pendant toute leur vie.

Mais en propoſant la multiplicité des Hôpitaux, je me flatte que mes Lecteurs

ne prendront pas le change. Je ne parle point de ces Lazarets, où l'on réunit ensemble dans un même lit, un corps vivant, un corps mourant, un corps mort. J'ai en exécration le tyran qui en usoit ainsi. Les temples de la santé ne sont point l'antre du lion d'où rien ne sort ; ils ne doivent jamais ressembler à des tombeaux. Je propose des établissemens tels qu'ils devroient être, tels que les envisage un Gouvernement qui connoît bien le prix d'un homme. Je trouve qu'en général ils sont déplacés, mal dirigés, trop remplis de malades. Ils donnent lieu à ces contagions renaissantes qui sèment dans un Etat des principes de mortalité universelle. Les Médecins qui s'efforcent d'en rechercher les causes, pourroient se dispenser de leurs travaux ; elles sont dans le centre des villes, dans les marchés publics, dans les Hôpitaux, dans les Cimetières ; & chaque Citoyen les a sous les yeux.

Un Hôpital n'est pas fait pour embellir une Capitale ; & quelque pieuses que soient les intentions d'un Fondateur, elles

doivent toujours être foumifes aux lumières des Médecins. C'eft à eux feuls qu'il appartient de fixer l'emplacement d'un Hôpital, ayant égard à toutes les circonftances néceffaires.

Sa place naturelle eft hors de la ville; le terrein fur lequel on le bâtit, doit être fec & un peu élevé. Il faut qu'une rivière affez profonde coule dans fon voifinage, & qu'elle ne tariffe jamais. Un Hôpital ne doit pas former une maifon, mais une rue. Aucune des chambres ne doit communiquer avec d'autres. Chaque chambre doit contenir les malades attaqués d'une même maladie. Il faut placer un ventilateur dans chaque fale. Chaque malade doit avoir un lit, & chaque Médecin fon département. Je défirerois que ce département ne s'étendît que fur cent malades au plus. Comment eft-il poffible qu'un Médecin chargé d'un plus grand nombre, puiffe s'acquitter de fes devoirs, examiner chaque maladie avec l'attention néceffaire, en faifir toutes les circonftances, & prefcrire tout ce qui convient dans

chaque cas particulier ? Si le reproche qu'on fait aux Médecins des Hôpitaux de négliger les malades, pouvoit être fondé, rien n'eſt plus facile que de remédier à cet abus. Donnez à ces Médecins des honoraires qui leur tiennent lieu d'une pratique plus étendue, ils s'attacheront uniquement à leurs malades, ils braveront tous les dangers, ils ſe dévoueront à la partie la plus précieuſe de l'Etat. Ce moyen les empêcheroit de ſentir ce dégoût, cette averſion qui les accompagnent dans leurs viſites & leur rendent leurs devoirs odieux, parce qu'il n'y a point de proportion entre les dangers qu'ils courent & les émolumens qu'ils reçoivent. Je n'exige que des choſes faciles : les ſommes immenſes dont on abuſe dans les grands établiſſemens, ſuffiroient pour en former de petits bien plus utiles. D'ailleurs on trouve toujours de l'argent quand il s'agit d'envoyer des hommes s'entredétruire ; en manqueroit-on, ou le regreteroit-on quand il s'agit de les conſerver ? S'il en étoit ainſi, je ſerois tenté de croire qu'à force d'avoir

parlé

parlé d'humanité dans ce ſiècle, on en auroit uſé le ſentiment. Mais ſi l'on s'occupe réellement de la conſervation, il faut donc détruire tous les abus deſtructeurs. Je reviens à ma manière d'enſeigner.

Si l'art eſt long, la vie courte, & l'expérience difficile, comme le dit nerveuſement *Hippocrate*, l'obſervation qui ne demande à tous les hommes qu'un uſage habituel de leurs ſens eſt l'inſtrument le plus ſimple, le moyen le plus facile, le chemin le plus court, & par conſéquent la meilleure manière de faire des progrès en Médecine. Elle ſeule étend nos réflexions par la fréquence des cas ſoumis à notre examen. Il eſt impoſſible qu'en voyant ſi ſouvent & de ſi près la Nature victorieuſe & vaincue dans les Hôpitaux, les Elèves n'acquièrent pas une connoiſſance pratique de ſes reſſources & de ſes beſoins dans les maladies.

Quand ils ſeront bien familiariſés avec ces objets, & riches en phénomènes de toute eſpèce, le Profeſſeur qui joindra les

préceptes aux exemples, leur apprendra à appliquer utilement les uns aux autres.

Voici l'artifice que je propoſe à la dextérité des Maîtres; 1°. D'identifier tous les faits qui ont une analogie parfaite, & des rapports frappans; 2°. De ſéparer ceux qui faiſant exception à la loi générale, interrompent l'ordre naturel connu; 3°. De débrouiller les complications.

En même temps que les Elèves obſerveront ces rapports, ces circonſtances, &c. ils auront la clef de toutes les maladies; ils apprendront par les différens traitemens en combien de manières utiles le génie du Maître fait ſe retourner dans les cas problématiques. Ils verront que l'Obſervateur de la Nature en pénètre le ſecret, & qu'il règle toutes ſes opérations ſur elle.

Les exceptions, les complications dont je viens de parler, ne ſont point infinies en nombre, ni auſſi fréquentes qu'on le croit. Les faces différentes d'une même affection ne dépendent pas toujours de

caufes contradictoires ; elles ne font fouvent que le même mal préfenté fous des nuances particulières ; j'oferois même croire qu'il eft auffi rare que plufieurs phénomènes dans une maladie viennent de différentes caufes, qu'il eft rare qu'un phénomène y foit inutile, & la Nature muette. L'idée que cette Nature en impofe, eft une idée funefte ; elle déroute le Médecin, & occafionne la perte du malade : elle peut bien fe dérober aux conjectures du Syftématifte, mais elle ne fe cache pas long-temps aux yeux de l'obfervateur. S'il arrive quelquefois que le mal agiffant fourdement, elle paroiffe fe taire, fon miniftre lui donne le temps de s'expliquer, & fe garde bien de la faire parler d'après lui-même, il fait trop que l'homme la fait mentir. Mais fi après ce délai, elle n'éclaire point fes doutes, il part du point où fes fens l'abandonnent, pour tirer d'un examen antérieur, de l'ordre des fymptômes & des chofes vues dans des circonftances femblables, des conclufions qui ont l'évidence des véri-

tés ſenſibles : de cette manière il en devient l'interprète, les complications ſe débrouillent, & les contradictions ſe rapprochent. Quand l'expérience agit, il eſt bien rare que la ſagacité ne triomphe pas des obſtacles.

J'ai eu occaſion à l'Armée, dans le cours de mes voyages & de ma pratique, de traiter des hommes de toutes les Nations ; j'ai conſtamment obſervé qu'à peu de choſes près, les maladies des Européens & des Aſiatiques ont par-tout les mêmes ſymptômes. L'Anglois, le François, l'Allemand, le Polonois, le Ruſſe, le Coſaque, le Tartare, le Perſan, le Turc & le Kalmouk ſe guériſſent preſque tous de la même manière : une diète plus ou moins forte, des ſaignées, des évacuations plus ou moins multipliées, des criſes qui arrivent un peu plutôt ou un peu plus tard, ſont les ſeules différences ſenſibles qui ſe ſont offertes à mes recherches particulières ſur cet objet : cela doit être ainſi. La Nature eſt toujours une, conſtante & univerſelle. Comparez entr'eux

les ouvrages de tous ceux qui ont bien écrit ſur les maladies des différens Peuples, vous verrez que par-tout la Nature ſe reſſemble, que par-tout l'identité de cauſe produit l'identité d'accident ; & ſi l'on obſerve dans certains climats des maladies qui leur ſont propres, le climat, la façon de vivre des habitans ſont les ſeules cauſes qui font varier ſes opérations. Il ſuit de ces vérités qu'il n'y a que très-peu d'interruptions dans la ſérie des phénomènes naturels & contre nature, quand c'eſt l'homme de la Nature qui les obſerve, qui les compare. Exact à les ſuivre, il voit des intermédiaires que n'aperçoit pas celui qui fait la Médecine ſyſtématiquement, ou par routine. Un cas obſervé & bien reconnu, l'éclaire ſur ce qu'il ne connoiſſoit pas d'abord ; les choſes qu'il a ſous ſes yeux lui rendent raiſon de celles qui ſont éloignées.

Il y a donc peu de phénomènes déguiſés ; en le faiſant remarquer aux Elèves, on les mettra d'abord au fait des

points les plus importans de la Médecine. Il leur ſera facile de réduire en pratique le peu de principes que l'évidence les aura forcés d'admettre, & d'ordonner dans chaque cas particulier les ſecours que l'expérience leur aura fait connoître efficaces. De cette manière le corps humain n'eſt plus un labyrinthe, ni la pratique, un ſouterrain où l'on creuſe à l'aveugle.

Si l'on juge néceſſaire le nombre des Univerſités, j'y conſens, pourvu toutefois qu'elles dépendent du gouvernement civil, & qu'on les dirige ſur le plan des Académies. Les rayons du Soleil ont bien plus de force & d'activité quand ils ſont réunis dans un même foyer, que quand ils ſont épars dans l'atmoſphère. Les principes vrais ſont ces rayons; les Académies ſont le centre de lumière où ces rayons ſe raſſemblent; & cet atmoſphère, c'eſt la pouſſière des Ecoles.

La bonne Médecine doit donc reſſembler à la Phyſique expérimentale, on doit l'enſeigner de la même manière : un volume de raiſonnemens inſtruit beaucoup

moins qu'une expérience bien faite. Le meilleur moyen de nous donner une juſte idée d'une machine quelconque, c'eſt de nous la mettre ſous les yeux : nous en ſaiſiſſons le méchaniſme ſur le champ. Suivons cette méthode, nous hâterons les progrès de l'art, & nous formerons les Elèves à l'exercice d'une pratique plus heureuſe. A Édimbourg, à Vienne on a changé l'ancienne méthode ; changeons auſſi la nôtre, nous aurons à notre tour des *Sydenham*, des *Mead*, des *Pringle*, des *Dehaën*.

Si l'homme s'attache naturellement à un objet, à proportion de l'intérêt qu'il y trouve, quel art mérita jamais d'être étudié avec plus d'amour, & cultivé avec plus de ſoin ? Quelles recherches ſont plus intéreſſantes pour lui, que celles d'être utile aux autres & à ſoi-même ?

Examen de la Théorie médicale.

Quand le Laboureur a préparé la terre, il ne jette pas indifféremment dans ſon ſein toutes les ſemences qui pour-

roient y germer ; il préfère celles dont le rapport eſt le plus abondant, & l'utilité plus générale. La prudence de ce Laboureur ſera notre modèle dans l'examen des choſes que doivent étudier ceux qui ſe dévouent à la Médecine : c'eſt quelque choſe que de ſavoir ce qu'il faut éviter.

L'art d'imaginer & de découvrir, eſt ce qui caractériſe le génie : l'étendue d'eſprit & la fécondité des lumières donnent naiſſance à l'invention ; la ſagacité perfectionne ; l'expérience approuve ou infirme l'uſage ; & l'uſage doit ſe trouver toujours lié à ce principe, qu'il n'y a rien d'eſſentiellement bon que l'utile, ni rien d'utile que la vérité.

L'utile circonſcrit tout : mais quoique ſa ſphère ſoit univerſelle, les choſes abſolument néceſſaires en ont une très-bornée. La vérité que l'on croit ſi difficile à trouver, l'eſt bien moins qu'on ne penſe ; la ſimplicité qui en eſt le caractère propre, eſt l'indice infaillible pour la découvrir ; & ſi les ſciences de démonſtration

ſont certaines, elles ne doivent leur certitude qu'à la ſimplicité de leurs principes.

Ces maximes poſées, voyons à préſent ſi nos préceptes ſont marqués au coin du ſimple, du vrai, du bon & de l'utile; s'il en étoit autrement, ce ſeroit notre faute, car tout concourt aujourd'hui à faciliter & à éclairer nos travaux; toutes les portes des ſciences ſont ouvertes; l'eſprit philoſophique s'avance à grands pas; on commence à ſecouer le joug d'une autorité ſouvent trompeuſe, pour s'en tenir aux loix de la raiſon. La Géométrie eſt venue au point d'étendre ſon compas ſur la Nature; la Phyſique nous a fait connoître les loix générales de preſque tous les corps; les Mathématiciens ont cru pouvoir en faire des applications au corps humain; l'analogie méthodique & rationnelle fait des recherches ſur les cauſes cachées des faits ſenſibles; l'Anatomie qui a pénétré juſques dans les replis les plus cachés du corps humain, nous offre tout autre choſe que des

ſquelettes. Le flambeau d'*Harvée*, les lumières de *Malpighi* ont diſſipé tous les nuages ; l'injection a parcouru tous les *méandres*, & le microſcope les a rendu viſibles. La Chymie perfectionnée de nos jours peut ſervir utilement à connoître en gros la nature des corps ; enfin les ſecours & les lumières que ces ſciences ſe prêtent, nous aſſurent que nous pouvons acquérir par leur moyen, les connoiſſances qui nous manquent, & tirer parti de celles que nous avons déja.

Mais en indiquant aux Elèves les ſources de la ſcience, il faut leur apprendre auſſi à faire un choix judicieux, un bon uſage des découvertes des grands hommes : en prenant leur génie pour modèle, ils doivent bien ſe garder de le ſubſtituer à l'étude de la Nature ; ce point eſt le chef-d'œuvre de la prudence. Quelque merveilleuſes que ces découvertes nous paroiſſent, l'homme ſe retrouve partout ; les preſtiges de l'amour propre, l'entêtement défigurent les objets ; la prévention ſyſtématique courbe, plie,

ajuſte tout à ſa manière, & met la raiſon à la torture. Il ſeroit donc imprudent de tout croire ſur parole ; ce n'eſt pas ce qui eſt généralement cru qui doit nous décider, c'eſt ce qui eſt généralement vrai. Le merveilleux en tout temps a toujours eu trop de pouvoir ſur le plus grand nombre. Des idées vagues, des ſoupçons, des faux-jours, des vraiſemblances trompeuſes, & toutes ces chimères que l'eſprit échauffé prend facilement pour des vues éclairées, ne ſont que trop ordinairement la baſe de la plus grande partie des hypothèſes.

Il faut conſéquemment bien prendre garde que l'imagination ne ſe laiſſe éblouir de ces objets impoſans, pour perdre de vue la ſimplicité & la vérité des faits; ſa chaleur a beſoin du phlègme de la raiſon. Dites à un enfant que la lune eſt habitée, il verra bientôt au milieu de cet aſtre un petit homme courbé ſous un fardeau, comme des Obſervateurs prévenus ont cru y voir des fleuves, des animaux, &c. Quand

le verre du télescope est laiteux, il nous représente l'Iris ; s'il est parsemé de stries, de petites bulles, de grains de sable, l'imagination s'échauffe, & peu à peu elle joint, comme le peintre d'*Horace*, une tête humaine au tronc d'un cheval. Celui qui crut voir dans le soleil des charbons ardens de la grandeur du globe, fut peut-être induit en erreur par quelques atômes de carmin. C'est ainsi que la prévention intéressée nous fait tomber dans l'illusion.

L'emploi des choses, ou leur juste application, s'étend à l'exacte ressemblance, à l'identité & à la parfaite analogie ; or le véritable usage de la Médecine, le devoir du Médecin est de suppléer à ce qui manque à la Nature, par des moyens capables de satisfaire ses besoins, & de seconder ses efforts. S'il n'avoit pas l'homme pour l'unique objet de ses travaux, il manqueroit essentiellement à la religion de son état : il doit donc avoir pour principe, que le droit de la Nature est

un droit ſacré ; que la vérité n'habite point dans les eſpaces imaginaires ; que ce n'eſt pas en s'élevant trop qu'il peut régner ſur la Nature, & que par conſéquent il ne doit appeller que les loix de la vérité & de la ſimplicité, en garantie du ſyſtême qu'il ſe forme, & qu'il doit réduire en acte dans ſa pratique.

En effet, ce n'eſt point par les ſublimes efforts d'une ſpéculation vive & rapide qu'il faut contempler les objets de notre art : les reſſorts principaux d'où dépend l'organiſation, la vie de la matière, nous ſeront toujours inconnus. La fureur d'expliquer tout, & de raiſonner de tout, eſt la maladie la plus dangereuſe de l'eſprit humain : les opinions haſardées, les notions confuſes, les interprétations arbitraires, les erreurs meurtrières en ont été le fruit.

Le point eſſentiel de cet art, c'eſt de bien connoître la manière dont la Nature agit dans les maladies, & comment elle les termine ; c'eſt vers ce but qu'il faut diriger

toutes les vues du Médecin. S'il étoit en opposition avec elle, leurs rapports qui doivent être invariables, seroient confondus. La connoissance dont je parle, règle seule le choix des secours, & le temps de les employer.

Si le Philosophe observe des nuances dans l'esprit des différens Peuples, il se garde bien d'en conclure que la Nature, cette sage dispensatrice, n'agit pas toujours la balance à la main, il sait au contraire qu'elle a fait les partages à peu près égaux. Mais la différence qui se trouve entre une terre bien cultivée, & celle qui ne l'est pas, lui rend raison de ces nuances. De même, lorsque dans l'état sain un méchanisme offre aux yeux quelques variétés, elles ne sont qu'apparentes, & l'Anatomiste ne les regarde que comme une surabondance de moyens, dont la Nature se sert pour arriver à une même fin. Ses loix sont illimitées, ses ressources sont sans bornes comme sa puissance. *Natura una, & non una, simplex, & multiplex simul.*

Dans tous les Individus, les forces mouvantes, l'équilibre de ces forces, la résistance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vîtesses & des masses, le mouvement progressif, tout est le même en petit comme en grand, & l'un se connoît par l'autre. Ce sont toujours les mêmes fluides, la même matière électrique, si je puis m'exprimer ainsi, qui circulent dans les corps, & que le frottement rend actifs. Dans l'état de maladie, où les parties fluides ne se tempèrent plus mutuellement, soit en qualité, soit en quantité, comme dans l'état sain, il se forme des composés qui ont des propriétés particuliéres. Suivant la nature de ces propriétés, nos fluides pèchent ou excèdent de différentes manières; mais le calcul peut se réduire à peu de chose. Avant que les humeurs acquièrent une odeur & une saveur éminentes, & qu'elles se combinent différemment, il faut que les particules les plus fluides du sang se consument ou se dissipent : privé de la plus grande partie de sa sérosité,

il devient alors un mucilage plus épais, qui s'engorge dans les petits vaiſſeaux : voilà l'obſtruction. Les battemens ou les efforts de la Nature allument un feu qui eſt l'inflammation : le ſang s'atténue, ſes principes s'exaltent, les ſels dominent, c'eſt l'altération. La déſunion des principes donne aux corps une tendance vers la putréfaction ; les nouveaux produits deviennent des molécules étrangères dans le ſang ; leur action change, altère l'état des choſes ; devenues moins altérables que les autres parties du corps, elles agiſſent ſur elles, & les détruiſent par leur denſité ſpécifique, par leur rigidité, par leurs pointes, ou enfin par un changement ſenſible qu'elles impriment, ſoit aux humeurs, ſoit aux vaiſſeaux qui les renferment. Mais ce qu'on a bien vu dans un corps malade, ne tarde pas à ſe manifeſter dans un autre : les fièvres de l'Orient ont les mêmes ſymptômes que celles de l'Occident, & les maladies chroniques ſe reſſemblent par-tout. Ainſi je doute qu'il y ait des phénomènes indé-

pendans

pendans, & autant d'actes particuliers que de phénomènes. Ils se réunissent tous à un seul qui leur sert de point fixe, à la circulation qui dépend presque toujours du bon ou du mauvais état des solides.

J'ai dit qu'il ne faut pas vouloir tout connoître par les causes, parce qu'en les recherchant avec trop d'avidité, on perd de vue la vérité & la simplicité des faits, pour se jeter dans des généralités, des incertitudes qui ne sont point applicables au corps humain : rien de plus facile que de se tromper sur les causes finales. Il est certain que nous ne nous égarons qu'en passant de la connoissance des parties à leurs usages. La première est vraie ; les seconds sont incertains ; & c'est précisément par-là qu'on peut faire des méprises en les imaginant. Qui pourra jamais nous donner une idée satisfaisante du mouvement musculaire aperçu par les sens ? Quelle est la cause pour laquelle deux grains d'*opium* excitent un sommeil profond, avant que d'être dissous dans l'estomac ? Pourquoi douze grains de sucre en

poudre font-ils vomir plusieurs fois un homme qui prend quarante grains d'*émétique*, sans en recevoir aucune évacuation sensible, comme l'a observé M. *de Guerre*, Médecin des eaux de Plombières ? Pourquoi le quinquina & le bois amer de Surinam font-ils des spécifiques dans les fièvres intermittentes ? C'est assez pour nous de nous attacher aux effets soumis à des causes méchaniques sensibles. Ces effets obéissent toujours aux loix suprêmes & universelles qui dirigent tous les corps. Toutes les autres connoissances ne nous sont d'aucune utilité dans la pratique. La structure des organes & les effets qui en résultent bien connus, doivent nous servir de boussole ; la nature nous cachera toujours tout le reste, & la raison ainsi que l'expérience n'ont de prise que sur les causes secondes. Le parti conforme à cette même raison, est de laisser les causes premières, pour ne nous attacher qu'aux choses immédiates, certaines, bien observées par les sens. Elles sont autant de causes secondes évidentes, desquelles dé-

coulent une infinité de phénomènes physiques, qu'on peut naturellement saisir & expliquer par ce moyen. Il me semble que la curiosité mal satisfaite auroit grand tort de murmurer contre nos facultés trop bornées, puisque la voie que j'indique, en abrégeant toute méditation superflue, peut conduire un bon esprit très-loin.

On peut donc se servir des causes secondes qui sont à la portée de l'homme, avec autant de succès, que si les premières étoient connues. Que nous importe en effet de découvrir la nature du fluide animal auquel on donne le nom d'esprit, ou celle de cette particule organique qui nous forme, & que nous tenons de nos pères? Mon corps se meut, le *pourquoi* m'est inutile; j'existe, & je dois m'occuper de la conservation de ce que cette molécule a produit, sans m'embarrasser du *comment*. Il est bien plus sage de chercher à déveloper le caractère des différentes espèces de poisons qui altèrent les sources de la vie, & qui la détruisent.

Le mouvement eſt l'ame de la Nature : les fonctions vitales ſont l'effet de l'action alternative & réciproque des ſolides & des fluides : le lien de ces deux ſubſtances, leur commerce mutuel nous ſont inconnus, mais leur correſpondance eſt dans les organes. Si le mouvement ſe ralentit, la vie languit à proportion, & dans ce cas les parties conſtitutives s'altèrent, ſe rapprochent mutuellement les unes des autres, ou s'en éloignent. Le premier cas produit l'*épaiſſiſſement* & l'*induration*. Le ſecond produit la *foibleſſe* & la *diſſolution*. Ces deux états ſe connoiſſent par des ſignes certains. Mais ſi le mouvement eſt connu, ſon origine ne l'eſt pas. Si Dieu ne nous a point donné l'idée du premier principe de la matière, & du mouvement qui en eſt la vie, en vain l'attendrions-nous d'*Ariſtote*, de *Deſcartes*, de *Newton*, & de tous les Philoſophes. Il n'eſt pas une ſeule cauſe première qui nous ſoit connue; pas un ſeul principe dont on puiſſe découvrir le moindre effet certain ſans l'expérience. Ce n'eſt qu'en

obſervant attentivement les loix de ces propriétés, qu'on en a fait de juſtes applications. On a donc perdu bien du temps à compoſer des milliers de volumes ſur tous ces objets. L'Uranie de ce ſiècle a eu raiſon de dire que l'expérience eſt le bâton que la Nature nous a donné à nous autres aveugles pour nous conduire dans nos recherches. S'il eſt très-vrai que nous ne laiſſons pas de faire bien du chemin avec ſon ſecours, il eſt certain que nous ne pouvons manquer de tomber, ſi nous ceſſons de nous en ſervir.

L'obſervation des effets naturels eſt donc la véritable clef de toutes nos connoiſſances : mais, en obſervant, il faut bien ſe garder de prendre le change, & de réunir trop tôt les idées qui nous paroiſſent les plus claires, avant que d'avoir bien examiné ſi elles ont entre elles une connexion néceſſaire.

Le mépris de cette règle fait ajuſter nos obſervations avec la fable que nous avons imaginée. Pourquoi ne pas dire les choſes avec la même ſimplicité que la

Nature les révèle à nos ſens. Dans la pratique, le changement, l'augmentation, la diminution nuiſent aux plus petites choſes. Mais ſi on les rend telles qu'elles ſont, claires & vraies, elles auront la même force, & les mêmes raiſons, en les appliquant à la recherche des phénomènes, qu'en Géométrie les données ſont aux demandes. *Hippocrate* n'a jamais feint ce qu'il n'a pas vu, ni jamais négligé ce qui s'étoit offert à ſa vue ; auſſi n'a-t-il rendu compte que des ouvrages de la Nature, ſans y rien changer. Il a formé les premières tables en ce genre, & tracé la route à la poſtérité. Si le même zèle nous échauffe, ayons la même candeur que lui, nous aurons les mêmes ſuccès. C'eſt un bel exemple pour l'orgueil qui ne doute de rien, qui mépriſe ordinairement le génie de la Nature qu'il n'a pas même connu. C'eſt ma réponſe à ceux qui mépriſent *Hippocrate*, & qui diſent froidement, *Hippocrate ne ſeroit pas mon Médecin*.

Après avoir obſervé de la manière in-

diquée, nos obſervations doivent être ſoumiſes à l'expérience : l'art expérimental exige des vues, de la ſagacité, & bien des reſſources, pour diſtinguer le vrai d'avec le faux, le concours des faits ou leur oppoſition. De même que les mouvemens excités par la Nature, pour débarraſſer le corps, ne ſont pas toujours efficaces, de même auſſi l'expérience qui prouve, a quelquefois un côté qui contredit : dans ce cas, on doit bien ſe garder de ſaiſir la vérité comme les mal-adroits ſaiſiſſent l'occaſion. Avant que de paſſer outre, il faut propoſer de nouvelles objections à la Nature, en lui donnant le temps de s'expliquer ſur ces contradictions apparentes. Toutes les fois qu'elle le peut, elle ramène les hommes à la raiſon, & les force de ſe rapprocher d'elle. Le Sage qui la connoît, lui accorde ce délai ; c'eſt par-là qu'il vient à bout de ſimplifier les cauſes, & de décompoſer les réſultats de leurs actions, pour réduire un phénomène compliqué à un phénomène très-ſimple. C'eſt la précipitation de nos idées qui

leur fait changer de face. Disons donc que s'il est permis au Médecin de se servir quelquefois de l'inversion, ce n'est qu'après avoir remonté par l'analyse ; qu'il a le droit de descendre par la synthèse, du composé au simple. Mais l'ordre naturel veut qu'il commence toujours par les choses aisées à connoître, & les plus certaines, en continuant par celles qui leur ressemblent le plus ; ainsi de suite, en allant avec ordre aux choses obscures & compliquées.

Quand l'expérience riche en faits en recherche l'analogie, il faut à l'observateur une grande circonspection pour se méfier des ressemblances : l'analyse doit toujours cadrer avec les loix connues de la Nature. On ne peut en établir d'autres qui ne soient démenties par l'expérience. Il faut que nos raisonnemens se tirent des faits, & qu'ils s'appuient tour à tour ; ils se contredisent, quand on ne tire pas de l'essence même des choses l'explication de leur développement. Pour dépouiller la théorie du fabuleux qui la

rend incertaine, on ne doit donc jamais ſuppoſer & conclure du plus au moins, ou du moins au plus, ſur les rapports, l'identité & les qualités des ſubſtances que l'on confronte enſemble. La plus légère différence & le plus petit obſtacle en ce genre nous éloignent ſouvent de la Nature. Si la conſervation & la deſtruction ſe touchent, de combien de précautions le Médecin n'a-t-il pas beſoin pour éviter les mépriſes dont il eſt reſponſable? Je ſais bien que toutes les conjectures mal fondées n'ont qu'à ſe heurter contre une vérité pour échouer ſans reſſource; mais je ſais encore mieux que le malade eſt ſouvent la victime de l'erreur avant qu'elle ſoit découverte.

Ce n'eſt pas non plus par la Phyſique élémentaire des petits corps & des grands, ou par des attractions qui ſuivent d'autres loix, qu'on pourra jamais nous expliquer la formation des animaux & des végétaux: on n'y réuſſit pas mieux, en ſuppoſant l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité, l'étendue, l'homogénéité, les ſympa-

thies, les averſions, les natures plaſtiques, ou ces molécules organiques à qui l'on fait ſavamment exécuter toutes les merveilles de la Nature, ſans matière & ſans intelligence. Si l'on nous donne ces ſyſtèmes ingénieux pour ce qu'ils ſont, j'admire la fécondité d'eſprit de leurs Auteurs; mais ſi l'on moule les règles de pratique ſur ces êtres de raiſon, je plains le Maître & le Diſciple.

Boërrhaave, qui eſt celui de tous les Médecins qui a vu de plus près, & qui nous a preſque rendu palpables les principes des corps, qui a pris les humeurs dès leur origine, & les a ſuivies dans toutes leurs préparations avec une ſimplicité & un ordre admirables, veut que le Médecin rejette toutes les connoiſſances qui ſont au-deſſus de la portée de ſon eſprit, & qui, quand il les auroit, ſeroient abſolument inutiles aux malades. Telles ſont, par exemple, les dernières cauſes métaphyſiques, les premières cauſes phyſiques, l'origine des premières formes, des ſemences & du mouvement. Tels ſont

encore le ſyſtème de *Pythagore* & de ſes Diſciples ſur la nature des corps démontrée par les triangles & par les nombres, la matière ſubtile des Carthéſiens, l'attraction dans le ſens que *Newton* l'entend, les cauſes céleſtes, les génies & leur puiſſance, la correſpondance du corps & de l'ame, les appétits, les harmonies, les horreurs du vide, en un mot tout ce qui eſt hors du cercle de la Nature relativement au corps humain, & avec lui toutes les conſéquences fauſſes ou puériles qui en ſont les produits, & qui ont donné lieu à la plus grande partie des erreurs pratiques. L'abſurdité originaire de ces fauſſes doctrines n'a ſurvécu à l'oubli des ſiècles, que parce qu'elle étoit aſſociée à un bien petit nombre de vérités qui ne meurent jamais. C'eſt ſans doute là ce qui a fait dire à l'honnête homme qui a ſi bien écrit ſur les délits & ſur les peines, que l'*hiſtoire des hommes eſt une mer immenſe d'erreurs où l'on voit ſurnager çà & là, à de grandes diſtances entre elles, un petit nombre de vérités mal connues.*

C'eſt ici principalement où l'amour-propre ſi flatté de créer un ſyſtème, doit ſe ſacrifier généreuſement à l'avantage de tous : c'eſt ici que l'eſprit vraiment philoſophique, fait pour éclairer la raiſon, ne doit pas l'obſcurcir. S'ils ont le courage de s'arrêter l'un & l'autre au point indiqué, ils auront la gloire d'arriver eux-mêmes, & de conduire les autres vers le but utile. Ils ne doivent jamais oublier que la Phyſique rationnelle demande autant de précaution que l'expérimentale ; que les loix généralement vraies de tous les corps ſimples, ne ſuffiſent pas toujours pour en expliquer tous les phénomènes : comment donc pourroient-elles ſuffire par rapport au corps humain, bien plus compliqué dans toutes les différentes circonſtances ? Combien de machines ne voyons-nous pas tous les jours réuſſir en petit, & manquer en grand ? Il faut par conséquent bien connoître la puiſſance & la nature des corps auxquels on applique les loix de la méchanique. Rien de plus évident que les

axiomes généraux, & rien de plus trompeur que ce que les Méchaniciens en inférent pour en faire l'application au corps humain. Nous pouvons déduire de mille cas ce que nous ne saurions conclure d'un cas unique, quoiqu'il nous paroisse le même. Telle loi méchanique peut avoir lieu dans mille corps, & ne pas s'observer dans un tel autre. Si par malheur, comme cela peut très-bien être, le corps humain étoit celui-là, qui pourra nier que l'exception n'ait des suites funestes ? C'est ainsi que l'erreur peut naître du sein de la vérité, quand l'induction procède du seul raisonnement. Qui oseroit affirmer que tous les corps sont mis en mouvement par un choc semblable ? Il faut donc savoir distinguer la raison de l'expérience qui ne trompe jamais, du résultat de nos facultés intellectuelles qui nous trompe souvent. J'ai pour systême, ou plutôt pour maxime, de n'appliquer qu'avec la plus grande réserve les théorêmes qui regardent des corps d'une nature connue, à ceux d'une nature par-

ticuliere. Cette précaution m'a procuré de grands avantages dans la pratique, & je ne ſaurois trop recommander d'en faire uſage. Il eſt certain que tout ce qu'on nous a dit ſur des tuyaux d'une réſiſtance infinie, & ſur des fluides qui ne ſont ni compreſſibles ni viſqueux, ne peut que porter à faux, étant appliqué à nos vaiſſeaux & à nos humeurs, à des vaiſſeaux élaſtiques qui ſe nourriſſent des humeurs mêmes qu'ils diſtribuent. L'art de guérir ſeroit plus certain & bien plus admirable, s'il pouvoit ſe réduire à un ſimple calcul ; mais les choſes ſont tout autrement. Les phénomènes des humeurs qui ſe meuvent d'une autre manière ne peuvent bien s'expliquer par les loix hydrauliques qui ne regardent que l'eau ſeule, dont les attributs ne conviennent point à ces mêmes humeurs. Nos fluides ſont compoſés d'huile, de ſels, de terre & d'eau, qui peuvent s'attirer en quelque façon, ſe combiner enſemble, ou ſe repouſſer diverſement : nos vaiſſeaux ont une baſe nerveuſe très-irritable ; ils ſont

ſoumis à toutes les modifications de l'ame ; la colère les contracte, la crainte en ſuſpend les oſcillations, la joie & l'eſpérance les dilatent : tout ce qui nous environne produit des impreſſions ſur eux, parce qu'ils ſont compoſés de fibres irritables. Ainſi ils ne ſuivent point exactement les loix hygroſtatiques & hydrauliques ; de même que nos humeurs, ils doivent naturellement s'en écarter à proportion des différences eſſentielles qui ſe trouvent entre des tuyaux métalliques & des vaiſſeaux ſuſceptibles d'une extenſion & d'une contraction réciproques.

Il s'enſuit que les loix données ſur des liquides infiniment compreſſibles, mus par des tubes infiniment réſiſtants, ne cadrent point avec l'idée que nous devons avoir des mouvemens vitaux, puiſque les molécules de nos humeurs s'attirent ſans ceſſe, & forment une cohéſion d'autant plus forte, qu'elles ſe touchent par un plus grand nombre de points. S'il y a quelque rapport entre elles & l'eau qui circule, ce n'eſt qu'en tant qu'elles ſont fluides.

L'Anatomie, que l'envie de ſyſtématiſer ne doit jamais altérer, ceſſeroit d'être fidèle, ſi elle nous donnoit des idées contraires à la vérité de celles-ci. Elle nous a fait connoître le méchaniſme du cœur, la cauſe de la chaleur animale, ce qui la diminue ou ce qui l'augmente, la continuation, & ſur-tout l'augmentation du mouvement du ſang ; car plus le frottement des corps entre eux eſt rapide & violent, plus il en réſulte de chaleur, & au contraire. Cette loi n'a point d'exception ; les vaiſſeaux ont un jeu proportionné au mouvement progreſſif des fluides dans toutes les parties : ainſi la même cauſe produira les mêmes effets par-tout.

La nature, le reſſort des fluides ſont à peu près connus. Aux yeux du Praticien, la table de leurs qualités propres ſe réduit à peu de choſe, & les effets nombreux qui en réſultent n'ont point des caractères auſſi multipliés qu'on le penſe. La prudence veut que l'on commence par s'aſſurer que telle qualité y eſt réellement, avant que d'en ſoupçonner d'autres. Pour-

quoi

quoi en attribue-t-on bien plus à la matière qu'elle n'en a, ou pourquoi la prive-t-on de celles qu'elle a en effet? La nature du fluide agent renferme celle de toutes les autres humeurs, qui, ſelon moi, ne diffèrent du ſang proprement dit, que par la différence des canaux, des filtres & des réſervoirs particuliers. La Dioptrique & le microſcope atteſtent cette vérité. La différence qui ſe trouve entre la liqueur colorée de la boule d'un thermomètre & celle du tube, nous donne une idée aſſez juſte de la variété des couleurs que nous obſervons dans les globules ſanguins, lymphatiques & ſéreux. La lenteur de la circulation dans certaines parties, & l'effet de la chaleur, nous rendent raiſon de tous les autres phénomènes. Toutes nos humeurs ſortent donc d'une ſource commune, & ſont contenues dans des ſolides tellement conſtruits, figurés & liés entre eux, qu'il peut ſe faire, par leur fabrique particulière, certains movemens déterminés, s'il ſurvient une cauſe mouvante. Ces humeurs ſont

déterminées dans leur mouvement, mêlées, féparées, changées par les vaiſſeaux correſpondans, qui reçoivent à leur tour autant de mouvement qu'ils en communiquent. Au reſte, les fluides ne ſervent pas plus à dilater les vaiſſeaux, que ceux-ci à faire circuler les fluides. Ce principe vital, ce reſte d'irritabilité, cette ondulation ou ce frémiſſement qu'on obſerve dans les parties des animaux après la mort, n'eſt pas capable de nous démontrer un mouvement indépendant de toute action méchanique. La fineſſe & la vibratilité qui conſtituent l'eſſence des fibres en général, & de celles du cœur en particulier, nous rendent raiſon de cette diſpoſition au mouvement. Mais aucun nerf, aucune fibre n'ont en partage un mouvement inné ; & je ne vois pas de cauſe dans le ſang artériel qui puiſſe le faire circuler plutôt du cœur dans les extrémités, que des extrémités au cœur par une direction inverſe.

Tous les moyens néceſſaires à la conſervation, l'aſſemblage de toutes les ac-

tions ſont donc les phénomènes de la vie & de la ſanté : quelque merveilleux qu'ils nous paroiſſent, nous devons toujours nous ſouvenir que les cauſes qui les produiſent, que les inſtrumens par leſquels ils ſe manifeſtent, ſont tous naturels, & par conſéquent ſimples. La vie totale de l'homme eſt compoſée de la vie particulière de chaque reſſort ; le corps eſt l'aſſemblage merveilleux d'une infinité de petits reſſorts travaillés & mis en mouvement par un être d'une intelligence ſublime ; le ſoufle qui leur donna la vie, la perpétue ; & l'heureux concours des actions qui en réſultent, produit ces mouvemens automatiques ou machinaux qui ſont préciſément ce que j'entends par la Nature. Tant que le cœur continue de recevoir & de rendre, on vit ; il eſt le centre du mouvement général. Ce mouvement vient-il à ceſſer, la vie finit avec lui. Donc le mouvement du cœur eſt la cauſe intermédiaire connue, par laquelle la cauſe première, qui ne ſe dévoile point à mes yeux, produit conſtamment des effets que

je ne puis ſoumettre aux lumières de ma raiſon. Au reſte, il importe peu de déterminer au juſte la force propulſive du cœur & des artères. On guérit très-bien, ſans connoître l'effet des puiſſances combinées qui la produiſent. *Creſcit igitur ſimplicitas pro rato, quo accuratiùs cognoſcitur ſolidorum natura & fluidorum indoles.*

La Chymie, à qui la Phyſique a tant d'obligation, a ſu extraire de la décompoſition de pluſieurs corps, le ſecret d'en compoſer d'autres : cet art ſublime eſt en quelque ſorte le rival de la Nature; mais ſes productions diffèrent encore plus de celles de cette mère bienfaiſante, que les couleurs ternes & groſſières ne diffèrent des couleurs fines & brillantes. Les principes du corps humain ſurpaſſent tous les miracles de l'art, & l'analyſe ne les atteindra jamais que de loin. Elle peut bien nous faire apercevoir des principes combinés enſemble; mais elle n'en connoîtra jamais la combinaiſon. Elle ne peut donc nous apprendre rien de poſitif ſur leur nature ; & comment le pourroit-elle?

Les moyens qu'elle emploie pour parvenir à cette connoiſſance, l'en éloignent de plus en plus, en détruiſant leur union. En ſuppoſant même la choſe poſſible, on conviendra avec moi qu'il y aura toujours une différence extrême entre approcher un peu de la Nature, ou pénétrer l'intimité de ſon ſecret.

Il eſt vrai que les expériences chymiques faites avec l'exactitude dont ſont capables ceux qui s'y appliquent par état, ne peuvent nous tromper par elles-mêmes. Elles méritent aſſurément notre attention, puiſqu'elles ne ſont autre choſe que le réſultat des changemens des corps, mêlés, combinés entre eux par l'action du feu qui les pénètre. Mais ſi l'on en tire mal adroitement de fauſſes conſéquences, ou que le Chymiſte, ſe faiſant illuſion, oſe tranſporter ſon laboratoire dans le corps humain, alors l'erreur eſt amenée par le mauvais raiſonnement, & l'Artiſte nous trompe au lieu de nous inſtruire. Le ſang expoſé à un certain degré de feu, donne de l'eau, du ſel, de l'huile, & il reſte au fond

du vaſe une terre morte ; donc il y a dans le ſang les mêmes ſels & les mêmes huiles. Cette conſéquence eſt auſſi fauſſe que les raiſons par leſquelles on me le voudroit perſuader, ſeroient vagues & arbitraires. L'analyſe me trompe, ou du moins peut me tromper, parce que les principes altérés par l'action du feu, peuvent ſe combiner de pluſieurs manières, m'offrir des produits qui n'exiſtoient pas tels dans le ſang avant cette analyſe. Ces principes ſont ſi vrais, qu'un poiſon végétal donne quelquefois les mêmes réſultats chymiques, qu'une plante nourricière & ſalutaire. Les poiſons volatils & ſubtils ſont de cette nature ; ce qui compoſe leur eſſence étant incoercible, s'évapore au plus léger degré de chaleur.

En Botanique, en Pharmacie, les vertus des plantes & des remèdes peuvent de même nous induire en erreur : les Anciens n'en avoient qu'une connoiſſance empyrique, & ne ſe ſervoient que d'un petit nombre. *Hippocrate* en connut près de trois cents ; *Galien* en connut le double.

Nous en avons aujourd'hui plus de cinq mille. *Tournefort*, dans un ſeul voyage, augmenta de treize cents cinquante-ſix nouvelles plantes le nombre de celles qui étoient déja connues. *Herman* y en ajouta davantage ; *Micheli*, plus de mille ; pour ne rien dire de celles que Meſſieurs *Vaillant*, *Juſſieu*, & pluſieurs autres Botaniſtes illuſtres y ont ajoutées depuis. Le Médecin ſeroit bien embarraſſé dans le choix, ſi un grand homme n'avoit pas imaginé une méthode par laquelle, en examinant, quelque plante que ce ſoit, de deux mille on en rejette ſur le champ dix-neuf cents ; & dans ce dernier cent il n'en reſte qu'un petit nombre d'utiles, dans la claſſe deſquelles viennent ſe ranger toutes celles qui ſont connues, & qu'on connoîtra dans la ſuite. Ne pourroit-on pas ſe ſervir de cette idée admirable pour réduire toutes les connoiſſances phyſiques, méchaniques, anatomiques, chymiques, théoriques & pratiques ? Je crois la choſe poſſible.

La méthode de découvrir la vertu des

plantes & des remèdes par leur analyſe ou par la recherche des principes qu'ils contiennent, peut facilement nous induire en erreur. Elle eſt beaucoup moins ſûre que la voie de l'obſervation & de l'expérience, puiſqu'elle eſt ſuſceptible des mêmes inconvéniens que les règles de pratique fondées ſur un raiſonnement *à priori*. Cela doit être ainſi : l'art a été découvert & perfectionné par les moyens que j'indique, & non pas par les cauſes ſuppoſées des maladies.

En ramenant la Médecine à ſon véritable principe, nous avons vu que c'eſt par les rapports, que l'analogie découvre dans les expériences, qu'il eſt poſſible de parvenir à la connoiſſance des choſes, & que ce ſont les relations conſtantes de l'expérience à la pratique, qui ont ſeules contribué à former des règles certaines.

Il s'enſuit que la bonne Médecine a tiré ſon exiſtence de l'obſervation, de l'expérience & de l'analogie. Si elles en ſont le principe eſſentiel, la perſévéran-

ce dans ce principe, en lui aſſurant une plus grande perfection, la conſervera toujours dans cet état de pureté dont elle a joui dans le ſiècle d'*Hippocrate*. Si on abandonne ce chemin battu, je doute qu'il y ait rien de bon à eſpérer, puiſque toutes les fois que l'obſervation & l'expérience ont été abandonnées, les apparences & les illuſions ont ébranlé les fondemens de la Médecine. Dans cet état, les grands hommes ont preſque toujours été obligés de créer de nouveau, pour ainſi dire, l'art, qui ſembloit avoir perdu ſon exiſtence réelle.

Il ne nous reſte donc rien de mieux à faire que de ſuivre à la lettre le plan d'*Hippocrate*, qui a été celui de tous les grands Médecins anciens & modernes : étudiez les Grecs, liſez les Romains, feuilletez les Arabes, parcourez les ouvrages de tous les Modernes, & vous verrez que les *Celſe*, les *Dioclès*, les *Aretèes*, les *Pline*, les *Sydenham*, les *Boërhaave*, &c. n'ont rien de bon qui ne ſoit conforme à la doctrine d'*Hippocrate* ; auſſi

ont-ils toujours été d'accord entr'eux, & ſuivi le même plan de pratique, tandis que les Novateurs & les prétendus Réformateurs n'ont fait que ſe diſputer, ſe réfuter & qu'entredétruire leurs opinions. Ceux-ci ſe ſont éloignés de la vérité, & ceux-là n'ont tous eu qu'une même contemplation, qu'un guide, qu'un maître, la Nature.

Si tous ces grands hommes ont connu la vérité, ſi nous ne ſommes pas plus habiles qu'eux, ſi même nos ſuccès n'égalent pas les leurs, pourquoi chaque Médecin a-t-il une théorie & une pratique à part? Nous avons prouvé que la théorie devoit s'accorder avec la pratique, que celle-ci fondée ſur la Nature, devoit être, comme elle, uniforme & ſimple. La doctrine d'*Hippocrate* appuyée ſur elle, eſt donc la meilleure de toutes. Que notre confiance & notre reſpect pour ce grand homme, nous rapprochent de lui. Aurions-nous honte, en remontant à l'ancienne ſouche, de reconnoître nos Pères & nos Maîtres?

il ne me paroît pas raisonnable de renoncer aux avantages de l'étude du travail & des succès de nos Aïeux, dès qu'ils doivent faciliter & simplifier les nôtres. *Quid dubitas Antiquorum castra sequi?* Telle est la route que nous devons suivre ; & dès que nous avons un moyen simple de tirer les plus grands avantages des découvertes anciennes & modernes, nous devons nous épargner la dépense qu'exigent les moyens compliqués. Le Méchanicien préfère toujours l'instrument le plus simple, quand il en faut plusieurs pour produire le même effet. Imitons-le, & conduisons-nous comme ce Sage de nos jours, qui a joint utilement la Philosophie aux Mathématiques. Lorsqu'il veut établir un dogme ; il en démontre d'abord les principes par des expériences certaines ; il ne tire de la fécondité de ses moyens que ceux qui tendent directement à la chose, & qui la rendent sensible aux yeux : il n'y a point de méthode plus parfaite. Celle

contre laquelle tout homme raisonnable peut faire des objections fondées, est sans contredit défectueuse ; il faut s'en départir.

Nous devons donc retrancher toutes les superfluités qui surchargent la Médecine, & qui retardent les progrès de ceux qui s'y dévouent : notre réforme doit commencer par déraciner toutes les hypothèses qui n'ont aucun fondement dans la Nature. Ce ne seroit pas assez de les élaguer, sous le prétexte de se former des passages à travers les *Méandres* dont elles sont composées ; leur germe malheureusement trop fécond, ne tarderoit pas à produire de nouvelles branches, qui étoufferoient de nouveau les vérités utiles que l'on auroit semées à leur place. Il faut avoir le courage d'en faire sacrifice entier aux principes qui sont de la première utilité (1).

(1) *Ingens certè opprobrium nihil homini sic, quemadmodùm rerum naturæ placere*, dit Pline...

Pour en venir à bout, il faudroit renvoyer les Syſtématiques, les Amateurs d'hypothèſes, les vagues Spéculateurs, aux ſiècles d'*Eraſiſtrate*, de *Galien*, &c. Il eſt juſte de leur rendre les matériaux qu'ils nous ont fournis, & dont on ne s'eſt ſervi que trop long-temps, pour embellir ſtérilement des fables. *Nuda verba nobis dantur in tam ſeriis atque neceſſariis rebus, caditque nervis moles vidua.* Boërh.

Tout exige que nous nous en tenions aux choſes connues, & que nous nous appliquions à celles qu'il nous importe de connoître ; car nous n'avons ſur tout le reſte que beaucoup d'incertitudes, ou de ténèbres. En Géométrie, une quantité réelle jointe à une quantité imaginaire, donnent un tout imaginaire : c'eſt-

Quid autem verum, quid certum, quid rectum habebunt mortales, ſi naturæ placita, acta, atque geſta, cum reſcindere non poſſint, negligant ad minimum & contemnant ? A rebus quæ verè exiſtunt, ad fictiones mentis & inania ſomnia digredi inſanire eſt..... Hæc eſt ſapientia in naturam converti, & eò undè error expulit, reſtitui.

là la juste valeur des hypothèses, mais le tout réel est précisément ce qu'il nous faut. Le secret essentiel en Médecine, est de savoir choisir & faire usage des seules choses utiles, en rejetant toutes les superfluités qui ne peuvent aider en rien à la guérison des malades ; & qui peuvent au contraire leur être funestes. Ainsi pensoit Boërhaave. (1)

Il s'ensuit qu'il faut nécessairement peser la science & les suffrages, & ne point se laisser emporter par l'ardeur d'une étude vague & inutile : souvent les Auteurs, même ceux qui jouissent de la plus grande réputation, accumulent les raisons & les autorités dans leurs ouvrages,

(1) *Iis excerptis reliqua sinè splendore sordent..... Medicus hos evolvat solos, quos rimatus tutò caret reliquis. Pauca me herclè, & simplicia quæ labore impigro, cautâ prudentiâ, candidâ fide & sermone plano, arte bonus Boylæus omnibus explicavit. Propria arti nos cernimus paucissima, horum clarescit in paucitate simplicitas. Est enim una tantùm cuique rei propria, & sua indoles. Hanc qui pulchrè tenuit, in eâ re aliud cogitabit nunquam.*

lorſqu'ils ſoutiennent une erreur. *Hippocrate* n'a dit que peu ; tous ſes conſeils ſont ſalutaires ; il n'a fait qu'un petit livre, mais c'eſt un livre d'or.

Il eſt donc poſſible de rendre l'art de guérir plus court, plus ſimple, & en même temps plus ſalutaire : nous avons dit qu'il falloit commencer par abattre, pour reconſtruire après ; il faudroit conſéquemment que d'habiles Médecins, libres des préjugés de toutes les ſectes, vouluſſent bien choiſir les matériaux, & ſe ſervir des ſeuls inſtrumens propres à mettre la ſcience en œuvre : je dis libres de préjugés, parce que pour replonger dans les ténèbres d'où elle eſt ſortie, la partie ſyſtématique de la Médecine, il faut pouvoir dire avec *Klein : Liberam profiteor Medicinam, nec ab Antiquis ſum, nec à Novis. Utroſque ubi veritatem colunt, ſequor ; multi facio ſæpiùs repetitam experientiam. Et eſt mordacis utique invidiæ favere plus vetuſtis quàm bonis præſentibus.*

On pourroit commencer par faire de chaque matière un abrégé fondamental,

qui fût comme un centre de lumière, auquel ſe rapporteroient tous les faits particuliers d'un même genre, diſperſés dans tant d'ouvrages. En éclairciſſant ainſi chaque partie, on donneroit plus de liaiſon & d'unité au tout enſemble.

De toutes les connoiſſances théoriques & pratiques, il ne faut faire qu'un enſemble qui ait des rapports immédiats avec les loix connues de la Nature : cette méthode qui ſeroit le fruit d'une réflexion profonde, & d'un jugement ſain, procureroit de grands avantages à l'humanité.

Après avoir ainſi puiſé dans le tréſor des Anciens & des Modernes, après avoir rédigé leurs travaux & leurs expériences, & de tous ces membres formé un corps bien organiſé, il faudroit en faire un code commun, qui ſerviroit aux jeunes Médecins comme de point d'appui dans la carrière orageuſe de la pratique. Quand on aura ſéparé le mauvais du bon, le certain du douteux, le néceſſaire de l'inutile, les principes de l'art dépouillés de leur alliage, ſeront tels qu'ils doivent

être, purs & sincères. Il seroit facile ensuite d'en motiver les connoissances, & d'en faire sentir les effets par une démonstration courte & nerveuse.

Le discrédit des opinions réfutées & détruites, abrégeroit le temps des études, & soulageroit beaucoup la mémoire des Elèves ; on étendroit la carrière des talens, en resserrant celle de l'espace à parcourir, & en détruisant tout ce qui les offusque. Le Médecin, au lieu de ne valoir que par sa seule industrie, emploieroit celle de tous : il n'avoit que deux yeux, l'observation lui prêtera les siens ; il n'avoit que ses propres expériences, il en aura des milliers ; sa pratique étoit bornée dans les murs d'une Ville, elle pourra circuler avec les siècles, & s'étendre sur le théâtre du monde entier.

La difficulté de rédiger tout ce qui est épars en chapitres, en aphorismes, en règles générales, ne doit mettre aucun obstacle au plan que je propose : l'ordre qu'il faudroit dans les observations, dans

les expériences & dans tout ce qui s'ensuit, eſt peut-être moins difficile qu'on ne penſe ; les principes s'étendront par les applications heureuſes qu'on en fera, & ſe rangeront comme d'eux-mêmes ſous l'empire de la vérité.

Si ce projet ſalutaire pouvoit prendre ſur l'eſprit des Profeſſeurs, ceux qui auroient le zèle d'en ſuivre l'exécution, ſeroient bien payés de la peine que doivent coûter les premiers efforts, par la ſatisfaction d'avoir porté la démonſtration dans la théorie & la pratique de la Médecine. Je ne vois rien de plus flatteur pour un Médecin, que de répandre la lumière ſur les obſcurités qu'on lui reproche. Il y a certainement beaucoup de mérite à ſimplifier les ſciences & les arts, à applanir toutes les voies, à raſſembler toutes les connoiſſances ſous un ſeul point de vue, ou dans un même code, & ſurtout à en tirer des conſéquences auxquelles on n'auroit peut-être jamais penſé, tant qu'elles auroient été éparſes & iſo-

lées dans des livres ſans nombre. C'eſt rendre un vrai ſervice au Public, que d'employer les matières premières qu'il avoit déja, mais dont il ne ſavoit pas faire uſage. Cette dernière réflexion eſt dûe aux Auteurs du Journal Encyclopédique.

Nous ne devons donc pas dédaigner un art plus court, quand il ſuffit à la ſagacité prudente, & qu'il peut faire autant de bien que le poiſon des hypothèſes à fait de mal. Le ſuccès de ce projet fixeroit pour jamais le deſtin de la Médecine ; car en ſubſtituant le ſimple au compoſé, le naturel au biſarre, le palpable à l'obſcur, les procédés clairs aux idées ſubtiles, alambiquées & métaphyſiques, nos raiſonnemens ſeront d'accord avec les faits, & ceux-ci avec l'expérience qui ne peut nous tromper. *Si vera audire juvat, ſi vera eloqui ſine invidiâ licet, hæc vera eſt, hæc ſola ægrotis ſuccurrendi via : non eſt, non invenitur alia, niſi quâ in perniciem humani generis, non in ſalutem itur.*

Unica hæc admirabilis, utilis, imò propè divina est, quam calcavit, quam nobis & opere & verbis præmonstravit artis auctor.

Boërhaavius.



RÉFLEXIONS

SUR LA

MÉDECINE PRATIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

APRÈS avoir démontré comment des parties ſimples, infinies en nombre, deviennent, en s'uniſſant, les principes des corps vivans, organiſés, & comment la vie circule avec le méchaniſme, lorſque ces principes ſont mis en action par l'énergie d'un mouvement continuel & rapide, il nous reſte à examiner ici, comment la déſunion de ces mêmes principes, l'accélération ou l'inertie de ce mouvement détruiſent l'équilibre des forces de la vie, & produiſent des altérations qui aboutiſſent à une deſtruction lente ou rapide.

Tous les principes, toutes les règles, les obſervations & les expériences n'ont qu'un but, la pratique. Combattre les maladies & les détruire, ſont les deux

termes de cette carrière ; le Médecin n'a droit de la parcourir, que quand le cercle de ſes connoiſſances a paſſé par tous les points de la Nature. Devenu aſſez fort pour marcher ſeul, il ne doit plus s'occuper que des moyens propres à rétablir les malades le plutôt & le mieux poſſible. Mais pour connoître le véritable caractère des maladies, il n'a rien de certain que les ſymptômes ou les effets qui ſe manifeſtent ; ce ſont eux qui déterminent les indications à remplir. L'étude de la Nature ſouffrante, l'examen des phénomènes qui accompagnent une maladie, la combinaiſon prompte & juſte de leurs rapports, l'appréciation du tout enſemble, ſont auſſi le régulateur de la conduite du Médecin, & dirigent toutes ſes vues pratiques. Malgré ces ſecours, ces efforts & ces traits de lumière nous n'avons malheureuſement ni méthodes, ni remèdes qu'on puiſſe dire infaillibles.

Souvent la maladie ne s'annonce qu'après avoir miné ſourdement les forces

conſtitutives du corps : ici c'eſt un tremblement univerſel, qui écroule l'édifice entier ; là, c'eſt l'exploſion d'un volcan, une lâve impure qui infecte toutes les ſources de la vie ; là enfin, c'eſt un feu rapide qui a l'effet de la foudre, & qui laiſſe comme elle, un air infect après lui. Dans ces différens cas, le Praticien le plus conſommé, la manœuvre la plus ſage, les remèdes les plus appropriés, ne produiſent rien, & l'on a l'injuſtice d'attribuer la mort à celui qui a tout fait pour la retarder. Quand un malade guérit, c'eſt la Nature ſeule qui a produit la guériſon ; quand il meurt, c'eſt toujours le Médecin qui a tort. Cette façon de penſer eſt univerſelle.

SECT. II.

C'eſt pour épargner aux Elèves des reproches fondés, que ces réflexions ſont faites : je les ai tirées de mes propres malheurs, de l'hiſtoire des erreurs dont je ſuis heureuſement déſabuſé. Puiſſé-je en déſabuſer les autres ! Perſonne ne peut

ſe trouver bleſſé de l'aveu de mes foibleſſes ; ſi je critique des abus préjudiciables, j'uſe du droit d'un convaleſcent, qui raconte les maux qu'il a ſoufferts, & les remèdes qui l'ont guéri. S'il eſt vrai que la Médecine de nos jours eſt une ſcience biſarre, l'emploi des moyens extrêmes, tâchons de devenir plus circonſpects ; n'oublions jamais que les malades ſont des hommes, plaçons-les ſagement entre ces extrêmes. Le Praticien, quand il eſt ſage, ne croit qu'à ce que l'expérience lui a démontré vrai, & n'admet que ce que ſon jugement ratifie. Incapable de ménagemens ſerviles, il s'inſcrit en faux contre les préjugés qui ſont des opinions ſans jugement ; il dit naturellement ce qu'il penſe, il fait ce qu'il doit, ſans flatter, ſans bleſſer, ſans redouter perſonne. Imitons-le.

SECT. III.

La Médecine pratique renferme la connoiſſance des maladies, & l'application des remèdes. C'eſt l'art difficile d'appli-

quer utilement dans toutes les circonſtances, les principes puiſés dans le livre de la Nature. Il n'eſt plus temps d'apprendre, quand il faut exécuter ; ſi l'on agit ſans être inſtruit, l'inexpérience d'un côté, la vue du danger de l'autre, troublent les ſens, la raiſon s'obſcurcit davantage, ou ſi l'on ſuit une routine aveugle, elle nous entraîne avec elle dans le cours fortuit des événemens. Il y a plus : parmi les phénomènes eſſentiels aux maladies, il en eſt d'acceſſoires & de ſuperficiels, qui en impoſent quelquefois à l'homme éclairé, & les remèdes les plus ſûrs, placés ſuivant leurs indications, ne répondent pas toujours à l'effet qu'on en attend : de combien de précautions les jeunes Médecins n'ont-ils pas beſoin dans les maladies qui ſe traveſtiſſent, ainſi que dans l'emploi de ces remèdes violens que je nomme ſuſpects.

SECT. IV.

La vie des hommes n'eſt point une affaire qu'on puiſſe abandonner au haſard, ou traiter avec précipitation. La Médécine prati-

que doit par conféquent être un travail réfléchi : quelque compliquée qu'elle foit en effet, on doit la confidérer comme une machine que la prudence fait mouvoir avec peu de refforts. Pour la confidérer fous ce point de vue, il faut être perfuadé qu'on trouve par-tout la combinaifon des plus grands effets dépendans des plus petites puiffances poffibles : il faut favoir déduire de caufes très-fimples, les phénomènes les plus compliqués, & les propriétés différentes de tous les êtres, de toutes les vies, de toutes les machines particulières. Or, nous avons fait voir que le petit eft l'élément du grand, & que chacun d'eux fervoit à la connoiffance de l'autre. Il s'enfuit qu'avec du fang froid & de la modération dans tous les cas, on peut venir à bout de trouver le mot de l'énigme. Malheur au Médecin qui eft trop lent ou trop emporté ! La lenteur & la précipitation font les deux écueils de l'efprit ; mais en général, les plus grands rifques font toujours du côté de

l'impatience : quand on connoît bien la Nature, on ne s'avise jamais de vouloir plus qu'elle, on fait rarement de fausses démarches. *Les extrémités de nos connoissances*, dit Montaigne, *tombent dans l'éblouissement* ; il ne faut donc pas moins d'adresse & de force pour s'arrêter au terme, que pour courir dans la carrière qui y conduit. L'esprit ne franchit jamais les barrières, quand la Nature lui sert de guide.

SECT. V.

Je sais bien que quelquefois la Médecine est la science du moment, & que l'occasion ne revient pas : M. *Maccopé*, Professeur à Padoue, fut appelé en consultation dans un cas urgent. Il s'agissoit de délibérer si une saignée seroit décisive en bien ou en mal : c'étoit un terrible problème à résoudre ! Pendant que de part & d'autre les Médecins disputoient pour & contre, M. Maccopé qui s'occupoit uniquement du malade, & qui lui touchoit le poulx, dit à ses Confrères :

Mes Amis, ſaignons dans ce moment, nous diſputerons après. La ſaignée ſe fit, & le malade fut ſauvé.

SECT. VI.

L'objet de la Médecine eſt le corps humain : tous les corps ſont eſſentiellement formés & organiſés de même manière ; les principes en ſont ſimples, les parties ſimilaires, la charpente ſemblable, le méchaniſme uniforme. Auſſi les fibres, les chairs & les ſucs des jeunes animaux ont, à peu de choſe près, la même couleur, le même tiſſu, la même odeur & le même goût. Les végetaux dans leur formation & leurs premiers développemens, ont les mêmes propriétés ; une plante vénéneuſe n'eſt preſque pas plus malfaiſante dans ſa première jeuneſſe, qu'une plante nourricière. Les Polonois, les Ruſſes, les Coſaques mangent au printemps des ſoupes où la cigüe entre en abondance ; les uns & les autres s'en trouvent bien. Il eſt vrai que dans la ſuite, l'âge de la plante, la chaleur du climat dérogent à

cette uniformité, & que chaque corps paroît avoir ses humeurs particulières, une *Idiosyncrasie* individuelle, une vie à part. Le Praticien ne doit regarder ces nuances differencielles que comme des points accessoires dans le passage d'un Individu à un autre. Les principes de la structure, du mouvement, sont des causes simples & fécondes qui mettent en jeu des ressorts immenses, qui associent, qui assimilent des choses opposées, que nous jugeons insociables : ces causes commencent la chaîne des phénomènes naturels & contre nature, dont chaque effet est un anneau continu. En un mot, l'uniformité des corps ne peut être susceptible que d'un petit nombre d'effets primitifs, déterminés ; j'ai des raisons graves pour insister sur cette vérité.

SECT. VII.

Toute action méchanique vient également des solides & des fluides. *Consensus unus, conspiratio una*, dit le Père de la Médecine : les impressions plus ou moins

ſortes de ces deux agens corporels, ſont les cauſes de la ſanté & de la maladie. La ſanté eſt le point de l'équilibre, la maladie en eſt l'éloignement : la première eſt l'harmonie intérieure des fonctions; le complément des corps vivans; le plus haut point de la ſanté, en eſt le dernier période, il reſſemble à celui de la maturité des fruits. Dans l'une & dans l'autre, l'atténuation, la proportion des principes ſont exactes, & ce mêlange homogène eſt doux; mais ces deux états ne ſont que ſtationnaires. *Omnes habitus ad ſummum progreſſi, periculoſi; cum nec in eodem ſtatu permanere, nec quieſcere poſſunt, reſtat ut cadant in deterius.* Hipp.

SECT. VIII.

La ſource des dérangemens étant ſimple, on peut en aſſujettir tous les réſultats à des loix invariables, à la force ou à la foibleſſe des ſolides, à l'excès ou au défaut de mouvement dans les fluides. Les deux premières de ces loix ſont la clef de l'édifice humain; les deux autres

qui nous expliquent la circulation, rendent raiſon des phénomènes qui s'enſuivent. Si je prouve, comme je crois, que l'élaſticité & l'inertie, le trop & le trop peu de mouvement, ſont les quatre états des ſolides & des fluides, dont le pouvoir eſt toujours combiné ; les effets morbifiques qui en réſultent, tous les phénomènes en ſont les points intermédiaires, ſoit que le vice ſoit héréditaire, ou acquis : dès-lors j'aurai fait la ſouſtraction d'une infinité de cauſes qui n'exiſtent que dans l'imagination. Examinons d'abord les ſolides.

SECT. IX.

Nous avons démontré la nature de la fibre, il faut nous occuper de ſes propriétés : elle eſt plus ou moins élaſtique par ſa nature, elle eſt donc plus ou moins denſe & robuſte, plus ou moins grêle ou délicate, plus ou moins fatiguée & tiraillée dans les différens corps. Selon la manière d'être de ce fil conſtitutif des organes, il gagne ou perd en proprié-

tés : delà dépendent les tons, les diſcordances, le jeu du méchaniſme animal. La tenſion donne de l'activité à la fibre, le relâchement la réduit dans l'état d'inertie : ces premiers phénomènes viennent de l'organiſation, ils expliquent le ſentiment avec ſes nuances, le mouvement & ſes effets, le plaiſir ou la douleur des ſenſations, les différences marquées des effets naturels & contre nature, en un mot, tous les événemens du petit monde, que l'homme repréſente.

SECT. X.

La manière d'être de chaque Individu, ſa vie, ſes humeurs particulières, viennent donc des propriétés méchaniques de la fibre : en général la vibration dépend de l'aptitude à la ſenſation, & la ſenſibilité eſt proportionnelle au dégré de tenſion. La fibre grêle, délicate eſt très-mobile : douée d'un ſentiment exquis, & par conſéquent ſuſceptible de toutes les impreſſions, elle parcourt rapidement les extrêmes de la plus grande

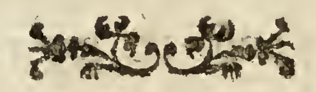
tenſion,

tenſion, & du relâchement le plus complet. C'eſt la *Chanterelle* du corps, dont les vibrations promptes & précipitées occaſionnent ſouvent la rupture ; la fibre denſe, naturellement élaſtique, moins ébranlable, en eſt la *groſſe corde*. Cette comparaiſon peut ſervir à nous en donner une aſſez juſte idée.

SECT. XI.

Ces deux états ne ſont morbifiques que quand ils s'écartent du point qui leur eſt naturel : on peut être fort délicat & ſe bien porter. En ſuppoſant un vice de part ou d'autre, il ſera ſuivi des dangers particuliers à la force ou à la foibleſſe des organes. Chaque différence méchanique a des effets relatifs ; par ſa nature l'homme délicat eſt bien plus près de la maladie que l'homme robuſte. *Debilitas omnibus morbis opportuna :* j'excepte de cette règle générale les maladies inflammatoires, où la foibleſſe naturelle eſt ſouvent une cauſe de guériſon. Dans les maladies aigües, l'homme foible ſent vi-

vement & souffre beaucoup ; mais la fièvre est moins ardente, la résolution des humeurs plus facile, le pronostic à tirer plus favorable, & la guérison plus certaine. L'homme robuste est sujet aux grandes maladies : quoique la cause morbifique soit double ou triple, la douleur n'est jamais proportionnée à la grandeur du mal, elle est sourde & permanente. Cette connoissance est absolument nécessaire aux jeunes Médecins, puisque plus d'un Praticien s'y trompe dans le traitement des maladies inflammatoires, propres à ce tempérament. On condamne quelquefois l'homme foible qui souffre & qui guérit, tandis qu'on répond de l'homme robuste qui périt de gangrène, ou de suppuration. La rigidité de ses fibres se prête plus difficilement à la résolution, & l'excès de chaleur dans ce tempérament vient de l'excès des forces de la vie. Je passe à la circulation.



SECT. XII.

Les vices de la circulation dérivent tous du *trop* ou du *trop peu* de mouvement : trop de mouvement uſe, détruit les puiſſances qui le communiquent. Il égare, diſſipe, rend imméables les humeurs qui, dans le corps humain, ſuivent les loix d'une impulſion particulière. Telle eſt en deux mots la théorie des maladies aigües, des engorgemens ſubits, des inflammations *par erreur de lieu*, de la ſuppuration, de l'imméabilité & de la gangrène. Trop peu de mouvement eſt un état d'atonie, dans lequel la circulation languit ; le corps y accumule chaque jour des humeurs qui ne tardent pas à obſtruer les petits vaiſſeaux, à faire corps avec les tuyaux qu'elles bouchent. Ce défaut d'élaſticité produit néceſſairement ce que *Boërhaave* appelloit *lentor ſanguinis ; viſcoſum iners ; oleoſum pingue.* De-là, l'empâtement des viſcères ; les dépôts par congeſtion, les tumeurs froides, enkiſtées, les skirres, & toutes ces mala-

dies dont la marche lente aboutit à la décompoſition des parties conſtitutives du ſang en général, & du fluide obſtrué en particulier.

SECT. XIII.

D'où peut venir la tendance naturelle des corps organiſés vers la putréfaction? Cette dégénération univerſelle ſeroit-elle un vœu de la Nature, un ſecret qu'on ne puiſſe lui arracher ? La ſalive qui eſt une humeur ſavoneuſe, en eſt-elle la cauſe prédiſpoſante ? L'obſervation exacte & l'hiſtoire des phénomènes ſucceſſifs qui accompagnent cette dégénération, peuvent ſeules nous donner des réſultats lumineux ſur cette matière. Mais avant que d'entrer dans ce détail, il faut établir des principes puiſés dans la Nature même de notre deſtruction : l'homme de génie ſaura bien en tirer parti.

1°. Tout fluide animal abandonné à lui-même, a encore un mouvement inteſtin, un mouvement ſpontané.

2°. Tout fluide qui croupit, ſubit un mouvement dont l'aſcéſcence, la putré-

faction & l'alcalescence sont les produits successifs.

3°. Cette succession dépend des vicissitudes périodiques auxquelles la Nature est assujettie. L'analogie se retrouve partout ; le mouvement a toujours ses effets, quelquefois plus rapides, quelquefois plus lents.

4°. Tout fluide, & principalement le sang, est composé de parties hétérogènes, qui ont toujours des dégrés inégaux d'union & de densité.

5°. Tous les animaux, sur-tout les *Carnivores*, sans être dans un état actuel d'*alcalescence*, tendent naturellement vers l'*alcalisation* volatile. Le corps humain a vingt parties altérables, pour une qui ne l'est pas : l'homme se nourrit de la chair des animaux, dans le corps desquels le chyle & les humeurs ont déja reçu des dégrés d'atténuation ; ils en subissent encore de nouveaux dans le sien propre. Les animaux *herbivores*, les *granivores* sont aussi soumis à cette loi destructive ; mais il semble que leur approximation

vers les derniers degrés d'altération ſoit un peu plus tardive que dans les *carnivores.*

6°. Plus un animal eſt jeune, plus il tient du principe végétal ou de la nature du lait, moins il tend à la corruption : avant que ſes chairs & ſes ſucs ſe putréfient, ils paſſent d'une manière ſenſible par une ſorte d'aſcéſcence. La ſueur des enfans a quelquefois une odeur acide : c'eſt le contraire dans les vieux animaux.

7°. Les abeilles, les fourmis, les *coccus* ſont preſque les ſeuls du règne animal qui donnent des ſignes d'acidité manifeſte ; mais l'acidité qu'on y remarque, n'eſt pas d'une nature végétale, car ils tendent à la putréfaction comme tous les autres inſectes.

8°. Les corps gras, ſucculents, réſiſtent bien moins à la putréfaction que les corps maigres : j'ai vu deux hommes attaqués en même temps d'une fièvre putride épidémique, dont les ſymptômes étoient les mêmes, à l'âcreté de la chaleur près. L'un avoit autant d'embonpoint

que l'autre en avoit peu; le premier mourut le onze de ſa maladie : vingt-quatre heures après ſa mort, il exhaloit une puanteur inſupportable. Le ſecond, dont les chairs étoient, pour ainſi dire, réduites à leur parenchyme, ne mourut que le vingt-un : il n'eut point le ventre *météoriſé* comme l'autre, & la putréfaction ne ſe manifeſta que trois jours après. J'ai eu occaſion d'obſerver ces faits en Allemagne, parce qu'on ne s'y preſſe pas d'enterrer les morts. Cette coutume eſt très-ſage après des maladies violentes, bizarres, convulſives, ſoporeuſes, apoplectiques.

9°. Les parties des animaux ont une tendance à une déſunion d'autant plus prompte, que leurs liens ſont plus lâches. L'exemple des jeunes animaux n'infirme point cette règle générale : la molleſſe de leurs fibres eſt néceſſaire à leur accroiſſement, c'eſt leur état naturel.

10°. Enfin, tous les corps, tels que les minéraux qui s'accroiſſent & ſe répa-

rent par *juxtà-position*, s'altèrent, tombent en efflorefcence par leurs fuperficies, ou par les parties qui ont été formées les dernières. On obferve le contraire dans les corps qui vivent ou qui végètent par *intus-fufception* : la caufe de leur altération eft interne, elle dépend de la défunion des parties élémentaires conftitutives de ces mêmes corps.

SECT. XIV.

Le principe de l'altération des corps me paroît le même que celui du mouvement & de la vie univerfelle ; fon pouvoir doit s'étendre depuis la formation, le développement & la maturité des Individus & des fubftances, jufqu'à leur deftruction entière. Le principe qui opère tous ces changemens, toutes ces métamorphofes, toutes ces atténuations rapides, & cette volatilifation générale de parties que la Nature ne produit que par des dégrés intermédiaires, infenfibles ; c'eft le mouvement du feu, qui fait tout avec confufion, & qui, par-là même détruit

tout. La Nature fait tout avec ordre, la conſervation eſt ſon but.

SECT. XV.

Le feu ſolaire, le feu téchnique ou docimaſtique ont au-deſſous d'eux des dégrés de chaleur plus doux, des mouvemens moins rapides, moins deſtructifs que ceux qu'ils produiſent immédiatement : le premier de ces dégrés eſt le phlogiſtique ou le feu principe des corps ; le ſecond eſt le mouvement ſpontané qui en eſt le produit ; c'eſt lui qui excite toutes les fermentations, & qui donne lieu à de nouvelles combinaiſons, à de nouveaux produits.

SECT. XVI.

Un fluide homogène & parfait, relativement à nos ſens, peut changer de nature, & ſe déſunir par la continuité de mouvement. La chaleur qui pénètre le tiſſu des fibres animales, qui agit ſur leurs humeurs, eſt la cauſe de leur altération ; c'eſt en les dilatant, en les raréfiant, qu'elle en vient à bout.

SECT. XVII.

Mais, dira-t-on, les ſels à baſe terreuſe accélèrent la corruption des viandes ; le principe terreux eſt donc celui de la deſtruction : l'expérience eſt vraie par rapport à certains ſels neutres, mais l'induction qu'on en tireroit relativement au corps humain, ſeroit-elle juſte ? Je ne puis le croire. Je ne vois point de parité à admettre entre un morceau de viande ſaupoudré de ſel, renfermé dans un bocal avec une certaine quantité d'eau, & des chairs vivantes, ou des humeurs qui réagiſſent contre les parois des vaiſſeaux. Il ſeroit bien étrange que le ſeul principe inaltérable des corps, que la terre qu'on retrouve toujours la même après la deſtruction, fût la cauſe naturelle de leur altération.

SECT. XVIII.

Nous connoiſſons les effets de la fermentation & de ſes dégrés, mais nous ignorons encore la manière dont ſe for-

me la putréfaction dans les corps vivans organisés. La fermentation connue est un effet de l'art, celle que nous ignorons est l'ouvrage de la Nature. *Tacitum habet arcanum, tacitamque potestatem.* D'ailleurs, ce qui se passe dans le corps humain ne ressemble point à ce qui arrive au liquide contenu dans une cuve ; & ce qu'on observe après la mort, ne s'exécute pas ainsi pendant la vie. Mais puisque les choses en viennent toujours là, il est important de réunir ici ce qu'il y a de plus vraisemblable sur cette matière. Tout ce que l'homme peut faire, c'est de remonter par l'analyse aux choses qu'il ignore, & de conclure par l'analogie : la voie de la comparaison est la plus sûre de toutes. (1)

---

(1) *Fermentationis natura in dies prælucet, ex variâ ejusdem prole, succorum videlicet colliquatione, verminatione, lapidescentiâ, ut ex diversis agendi modis. Acidi enim fermenti partes errabundæ jugem agendi cupidinem inducunt ; Tartarei & acrioris mordent, vellicant, & periodicè convellunt : crudi, & aquosioris consopiunt : bilescentis, & sulphurei fervefaciunt : tetri, & terrestrioris in mærorem, aut insaniam adigunt:*

Nous allons ſuivre la marche de la putréfaction interne dans les progrès de ſes développemens ; & pour nous rapprocher de la vérité, nous tirerons nos inductions des phénomènes ſenſibles que la putréfaction externe préſente aux yeux de l'Obſervateur. Nous ferons voir ailleurs comment elle ſe communique d'un Individu à un autre ; ſes effets ſemblables nous prouveront qu'elle agit uniformément dans l'homme & la brute. Cette connoiſſance peut ſervir à nous faire appliquer à propos un remède au mal.

---

putrentis fatiſcentiam creant : maligni languorem inferunt : venenoſi, ſeu toto genere naturæ adverſi proſternunt. Diſcretæ porrò fermentationum proprietates ſenſibus ſeſe obviàm dederunt in diverſa ad peripheriam protruſione, ut pote in variolis, morbillis, impetigine, pſorâ, vitiligine, eſſere, morbo pediculari, & verminibus cuticulam occupantibus, nec non in abceſſuum, aut ulcerum diverſitate, ut & in tumoribus, ſcrofulis videlicet, eryſipelate, phagedenâ, bubonibus, &c. Chriſtophe Bennet. *Theatrum Tabidorum*, p. 27 & 28.

(1) Il eſt ſingulier que l'Auteur ait déduit d'un faux principe des conſéquences juſtes relativement aux effets qu'on obſerve dans le corps humain.

SECT. XIX.

1°. L'eau ou la férofité qui eft la partie la plus abondante de nos humeurs, eft auffi l'inftrument effentiel du mouvement inteftin pour former, combiner les parties des fluides, & pour les décompofer enfuite, felon les circonftances. L'eau qui eft l'élément du mucilage animal & végétal, devient donc le principe de fa défunion, après avoir été celui de fa formation.

2°. La chaleur qui donne à l'eau fa fluidité, eft la caufe de fon altération. Ce véhicule devenu plus pénétrant, aide au mouvement fpontané à défunir les parties intégrantes des corps : en pénétrant leurs tiffus, l'union en devient plus lâche. De-là l'intervalle des particules entre elles.

3°. Dans une partie obftruée, la férofité du fang eft celui de tous les principes qui le compofent, qui fe raréfie, qui s'évapore le premier, ou qui eft reporté dans la maffe commune.

4°. L'évaporation de la sérosité donne aux principes restans des qualités éminentes qu'ils n'avoient pas ; ils en deviennent plus épais & plus âcres. Les fluides ont besoin d'union, mais l'adhérence leur est funeste ; le jaune d'œuf se conserve bien moins que le blanc plus fluide que lui. Dans cet état, le mouvement spontané augmente avec le jeu des vaisseaux de la partie obstruée.

5°. Si la chaleur s'accroît avec le mouvement, dans le corps humain le phlogistique est souvent un produit de l'atténuation, comme celle-ci est une suite nécessaire de la continuité de mouvement. La fonte des globules graisseux qui en est l'effet, occasionne cette chaleur âcre & mordante dont se plaignent les malades attaqués de fièvres putrides, ou de celles dont le marasme est la suite. Cette chaleur vient cependant moins de la violence du mouvement, que du caractère de la fonte dont je viens de parler.

6°. Le mouvement spontané, aidé d'une chaleur acquise, & de l'eau qui sert de

véhicule à la partie ſaline du ſang, atténue de plus en plus les principes, qui, portés les uns ſur les autres, ſe heurtent, ſe briſent, ſe ſubtiliſent, & deviennent indépendans. La partie ſaline dégagée, rend les autres ſolubles. L'huile retient le phlogiſtique dans ſes entraves, & n'en devient que plus inflammable & plus cauſtique. Peut-être auſſi que la partie terreuſe plus atténuée, ſe combinant avec l'huile & le ſel, prend un caractère âcre & ſalin. Mon doute porte ſur l'analogie des effets ſemblables ; mais un ſel alkali fixe n'exiſte point dans le corps vivant ; on meurt avant qu'il puiſſe ſe former. Tous ces réſultats ſont des compoſés de parties douces, homogènes dans le ſang avant ſa décompoſition.

Chaque principe devenu libre forme donc un corps à part, un hétérogène nuiſible. Le phénomène qui précède quelquefois, mais qui accompagne toujours la putréfaction, répand de grandes lumières ſur cette obſcurité. Il prouve que l'huile animale ſéparée de l'eau,

ſait réellement ce corps à part. De l'union des parties huileuſes entre elles, naiſſent ces pellicules qui nagent ſur les humeurs & ſur les fluides putréfiés. Elles repréſentent l'iris. C'eſt la fonte des globules graiſſeux diſſous par les ſels, qui donne lieu à ce phénomène (1). Pour s'en convaincre, il ſuffit d'examiner les urines des ſcorbutiques, ou de jetter les yeux ſur ces bulles d'air & de ſavon que forment les enfans avec un chalumeau.

8°. Enfin tout prend dans le corps une ſaveur éminente, une odeur fœtide. Les fluides deviennent ſi âcres, que leur acrimonie agit même ſur l'argent. Ils rongent leurs vaiſſeaux, s'extravaſent & infiltrent

(1) L'infection des ſubſtances corrompues vient de l'huile du ſang, qui en eſt la partie odorante. L'exaltation de cette huile dépend de ſa partie inflammable. Les peuples qui ſont dans le cas de pléthore huileuſe, ſon ſujets à des maladies inflammatoires très-dangereuſes. La fonte rance qui accompagne les maladies des Ruſſes, qui ont beaucoup d'embonpoint, produit des accidens redoutables. Elle rend leurs maladies chroniques très-rebelles. C'eſt une des principales cauſes des maladies des os ſi communes dans cet Empire.

tous les tiſſus. Le ventre, qui en eſt l'entrepôt principal, augmente en volume, ſe météoriſe. La putréfaction engendre beaucoup d'air qui écarte les fibres & rompt les cellules. Cette règle eſt générale. Ces effets ſont portés ſi loin, que, peu de temps après la mort, la volatiliſation donne des aîles aux parties charnues. Il ne reſte du corps que la charpente, & qu'une terre mêlée d'une portion d'huile fixe & tenace.

Ces émanations ou ces myaſmes répandus dans l'air ſont des poiſons volatils & pénétrans, qui compoſent l'eſſence de la contagion. Mais comment ſe peut-il que les animaux venimeux vivent ſains, en formant dans leurs entrailles un poiſon qui nous tue, quand ils nous le communiquent ? C'eſt un beau problème que nous laiſſerons à réſoudre à la Phyſique & à la Chymie.

Quoi qu'il en ſoit, un myaſme quelconque agit comme un ferment ajouté à une matière à laquelle on veut faire ſubir la fermentation. Une petite portion de

levain ſuffit pour communiquer ſon caractère à toute la maſſe capable de changement. Le plus ou le moins de diſpoſition, l'activité plus ou moins concentrée, font que le ferment agit plus tôt ou plus tard, change la nature des humeurs, & leur communique la ſienne. C'eſt l'admiſſion & le développement de ces atômes imperceptibles à nos ſens, qui produiſent les maladies putrides, malignes, peſtilentielles, &c. en déſuniſſant les principes.

Comme le mouvement qui anime la Nature, a des effets univerſels, il agit dans ces cas particuliers comme dans tous les autres. Je m'explique : dans les plantes & les fruits, par exemple, l'exaltation des huiles végétales eſt le vrai point de maturité. Au-delà commencent les progrès de la déſunion des principes. Avant ce point, les poiſons végétaux ont les qualités bienfaiſantes des plantes alimentaires. Nourriſſans au printemps, âcres dans leurs accroiſſemens, ils deviennent deſtructifs à meſure qu'ils approchent davantage de la matu-

rité. Ces différens degrés d'exaltation produisent des effets opposés dans les fruits des différens climats. En Perse, les pêches purgent même violemment. Le raisin y donne des dyssenteries cruelles. Chez nous, les pêches sont salutaires, quand on en mange avec modération, & nos raisins guérissent souvent les dyssenteries chroniques.

Telle est l'histoire fidelle de la putréfaction & des germes de mort qu'elle répand. Je finirai par une vérité bien triste; c'est qu'on n'en apprendra jamais davantage sur cette matière. A quoi se réduisent tous nos raisonnemens sur les causes qui y donnent lieu, quand on voit les Kamchadales se bien porter en ne vivant que d'alimens putréfiés? Ils font un trou dans la terre qui leur sert de garde-manger; ils le remplissent de poissons auxquels ils laissent subir la fermentation putride. C'est dans ce point qu'ils les mangent, & c'est un régal pour eux. Cet aliment infecte ne les incommode point, tandis qu'une nourriture plus saine de-

vient pour eux un poiſon lent. Des douze Kamchadales que la Clémente Eliſabeth avoit fait venir à Pétersbourg, il n'en eſt reſté que deux ou trois ; & ceux ou celles qui leur ſurvivent ont actuellement ſouffert long-temps avant que de pouvoir s'accoutumer à un régime de vie plus naturel & plus analogue au corps humain. La raiſon tirée de la digeſtion preſque faite d'une ſubſtance corrompue, ne me ſatisfait point : en ſuppoſant même que la digeſtion parfaite ſoit un premier degré de putréfaction, il y a trop loin de ce degré à celui de la volatiliſation putride, pour pouvoir admettre une analogie. Pourquoi les Kalmouks, qui mangent de préférence la chair des animaux morts de maladies, ſans que le feu ou les aſſaiſonnemens en corrigent la mauvaiſe qualité, ſont-ils ſains & robuſtes ? La raiſon humiliée doit ſe taire.

SECT. XX.

Nous avons vu que les principaux phénomènes des maladies ſont de grands événemens par de petites cauſes : trois

choſes indiquent ces cauſes aux jeunes Médecins ; les connoiſſances anatomiques qui ne ſe perdent pas dans les infiniment petits ; la nature bien connue des différens tempéramens, & l'étude profonde du pouls. Quelque traveſtis que ſoient les phénomènes d'une maladie, il eſt preſque impoſſible qu'ils en impoſent à celui qui poſſède bien ces trois points eſſentiels. La ſcience anatomique eſt au période de ſa gloire ; nous avons parlé des tempéramens ; paſſons à ce qui leur convient ; nous dirons enſuite un mot ſur le pouls.

Le tempérament ſanguin eſt ſujet aux maladies inflammatoires ; il exige & ſupporte mieux la ſaignée que les autres tempéramens. Les narcotiques lui conviennent rarement. L'homme ſanguin eſt grand dormeur ; les émétiques peuvent lui occaſionner une apoplexie, ou la rupture de quelques vaiſſeaux. J'ai vu réſulter l'un & l'autre accident de leur uſage indiſcret. Tout ce qui rafraîchit le ſang, qui en calme l'efferveſcence, eſt indiqué. Cette règle générale exclut les remèdes échauf-

sans & stimulans de la cure des maladies propres à ce tempérament. L'homme sanguin doit s'abstenir de tous les mets trop assaisonnés, de tout ce qui est âcre, ou qui contient beaucoup de parties huileuses, aromatiques, &c. En général, les épiceries, les spiritueux, la bière, le cidre, les vins fumeux dont on a suspendu la fermentation en les mettant en bouteille, ne lui conviennent pas. On doit mettre dans la même classe les végétaux qui sont fortement médicamenteux, tels que l'ail, l'oignon, la moutarde, les asperges, les artichaux, les choux, le séleri, &c. Il doit s'abstenir des viandes noires, des oiseaux de rivière, des poissons qui ont beaucoup d'huile, des alimens trop nourrissans, empâtans, &c. Les herbes potagères qui contiennent un mucilage doux, des parties nitreuses, lui conviennent : le bœuf, le mouton, le veau, la volaille, le gibier dont la chair est blanche, tous les animaux granivores sont pour lui des alimens très-sains. En général, ce qui convient à chaque tem-

pérament dans l'état de ſanté, indique aux Médecins ce qu'ils doivent preſcrire dans l'état de maladie.

SECT. XXI.

Les maladies du tempérament bilieux ſont toutes celles qui naiſſent d'une tenſion forte, de l'excès de chaleur, de ſécheresse & d'âcreté dans les humeurs : ces maladies ſont preſque toujours graves ; les accidens y deviennent formidables à meſure que la bile s'exhalte, & cette humeur eſt très-inflammable.

Le tempérament bilieux ne ſupporte point autant de ſaignées que le tempérament ſanguin ; l'indication propre eſt de remédier à l'acrimonie jointe à l'épaiſſiſſement. Auſſi les remèdes indiqués ſont ceux qui relâchent les fibres trop tendues, qui humectent, rafraîchiſſent & adouciſſent. *L'opium* employé à propos, les narcotiques, les minoratifs, tels que la manne, la caſſe, les tamarins, les ſels neutres produiſent de très-bons effets. Les purgatifs violens, les émétiques, les

élixirs, les teintures chymiques donnent lieu à d'étranges cataſtrophes. Les boiſſons aigrelettes, légèrement acidules, les apozèmes tempérans, le petit-lait, l'hydromel léger, la bière & le cidre, *pondere & menſurâ*, les eaux minérales ferrugineuſes qui ne contiennent pas trop d'acide vitriolique, les fruits bien mûrs, ſavoneux, aſſociés au ſucre, ſont les fondans qui diviſent les humeurs ſans tumulte, & qui guériſſent ordinairement les malades de cette eſpèce. Dans l'état ſain le régime eſt le même que celui du tempérament ſanguin, à peu de choſes près. Les vins qui ne ſont pas trop fumeux, qui échauffent peu, qui paſſent légèrement, ſont très-convenables, pourvu que l'on en uſe avec modération, & qu'on les trempe. Quelques verres d'eau le matin à jeun, bus de demi-heure en demi-heure, épargnent les chaleurs d'entrailles, la conſtipation & les effets qui s'enſuivent. La promenade, la muſique, les plaiſirs tranquilles ſont pour les bilieux des moyens de ſanté; l'oiſiveté & l'ennui, la longue

application & l'opiniâtreté du travail leur ſont funeſtes.

SECT. XXII.

Le tempérament mélancolique eſt celui de tous qui ſe tranſmet le plus facilement avec le ſang : il eſt ordinaire qu'un enfant mélancolique naiſſe d'une mère vaporeuſe & hyſtérique. Quand cette maladie n'eſt pas héréditaire, l'acquiſition en eſt facile ; tout ce qui appauvrit & qui épuiſe le ſang peut la produire. Dans cet état, la fibre eſt très-délicate, très-ſenſible, très-irritable, & les humeurs ſont âcres & tenaces ; il ſe rapproche du tempérament bilieux, dont il eſt l'extrême. L'imagination des mélancoliques eſt preſque toujours frappée ; leurs maladies prennent toutes ſortes de forme : ils ſentent vivement, peignent ce qu'ils reſſentent avec énergie, & déſeſpèrent preſque toujours de la guériſon. Les gens de ce tempérament doivent avoir un ami dans leur Médecin ; ils veulent être traités avec la patience & la complaiſance que l'on doit

aux enfans, ſans quoi les malades s'impatientent, ſe dégoûtent, & les Médecins excédés abandonnent la partie, ce qui fait également tort aux uns & aux autres. La trop grande diète, l'abſtinence, un air trop chaud, toutes les liqueurs, les vins fumeux, le thé, le café, le chocolat, les longues veilles, les exercices violens, les paſſions vives & durables, tout ce qui eſt âcre, épicé, alkalin, eſt auſſi nuiſible aux mélancoliques qu'aux bilieux. L'eau pure pour boiſſon convient aux uns & aux autres, on ne ſauroit trop leur recommander d'en faire uſage. La promenade, l'exercice du cheval, la paume, le mail, toutes les diſſipations agréables ſont des remèdes pour les mélancoliques. Il faut bien connoître la ſympathie ou l'averſion des hypocondriaques, & des femmes hyſtériques pour certains remèdes, avant que de leur en preſcrire l'uſage : rien de plus facile que de s'y tromper. Tel remède prévient un accès, ou calme les ſpaſmes les plus effrayans, qui accélère l'un, & redouble les autres

dans un ſujet différent. J'ai vu les meilleurs & les plus dangereux effets du muſc, du camphre, du caſtoreum, de l'aſſa fœtida, & des gouttes anodines. Ces remèdes ſoulagent beaucoup les hypocondriaques & les hyſtériques, *ab irritabilitate, non à materiâ*, quand ils peuvent en ſupporter l'odeur, & nuiſent infiniment dans le cas contraire. En général, on ne doit les employer que pour calmer l'orage préſent; leur uſage fréquent *hébete* toujours les nerfs, quand il ne les rend pas plus irritables. Les remèdes anti-hyſtériques peuvent bien imprimer aux fibres & aux nerfs des oſcillations & des vibrations différentes, mais ils n'en changent pas la texture, ils ne rendent pas aux humeurs la fluidité & cette lubricité de parties qui leur manque; les plus efficaces d'entr'eux ne ſont que des palliatifs éphémères, & je ne penſe pas qu'aucun Médecin croie avoir guéri un mélancolique avec ces ſecours, mais en revanche on en guérit beaucoup en les traitant de la manière indiquée dans la ſec-

tion précédente. Ceux qui auront occasion d'employer le musc dans les maladies des nerfs, doivent observer de le prescrire à la dose de douze à vingt-quatre grains par prise, en l'ordonnant deux ou trois fois par jour, suivant la grandeur des accidens : on peut l'associer au sucre, au camphre, à l'opium, relativement aux circonstances. A cette dose il produit quelquefois des effets surprenans ; (1) j'ai

(1) En attendant que je donne au Public mes observations, voici un fait connu des Médecins de Londres, que M. *Pringle* m'a communiqué pendans que j'y étois. Une Demoiselle assez robuste en apparence, se fit électriser : l'effet de la commotion électrique fut si violent, que dès le lendemain la Demoiselle fut attaquée de convulsions auxquelles succédèrent des mouvemens convulsifs dans les bras. Dès qu'on les lui assujettissoit, elle tomboit en sincope. Un Praticien éclairé prescrivit les remèdes convenables aux maux de cetre nature ; mais l'expérience ne fit rien pour la malade. Tous les secours sur lesquels il comptoit furent inutiles. Il eut recours au musc dont il fit prendre quinze à vingt grains de quatre heures en quatre heures. Ce remède eut le plus grand succès. J'en ai éprouvé de très-bons de l'eau distillée de menthe poivrée, dans des spasmes qui ne venoient pas de la même cause, mais qui produisoient les mêmes phénomènes. S'il est

là-dessus des observations intéressantes, tant dans les maladies convulsives, que dans la foiblesse extrême qui accompagne souvent les maladies putrides & malignes, le musc y produit quelquefois des crises victorieuses. Il en est de même de l'extrait de Quiquina dans le même cas, quand on l'emploie depuis une demi-once à une once ; il ne produit rien à petite dose. Nous aurions peut-être un plus grand nombre de spécifiques, si nous employions les remèdes indiqués à la dose qu'il faudroit. C'est cette hardiesse qui fait la réputation de plus d'un Charlatan.

SECT. XXIII.

Les maladies des tempéramens pituiteux sont toutes celles qui dépendent d'une abondance de sérosité, *à serosâ colluvie*, dont *Charles Pison* a traité en maître : tels

permis de prédire la fortune d'un remède, celui-ci, qui a le goût, & qui laisse sur la langue les impressions de l'éther, jouira de la même réputation.

ſont la langueur, la foibleſſe, les obſtructions froides, les extravaſations d'eau, les engorgemens, les œdèmes, l'hydropiſie, la pituite, les glaires & les flatuoſités. Les enfans qui ont ce tempérament ſont ſujets aux maladies des glandes & aux écrouelles. Les pituiteux ſont rarement attaqués de maladies inflammatoires & d'inflammations locales, mais quand ils en ont, elles ſont longues ; dans cet état, la fibre eſt lâche, foible, pleine de ſuc, elle a très-peu d'oſcillation & de ſenſibilité : la ſaignée eſt ordinairement contraire à ce tempérament. Tous les remèdes qui ébranlent & ſecouent beaucoup la machine, dont le tiſſu eſt preſque ſemblable à une éponge, ſont très-ſalutaires ; les émétiques, les purgatifs violens, les alexitères, les amers, les cordiaux, les vins qui ont beaucoup de corps, qui ſont un peu aſtringens, ſont très-bons dans ce cas. Les hommes pituiteux doivent reſpirer un air ſec, & faire un uſage modéré des liqueurs fermentées, de fortes bières d'Angleterre, du punche, du ca-

fé, du chocolat. Le roti, les viandes grillées, les ragoûts un peu épicés, en un mot tout ce qui échauffe & deſſèche la fibre par dégrés, & qui la fortifie, eſt très-indiqué ; au contraire tout ce qui rafraîchit, qui humecte, relâche, eſt nuiſible. Le lait, le petit-lait, l'eau, les fruits fondans, le thé, la ſoupe, les légumes ſans aromates, le bouilli, &c. doivent être bannis du régime. L'embonpoint des hommes de ce tempérament eſt un état de *cachexie*. *Aëtius* a très-bien dit des animaux qui paiſſent les pâturarages humides, que leurs parties ſont pleines d'excrémens ſuperflus. *Carnes eorum ſuperfluis excrementis ſcatent.* L'obſervation eſt la même pour les tempéramens phlegmatiques.

SECT. XXIV.

Voilà en ſomme les différens tempéramens de l'eſpèce humaine ; la vie générale & particulière des Individus qui la compoſent ſe réduit à ces quatre points : celui qui les poſſède bien, peut exercer ſon art dans

quelque région que ce ſoit avec un égal ſuccès, pourvu que d'abord il marche pas à pas, ayant égard aux climats, aux habitudes, à la manière de vivre de chaque Peuple. C'eſt à tort que les Médecins des pays étrangers reprochent aux Médecins François d'abuſer de la ſaignée : cet abus n'eſt pas général ; le climat & le tempérament des François exigent plus de ſaignées que ceux des Anglois, des Hollandois & des autres Peuples du Nord ; les mêmes remèdes qui guériſſent les uns, ſeroient nuiſibles aux autres. Il n'y a rien de bon ni de mauvais que relativement ; ennemis des extrêmes, nous blâmons également celui qui égorge ſes malades, & celui qui les laiſſe périr avec tout leur ſang.

SECT. XXV.

La connoiſſance du pouls eſt eſſentiellement néceſſaire au Médecin : le pouls, ſi je puis m'exprimer ainſi, eſt le thermomètre du corps humain ; c'eſt lui qui annonce le calme ou l'orage de la circulation,

culation, & qui marque précisément les dégrés des forces vitales; ce n'est aussi que d'après lui qu'on peut tirer un juste pronostic dans les maladies aigües. Celui-là se trompe, qui juge de l'habileté d'un Praticien, d'après des guérisons fortuites, que la Nature seule auroit peut-être opérées plutôt, si de mauvaises manœuvres n'y eussent apporté des obstacles. C'est la justesse du pronostic qui annonce le grand Médecin, qui fait distinguer l'homme de la nature de celui qui n'en est que le singe. *Hérophile* ne s'acquit tant d'honneur dans Alexandrie que parce qu'il possédoit bien la science du pouls : *Galien* en hérita, mais il y répandit des ténèbres. *Bellini* l'a cultivée ensuite avec succès ; *Solano* de Luques en a parlé en maître. *Nihell*, *Cox*, & après eux, *Fléming*, *Michel* & plusieurs autres y ont ajouté des observations intéressantes. L'un d'eux a dit qu'avec cette doctrine le pronostic dans les maladies doit être plus certain, le traitement plus sûr, le temps pour placer les remè-

des plus déterminé, la qualité des médicamens plus décidée, & la route que choisit la Nature pour se débarrasser, mieux connue. On ne sauroit donc trop cultiver & perfectionner cette branche pratique.

Dans l'état sain toutes les espèces de pouls peuvent se réduire aux suivantes: il est naturellement égal ou inégal, fort ou foible, dur ou souple, vîte ou lent, élevé ou profond, vide ou plein. Toutes les modifications que le Praticien observe dans les maladies, soit dans le temps, soit dans la force, la foiblesse & la régularité du pouls, ne sont qu'une filiation des espèces ci-dessus.

Dans l'état sain, le pouls égal annonce l'équilibre parfait des deux puissances du corps, l'action égale à la réaction. Dans l'état de maladie, l'égalité du pouls n'est pas toujours un signe favorable: s'il nous assure que la fièvre ne dépend point de l'embarras, de l'obstruction des vaisseaux capillaires artériels, il doit nous mettre en garde contre une cause plus

dangereuſe encore ; cette cauſe eſt un *âcre* quelconque qui tend à déſunir la cohérence ou l'union intime des parties dont nos humeurs ſont formées. Quand cette cauſe abandonnée à elle-même a produit ſourdement ſes ravages, le Médecin eſt bien étonné de voir tout à coup la ſcène changer de face, une maladie qui lui paroiſſoit bénigne, devenir mortelle ; j'y ai été pris, d'autres peuvent l'être de même. Dans cet état, la langue qui étoit humectée devient ſèche, ardente, brune, noire, & quelquefois grillée ; il ſurvient des hémorragies qui font voir un ſang diſſous ; la peau ſe couvre de taches bleues, livides, pourprées, & le malade périt ſouvent par des ſueurs ou d'autres évacuations colliquatives. Cette marche eſt obſervée d'après nature ; le mal indique le remède ; il conſiſte dans les aqueux, les adouciſſans, les apéritifs froids, les remèdes toniques qui ne ſont pas échauffans, qui donnent de la force aux fibres, & rendent aux humeurs la cohéſion dont elles ont beſoin.

Le pouls est inégal dans les enfans, dans les femmes délicates qui se portent bien, & dans les vieillards, au-delà de soixante ans : ce phénomène annonce, ou un défaut d'équilibre, ou une disproportion des principes du sang entr'eux, qui cependant n'est pas assez grande pour constituer une maladie. Un exercice modéré, des alimens restaurans, d'une assimilation facile, rémédient quelquefois à ce vice naturel. Il n'en est pas de même lorsque l'inégalité du pouls est l'effet d'une cause morbifique : il seroit à souhaiter que dans l'état sain, le Médecin touchât quelquefois le pouls de ceux qui ont confiance en lui, afin de pouvoir juger par comparaison, lorsqu'il est appellé chez un malade ; sans cette connoissance, il peut prédire faux, ou s'alarmer sans sujet. Le pouls inégal dans une maladie est presque toujours symptomatique & de mauvais présage ; il annonce, ou une viscosité des humeurs, dont le cours n'est pas régulier, ou des dégrés divers d'atténuation & d'épaif-

fiſſement dans ces mêmes humeurs, ou enfin la deſtruction prochaine de l'équilibre, & l'affaiſſement de la machine.

Dans les maladies éruptives j'ai conſtamment obſervé un pouls mixte que je ne puis définir. Il eſt inégal, ſec ou élaſtique, & après cinq ou ſix battemens il excite au bout du doigt la même ſenſation qu'imprime ſur l'ouïe un morceau de taffetas qu'on déchire. Il ne m'eſt pas poſſible de mieux définir la nature de ce pouls, dont la connoiſſance eſt bien importante; je n'en citerai qu'un exemple.

M. le Vicomte de Rochechouard fut attaqué à Véſel d'une maladie qui avoit tous les ſignes d'une fièvre putride maligne, qui faiſoit des ravages dans nos hôpitaux. M. Richard, alors premier Médecin de l'Armée, M. Andouillé, premier Chirurgien du Roi, & moi traitions M. le Vicomte. Vers le milieu du troiſième jour de la maladie, ſon pouls devint ſemblable à celui que je viens de décrire; j'oſai prédire ce qui arriveroit avant la nuit: en effet, vers les ſix heu-

res du ſoir; il parut ſur le viſage & ſur la poitrine des boutons de petite vérole, & cependant le malade n'avoit pas, ou ne ſe plaignoit pas du ſymptôme le plus eſſentiel de cette maladie, de la douleur des lombes.

En général le pouls inégal exige une diète & des remèdes capables de fondre doucement la cohéſion des humeurs, & de rendre le reſſort, le *tonus* aux vaiſſeaux.

Le pouls intermittent dans l'état de ſanté ou de maladie rentre dans la claſſe de celui-ci. Il eſt produit, ou par des concrétions polypeuſes dans les principaux troncs des artères, ou par une tumeur anévriſmale, enfin par une diſſolution, ſi dès le commencement de la fièvre juſqu'à ſa terminaiſon, la vîteſſe & la foibleſſe du pouls ſe trouvent jointes à l'intermittence.

Le pouls fort & le pouls plein diffèrent peu l'un de l'autre; trop de ſang ou trop de raréfaction en ſont la cauſe: le trop de ſang s'annonce par des ſignes certains qu'il eſt bon de rapporter. Le

tempérament du malade eſt toujours ou bilieux, ou ſanguin ; ſes vaiſſeaux ſont pleins ou gonflés, ſon pouls eſt dur, lent & peſant, ſon haleine eſt chaude, ſon viſage coloré, ſes yeux ſont animés ou appéſantis. Si l'on ne rémédie pas à ces accidens par les ſaignées & l'emploi des moyens convenables, la tête devient lourde, vertigineuſe, le malade croit entendre l'exploſion d'une bombe, le pouls devient rebondiſſant, le nez prurigineux, & le Médecin peut annoncer une hémorragie prochaine, ſans crainte que l'événement démente ſon pronoſtic.

Quand la force & la plénitude du pouls viennent de raréfaction, d'augmentation de volume du ſang, en examinant attentivement le pouls, & le preſſant un peu, on obſerve une molleſſe qui ne ſe trouve point dans la plénitude proprement dite, où l'artère ſemble repouſſer le doigt. Ce pouls exige auſſi la ſaignée, les raffraîchiſſans acidules, les calmans. Si la Nature eſt abandonnée à elle-même, il arrive quelquefois rupture de vaiſſeaux,

hémorragie qui peut être salutaire, quand elle se fait *per loca convenientia.*

Le pouls lent par foiblesse; le pouls vide & flasque sont les effets du tempérament; des excrétions outrées, de l'épuisement, de la longueur de la maladie, & quelquefois d'une prostration subite des forces comme dans les maladies putrides, malignes, épidémiques; c'est un signe que les puissances artérielles languissent, que le mouvement de trusion ne se fait pas, que le malade est dans l'affaissement. Ranimer & nourrir sont l'indication.

La mollesse du pouls indique que les artères sont lâches, & que la partie rouge du sang n'est pas en raison de ses autres principes : dans cet état la partie rouge est trop atténuée, la chaleur n'excède pas, & le malade est dans une moîteur presque continuelle. Les organes veulent être renforcés, les principes du sang ont besoin de plus de liaison, & la sérosité surabondante exige qu'on l'évacue par des voies convenables.

La vîteſſe & la fréquence du pouls qui ne dépendent pas d'âcreté ou d'éréthiſme, viennent toujours de l'embarras des petits vaiſſeaux artériels, qui accélère le cours du ſang dans les gros. Les délayans, les atténuans doux ſont indiqués.

Quand le pouls eſt dur & fréquent à la fois, c'eſt un ſigne certain de l'épaiſſiſſement & de la viſcoſité du ſang, & de la ſéchereſſe des membranes artérielles. Dans ce cas, la chaleur eſt toujours forte. *Solida omnia quandò calefacta ſunt, multùm calefiunt.* Le choc des corps eſt eſtimé en raiſon de leur maſſe & de leur vîteſſe ; en diminuant la maſſe, on diminue les chocs, on diminue auſſi la vîteſſe, ſi dans le corps humain elle dépend de la quantité des eſprits animaux. Les ſaignées & les remèdes fondans rempliſſent ces indications.

SECT. XXVI.

Dans toutes les maladies il faut ſe défier d'une reſpiration courte, difficile, douloureuſe, & la crainte doit être en

raiſon de l'intenſité de la douleur. La reſpiration accélérée & inégale eſt très-ſuſpecte ; celle qui eſt très-laborieuſe & convulſive, menace de ſuffocation ; elle eſt un effet de la viſcoſité, de l'obſtruction, de l'imméabilité des humeurs, de l'inflammation. Il ne faut pas confondre cette reſpiration avec les ſpaſmes ſuffocans des femmes hyſtériques, des hypocondriaques, des aſthmatiques, qui, quoique dangereux par la continuité, le ſont beaucoup moins que ceux qui viennent de l'état des humeurs dans une maladie inflammatoire. La reſpiration entrecoupée, ou qui ne ſe fait que par des ſoupirs, eſt d'nn funeſte préſage. Une reſpiration libre & lente, grande & étendue, eſt toujours un ſigne favorable dans les maladies qui ne ſont pas du genre putride, qui ne viennent pas de diſſolution. Je paſſe à d'autres ſymptômes.

L'état de la langue indique le bon ou le mauvais état de l'eſtomac ou des inteſtins, comme la reſpiration marque celui du cœur, du poumon, du dia-

phragme, &c. Ces deux miroirs ſont très-fidèles. La langue humide dans les maladies aigües eſt de bon augure ; quand elle eſt ſèche, & que ſa couleur approche de la couleur ponceau, du *minium*, elle annonce une grande inflammation interne, beaucoup de viſcoſité, & une chaleur exceſſive : quand elle eſt recouverte d'une croute ou d'un duvet blanchâtre, c'eſt un ſigne d'épaiſſiſſement. La langue ſèche, brune, noire, annonce que l'acrimonie eſt jointe à la viſcoſité & à la chaleur ; ce ſymptôme eſt bien plus alarmant, quand la langue ſèche, noire, eſt encore aride & gerſée, comme la terre, pendant les grandes chaleurs de l'été : dans cet état, l'acrimonie eſt d'une nature corroſive. Enfin la langue moîte, couverte d'aphtes, de petits ulcères blancs, eſt d'un fâcheux augure. Quand la ſécheresse accompagne ces aphtes, le malade périt. L'ouverture du corps après la mort, fait voir ſouvent depuis l'œſophage juſqu'au rectum, la ſurface externe de ce trajet, parſemée de petits ulcères ſemblables.

J'ai obſervé que dans certains cas la ſalive du malade marque l'état alkaleſcent des humeurs, & leur nature aceſcente dans d'autres. Elle a un goût rance dans ceux qui ſont attaqués de fièvre putride, & un goût de ſel ammoniac dans ceux qui relèvent de cette maladie ; elle eſt ſalée au commencement de la pthyſie, & à la fin des fièvres intermittentes ; elle eſt ſouvent amère dans les maladies aigües, & ſur-tout dans les fièvres ſynoches rémittentes. Elle a le goût de cendre dans la cachexie de l'eſtomac. Elle eſt gluante, viſqueuſe dans ceux qui ſont menacés d'hydropiſie, douce & fade dans certains cas, où un acide particulier domine.

Lorſque dans une maladie aigüe le malade rend une grande quantité de ſalive aqueuſe & amère, que ſa tête eſt accablée, que ſes yeux ſont troubles, qu'il reſſent une anxiété, un malaiſe, *præcordiorum anxietas*, avec un tremblement de la lèvre inférieure, j'ai obſervé & prédit une criſe par le vomiſſement, & mon pronoſtic a été juſte. Preſque

toutes les fièvres où les malades crachent aiſément, ne ſont pas dangereuſes, & dans celles où la Nature ne produit point de criſes par les ſueurs, une ſalive abondante y ſupplée quelquefois. On pourroit faire des obſervations importantes ſur les différentes ſaveurs, & les couleurs de la ſalive dans les maladies diverſes. Dans certains cas elle eſt putride, érugineuſe, acerbe, muriatique, purulente, mêlée de ſang, & ſa couleur eſt bleuâtre, jaune, bilieuſe, couleur de café, &c. Mais ces obſervations demandent du temps, & ceux qui pourroient les faire, n'en ont pas le loiſir. Comment pouvoir obſerver quand on a vingt viſites à faire dans un jour ? M. *Daubenton* eſt peut-être le ſeul qui garde ſon malade à vue : mais tous les Médecins ne peuvent pas comme lui ſe repoſer ſur leurs lauriers, & il eſt peu de malades qui mettent à profit le conſeil de Caton.

Auxilium à notis petito, ſi fortè laboras,
Nec quiſquam melior Medicus, quàm fidus amicus.

La salive indique donc l'état des sucs gastriques & celui des viscères ; cela doit être ainsi, elle émane du sang, elle participe aux différentes qualités de ce fluide : elle est composée d'une huile fort divisée, de sels & d'eau, qui forment ensemble un savon animal, liquide, pénétrant, détersif & résolutif. Ce savon est le puissant mobile de la digestion, & peut-être la première cause de la tendance naturelle des corps vers la putréfaction. Tous les grands cracheurs digèrent mal, & tombent ordinairement dans la mélancolie ; mais en revanche, ils guérissent facilement de la fièvre quarte, qui se termine volontiers par une salivation abondante. Quand cette fièvre résiste à tous les remèdes, ne pourroit-on pas guérir les malades qui en sont attaqués, par une salivation artificielle ? c'est un problème que je propose à résoudre par l'expérience (1).

(1) Ceux qui voudront tenter ce moyen, peuvent employer utilement le mercure doux trituré avec un peu de camphre dans un mortier de verre, de

SECT. XXVII.

Les deux faits que je vais rapporter, prouvent combien l'examen des plus petites choſes eſt utile au Praticien. L'émophtyſie eſt commune en Ruſſie, & les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes : l'intenſité du froid, la longueur des hivers, la chaleur des appartemens, une nourriture viſqueuſe & âcre, & ſurtout l'uſage de l'eau-de-vie avant les repas, m'en ont paru les principales cauſes. Parmi le nombre des perſonnes que j'ai traitées de cette maladie, Madame la Princeſſe Mécherski & Madame Talizin de Moskou avoient des ſignes avant-coureurs de cette hémorragie pulmonaire : la première avoit toujours un goût de boudin dans la bouche, & la ſeconde un goût d'airain. Dès que j'étois appelé à temps, la ſaignée prévenoit

manière qu'ils forment une eſpèce d'*æthiops*. On peut faire prendre au malade un, deux & trois grains de ce remède chaque jour, juſqu'au point d'une légère ſalivation.

l'accident qui arrivoit conſtamment ſans cette précaution. On pourroit également tirer de grandes lumières de l'examen des différentes ſaveurs & des odeurs qui ſont propres à chaque maladie. C'étoit le projet de *Baglivi ;* mais il a été bientôt négligé & oublié : c'eſt à nous à finir ce que ce Médecin avoit commencé. Je paſſe aux ſueurs.

Il en eſt des ſueurs comme des autres évacuations : ſi elles arrivent naturellement dans le temps, qu'elles n'excèdent point & qu'elles ſe faſſent par des voies convenables, elles jugent & terminent heureuſement les maladies. *Hippocrate* avoit obſervé, & l'on s'eſt aſſuré d'après lui, que ſouvent le quatrième jour de la maladie eſt l'indication de ce qui arrivera le ſeptième. Ainſi, lorſque le quatre le pouls eſt ſouple, onduleux, que l'urine offre des ſignes de coction, que les pores de la peau ſont relâchés, & que la ſurface du corps, chaude, moîte, exhale une vapeur qui ne ſe manifeſtoit pas auparavant, il arrive que le malade ſent

de

de légers friſſons, *horripilationes*, dès qu'il ſe découvre, ſon ventre ſe ferme, les urines ne ſortent qu'en petite quantité, & le ſept il ſe fait une criſe univerſelle par les ſueurs. Dans les maladies aigües & inflammatoires, cette criſe eſt ordinairement victorieuſe; je dis ordinairement, parcequ'elle n'eſt déciſive que quand la ſueur eſt chaude, continue, univerſelle, copieuſe, ſans être exceſſive, quand elle répond au tempérament du malade. Les ſueurs locales ou particulières ne produiſent rien dans ce cas: ſi elles ſont froides, c'eſt un grand mal.

En général toutes les fois que les ſueurs modérées ou copieuſes continuent, ſans que le malade s'en trouve ſoulagé, toutes les fois qu'elles s'annoncent trop tôt, que leur abondance abat les forces, qu'elles ſont exceſſivement fœtides, qu'elles alternent, *ſudatiunculæ ac rigoris crebra viciſſitudo*, dans ces différens cas les ſueurs ſont ſymptomatiques, la vie du malade eſt en danger. Les ſueurs qui arrivent dans les jours intermédiaires, dans les

temps où la Nature n'a pas coutume de les procurer, annoncent une maladie grave, une maladie longue, ou du moins une rechûte prochaine. Il eſt bon de rapporter en note les pronoſtics des différens Praticiens ſur cette matière. (1)

(1) *Quibus circà initia acutarum febrium tenues ſuboriuntur ſudores & urinæ coctæ emittuntur cum magnâ totius exæſtuatione, ſi præter rationem perfrigeſcunt, & rursùs celeriter peruruntur, & torpore, ſopore, aut convulſione tenentur, ii perniciosè affecti ſunt.* Klein. *Frigidi ſudores cum febri acutâ mortem : cum mitiore diuturnitatem declarant.* Hipp. *Sudor fœtidus nimis extrà febrim, ſi non juvet, funeſtus eſt. Febres ſudatoriæ inconſtantis ſunt typi. Sudor anglicus morbus eſt acutiſſimus, contagioſus, epidemicus, malignus, horarum* 5, 10, 12 *aliquando, interdum* 24, 48 *terminatus fatali eventu. Sudor manans vehementiſſimus eſt, teterrimus, grave olens, olidus, finitur ut plurimum fatali peripneumoniâ.* Foreſt. Sennert. *Huic par ſævit in Picardiæ terris*, la Suete, *mitior tamen iſto. Sudor unius, hujus vel alterius lateris, chronicus, connatus quaſi, plurimùm hydropem poſt ſe trahit.* Hartman. *Nulla excretio plus debilitat quàm ſudor effuſus. Sudor nimius ſibi relictus, licèt vires aliquo modo exhauriat, tanti tamen non eſt periculi, quàm ſi verè cohibeatur. Sudor multus per ſomnum citrà cauſam manifeſtam factus, copioſiore alimento corpus uti ſignificat; quòd ſi cibum non adſumenti hoc accidat,*

Comme mon dessein n'est pas de décrire toutes les maladies, les symptomes qui les accompagnent, & les différentes manières dont elles se terminent, j'invite les jeunes Médecins à lire tous les jours un petit Livre intitulé : *Interpres Clinicus, D. Lud. Gotf. Klenii.* Cet Ouvrage est l'Encyclopédie des Praticiens. Je ne connois aucun Livre qui égale celui-ci en utilité. J'ai été tenté de traduire les Chapitres *hæmorragia, tremor, somnus, soporosi affectus, torpor, purpura varia.* Ces articles renferment les phénomènes les plus so-

vacuatione indigere significat. Hipp. *Sudores nocturni sæpè mirificè torquent in purpuram proclives.* Hoff. *Fluore albo laborantes ad purpuram pronæ sunt, maximè si supprimatur. Fluor albus chronicus per sudores nocturnos, fœtidos, largissimos, in feminis obesis perfectè curatus fuit. Sudores consuetudinales, universales, particulares, haud sine noxâ turbantur, quandoque quin letum inferunt repressi.* Bern. Nehel. *Sudor sanguineus post graves convulsivos & spasmodicos affectus erumpens, feliciter subindè tollitur : contrà, in febribus cum humorum dissolutione maligna rarissimè.* Klein. *Perinæi sudor protractus, largior, sæpè vim genitalem simul tabescere facit, vel ad id inducit.* Peclin.

lemnels des maladies aigües. Il est important de les bien connoître. J'y renvoie le Lecteur, & je passe aux pronostics d'*Hippocrate*.

SECT. XXVIII.

Pronostics d'Hippocrate.

La première chose qu'*Hippocrate* considéroit, sur-tout dans les maladies aigües, c'étoit le visage. C'est un bon signe, selon lui, d'avoir dans la maladie un visage de santé ; le danger lui paroissoit grand à proportion que le visage s'éloignoit de cet état. Voyez la description qu'il fait du visage d'un moribond. Quand un malade, dit-il, a le nez aigu, les yeux enfoncés, les tempes creuses, les oreilles froides & retirées, la peau du front dure, sèche & tendue, & la couleur du visage plombée, la mort est à la porte ; à moins, ajoute-t-il, que le malade ne soit épuisé par des veilles, par un flux de ventre, ou par une longue diète. Voilà ce qu'on appelle la face hippocratique,

pour marquer qu'on tient de lui ces obſervations. Les lèvres pendantes, froides & relâchées, ſont regardées dans un autre endroit de cet Auteur comme une confirmation du pronoſtic précédent.

Il examinoit enſuite la diſpoſition des yeux : lorſqu'un malade ne peut ſupporter la lumière, lorſqu'il répand des larmes involontaires, lorſqu'en dormant on ne lui voit qu'une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne ſoit ſa coutume de dormir ainſi, ou qu'il n'ait le flux de ventre, ce ſigne eſt funeſte, ainſi que les précédens : les yeux ternis préſagent la mort ; les yeux étincelans, fixes & hagards marquent le délire & la phrénéſie préſente ou prochaine. Le malade voit-il en rouge les objets, des étincelles, des éclairs, attendez-vous à une hémorragie ; ces ſymptômes redoublent, lorſque la criſe prend cette voie d'évacuer.

La manière dont un malade ſe tient couché, peut faire preſſentir ſon état : s'il eſt couché ſur l'un des côtés, le col, les bras & les jambes un peu fléchies,

c'eſt la poſture d'un homme en ſanté ; mais s'il ſe tient ſur le dos, les bras étendus & les jambes allongées, c'eſt marque de foibleſſe : s'il gliſſe, & ſi la peſanteur de ſon corps l'entraîne aux pieds du lit, la mort eſt prochaine ; s'il ſe couche ſur le ventre, il eſt en délire, ou il ſent de la douleur dans cette partie, lorſque ce n'eſt pas ſa coutume d'être couché ainſi.

Dans la fièvre ardente, ſi le malade tâtonne continuellement des doigts, s'il porte ſes mains devant ſes yeux, au devant de ſon viſage, comme s'il vouloit en écarter quelque objet ; s'il les étend ſur les couvertures & ſur le lit ; cherchant & ôtant quelque ordure, & en arrachant de petits flocons de laine, ce ſont ſignes de délire & de mort.

Hippocrate met encore le ſymptome ſuivant entre les avant-coureurs du délire : lorſqu'un malade naturellement taciturne commence à parler plus que de coutume, ou lorſqu'un grand parleur s'obſtine à garder le ſilence, ce change-

ment, ajoute-t-il, tient lieu de délire, ou marque que le malade eſt ſur le point d'y tomber.

Le trémouſſement ou le treſſaillement des tendons du poignet, annonce auſſi le délire.

Quant aux différentes eſpèces de délire, le plus à craindre ſelon notre Auteur, c'eſt celui dans lequel le malade s'occupe d'objets lugubres & terribles ; celui dans lequel le malade eſt joyeux & gai, a des ſuites moins fâcheuſes.

La reſpiration fréquente & preſſée, marque la douleur & l'inflammation des parties qui ſont au-deſſus du diaphragme. La reſpiration longue & profonde précède le délire ; la reſpiration aiſée & naturelle eſt de bon augure, ſur-tout dans les maladies aigües. Il paroît qu'*Hippocrate* s'attachoit beaucoup à la reſpiration en matière de ſignes, par le ſoin qu'il a pris en pluſieurs endroits de décrire les manières diverſes de reſpirer d'un malade : il diſtingue la reſpiration en fréquente, rare, grande, petite, en petite ou courte en-dedans, c'eſt-à-di-

re, dans l'inſpiration, en reſpiration comme doublée, & en beaucoup d'autres eſpèces.

L'inſomnie dans les maladies aigües, marque la douleur actuelle, ou le délire prochain.

Tous les excrémens fourniſſent des ſignes à *Hippocrate* : il faiſoit attention aux urines, à la matière fécale, aux vents, aux ſueurs, aux crachats, à la ſalive, à la morve, aux larmes, à l'ordure des oreilles, au pus des ulcères, &c. C'eſt en obſervant ces choſes qu'il s'inſtruiſoit de la diſpoſition des humeurs.

Entre les excrémens, c'eſt des urines & des excrémens qu'*Hippocrate* tiroit un plus grand nombre d'indices. L'urine dont le ſédiment eſt blanc, égal & doux au toucher, eſt, à ſon avis, la meilleure : ſi elle conſerve ces qualités, juſqu'à ce que la maladie ſoit décidée par la criſe, on ne court point de danger ; & la terminaiſon ſera heureuſe & prompte. *Hippocrate* dit que cette urine eſt cuite ou marque la coction des humeurs. Il

faut, ajoute-t-il, comparer cet excrément avec celui des ulcères, & en juger de même ; le pus dont la couleur eſt blanche, & qui a les qualités du ſédiment de l'urine dont on vient de parler, prouve que l'ulcère eſt ſur le point de ſe guérir ; au contraire le pus clair, d'une couleur autre que blanche, & d'une odeur puante, caractériſe un ulcère malin, & de guériſon difficile. Il en eſt ainſi des urines ; celles qu'on a décrites ſont les ſeules bonnes, les autres ſont mauvaiſes, & ne diffèrent entr'elles à cet égard que du plus ou du moins. Les premières ne paroiſſent que quand la Nature a ſurmonté la maladie, c'eſt-à-dire, après la coction faite ; on rend les dernières tant que la crudité ſubſiſte, & que les humeurs ne ſont pas cuites. Les moins dangereuſes entre celles-ci, ce ſont les rougeâtres, dont le ſédiment eſt doux & égal : on en peut conjecturer que la maladie ſera longue, mais ſans péril. Les plus funeſtes ſont d'un rouge foncé, toutefois clai-

res & ſans ſédiment, ou confuſes & troublées en ſortant.

On voit encore quelquefois une eſpèce de nuage comme ſuſpendu dans le vaiſſeau où l'on a reçu les urines : plus ce nuage s'élève ou s'éloigne du fond & de la couleur blanche, plus il y a de crudité. Les urines blanches & claires comme de l'eau, marquent auſſi beaucoup de crudité, & même un tranſport de la bile au cerveau ; les noires ſont plus mauvaiſes, particulièrement ſi elles ſont fœtides & tout-à-fait épaiſſes, ou tout-à-fait claires.

Si le ſédiment des urines eſt ſemblable à de la farine groſſière ou à du ſon, s'il ſe forme en petites lames ou écailles, c'eſt un mauvais préſage, ſur-tout dans le dernier cas : on peut juger de-là que la diſpoſition de la veſſie & des reins n'eſt pas ſaine. La graiſſe ſurnageant & formant comme une toile d'araignée ſur les urines, indique la conſomption des chairs & des parties ſolides. L'effuſion d'une

grande quantité d'urine eſt un ſigne de criſe.

Hippocrate trouvoit de l'analogie entre l'état de la langue & celui des urines: ſi la langue, dit-il, eſt jaune & chargée de bile, l'urine aura la même couleur; & l'urine ſera de couleur naturelle, ſi la langue eſt rouge & vermeille.

Si la matière fécale eſt molle & rouſſe, ſi elle a de la conſiſtance, ſi elle n'eſt pas d'une puanteur extraordinaire, ſi elle répond à la quantité des alimens qu'on a pris, ſi on la rend aux heures accoutumées, elle eſt la meilleure qui ſe puiſſe.

Elle s'épaiſſira lorſque la maladie ſera ſur le point d'être jugée; & l'on en pourra prendre bon augure, ſi l'on en voit ſortir des vers longs & cylindriques. Lorſqu'elle eſt liquide, le malade ſera ſoulagé, pourvu qu'elle ne ſorte pas avec bruit, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & à pluſieurs repriſes, ou en ſi grande abondance & ſi ſouvent qu'il en ſurvienne défaillance.

Toute matière aqueuſe, blanche, d'un

verd pâle, rouge, écumeuſe, gluante, eſt mauvaiſe ; la noire, la graiſſeuſe, la livide & celle qui eſt de couleur de verd de gris ſont funeſtes : celle qui eſt purement noire, & qui marque par conſéquent une décharge de la bile de cette couleur, eſt d'un très-fâcheux augure. Cette humeur, de quelque façon qu'elle s'évacue, eſt un indice de la mauvaiſe diſpoſition des entrailles. La matière de diverſes couleurs préſage danger & longueur de maladie. *Hippocrate* porte le même jugement de la matière bilieuſe, ou jaune & mêlée de ſang ; il regarde auſſi les ſelles qui ne contiennent que de la bile ou que de la pituite, comme mauvaiſes.

Les matières que l'on rend par vomiſſement doivent être mêlées de pituite & de bile : celles où l'on ne trouve que l'une de ces humeurs, ſont mauvaiſes. Les noires, les livides, les vertes ou de couleur de porreau, ſont funeſtes. Il en eſt de même des fœtides, particulièrement ſi elles ſont en même temps livi-

des. Souvent le vomiſſement de ſang eſt mortel.

Les crachats qui viennent promptement & ſans peine, ſoulagent dans les maladies du poumon & dans les pleuréſies. Il eſt bon qu'ils ſoient d'abord mêlés de jaune ; mais s'ils conſervent cette couleur, ou s'ils ſont roux long-temps après le commencement de la maladie, ils ſont mauvais ; il en eſt de même s'ils ont de la ſalure, de l'âcreté, & s'ils donnent la toux. Les crachats purement jaunes ſont fâcheux ; les blancs, gluans & écumeux ne ſoulagent point : la blancheur des crachats n'indique coction que quand ils ſont ſans viſcoſité, ni trop épais, ni trop clairs. Il faut porter les mêmes jugemens des excrémens du nez, relativement à la coction & à la crudité. Les crachats noirs, verds & rouges ſont funeſtes : dans les inflammations de poumon, les crachats bilieux & ſanglans ſont d'un heureux augure, s'ils paroiſſent dès le commencement, mais aux environ du ſeptième jour ils ſeront mauvais. Le ſymp-

tome le plus fâcheux dans ces maladies, c'eſt lorſque les crachats ſont retenus, & que la trop grande quantité de matière qui ſe préſente pour ſortir, cauſe un bouillonnement ou relâchement dans le goſier & dans la poitrine. Le crachement de ſang, ſuivi du crachement de pus, amène la phtiſie & la mort.

La ſueur eſt bonne, quand elle ſurvient dans un jour de criſe, & qu'elle eſt abondante, univerſelle, rendue également par toutes les parties du corps, & qu'elle fait ceſſer la fièvre. Dans les maladies aigües, la ſueur froide eſt mauvaiſe; dans les autres c'eſt un indice de durée: la maladie ſera longue & périlleuſe, ſi l'on ne ſue que par la tête & par le col; une moîteur ou ſueur légère en quelque partie, comme à la tête, ne ſoulage point; elle indique ſeulement le ſiège du mal ou la foibleſſe de la partie. *Hippocrate* appelle cette ſueur *éphidroſe.*

S'il s'amaſſe ou s'il ſe fait du pus en quelque partie, on y ſent de la douleur & la fièvre continue: la douleur & la

fièvre cessent, si-tôt que le pus est cuit ou formé. On a vu ci-dessus les qualités du bon & du mauvais pus.

Les hypocondres & le ventre en général doivent toujours être mous tant du côté droit que du côté gauche : s'il y a dureté ou inégalité, chaleur ou élévation, sensibilité ou douleur, ce sont autant d'indices de la mauvaise disposition des entrailles, à moins qu'il n'y ait inflammation extérieure.

Hippocrate examinoit aussi l'état du pouls ; il est même, selon *Galien*, le premier des Médecins connus qui ait employé le terme de *pouls* dans le sens ordinaire, c'est-à-dire, pour le battement naturel des artères ; car les anciens Médecins & *Hippocrate* lui-même quelquefois, entendoient par ce mot la pulsasion ou le battement violent qui se fait & s'aperçoit dans l'inflammation, sans porter la main sur la partie. Mais en rendant ce témoignage à *Hippocrate*, *Galien* remarque que la matière du pouls est la seule que ce grand homme n'ait fait qu'ef-

fleurer. C'eſt une obſervation que quelques Auteurs Grecs avoient faite avant lui. Cependant on peut recueillir des écrits d'*Hippocrate* pluſieurs préceptes ſur ce ſujet : dans les fièvres très-aigües, dit-il, le pouls eſt grand & fréquent. Il fait auſſi mention des pouls lents & tremblans ; il avoit obſervé que le pouls qui frappe légèrement & languiſſamment, eſt un ſigne de mort prochaine ; il donne ce pronoſtic à l'occaſion des fleurs blanches qui dégénèrent en perte ; il remarque dans les *prénotions de Cos*, que les léthargiques ont le pouls lent & tardif, & ailleurs que celui dont la veine, c'eſt-à-dire, l'artère du coude bat, entrera bientôt en fureur, à moins qu'il ne ſoit d'un tempérament extrêmement vif.

Ces paſſages prouvent que cet ancien Médecin n'a pas entièrement ignoré les indices qu'on pouvoit tirer du pouls ; mais il faut avouer que les préceptes qu'il a donnés ſur ce ſujet ſont en très-petit nombre en comparaiſon de ceux qu'il nous a tranſmis ſur les autres ſignes. D'ail-

leurs

leurs il ne paroît pas qu'il les mît en pratique, & qu'il en fît grand usage. Les deux passages qu'on a cités sont les seuls en ses *Epidémies*, qui concernent la matière du pouls, quoique ces livres soient une espèce de Journal, dans lequel il a fait l'histoire des maladies qu'il a traitées. Le silence sur l'état du pouls est surprenant de la part d'un Observateur aussi exact qu'*Hippocrate*. A quoi peut-on juger qu'il connoissoit si les malades avoient de la fièvre ou non, ou comment en distinguoit-il les divers dégrés? Il y a quelque apparence qu'il ne s'arrêtoit point à ce signe, mais que la chaleur ou le froid & l'inquiétude plus ou moins grande des fébricitans, & leur manière de respirer, à laquelle il faisoit grande attention, lui paroissoient d'une toute autre conséquence, & que c'étoit par ces derniers symptômes qu'il s'assuroit de la présence, de la nature, du dégré & de l'absence de la fièvre.

Telles sont les observations d'*Hippocrate* touchant le pronostic; d'où l'on peut conclure que s'il l'avoit juste, c'étoit un effet

de ſon jugement, de ſon exactitude & de l'attention particulière qu'il donnoit à tous les cas qui ſe préſentoient. Voilà ce qui a fait dire à *Galien*, qu'*Hippocrate* avoit été le plus ſoigneux & le plus exact de tous les Médecins : l'application à s'inſtruire de tout ce qui arrive dans le cours d'une maladie ſemble avoir été ſi parfaitement de ſon caractère, que tout Philoſophe qu'il étoit, il s'eſt beaucoup moins occupé à raiſonner ſur les cauſes, qu'à décrire fidélement les accidens. Il s'étoit entièrement livré à cette partie, & le fruit qu'il en a tiré a été de diſtinguer les maladies avec préciſion, & d'annoncer avec confiance l'iſſue de celles qu'il traitoit, en les comparant avec de ſemblables qui lui avoient déja paſſé ſous les yeux. Telle choſe arrivant, quelle autre doit la ſuivre ? C'eſt ce qu'il ſe piquoit de ſavoir & de prédire, ſans s'embarraſſer beaucoup d'en rendre raiſon. Cette eſpèce d'indifférence pour toute hypothèſe, donna lieu aux Empyriques, Secte qui s'éleva dans la ſuite, de diſputer aux

Dogmatiques ou raiſonneurs, l'avantage d'avoir ce Père de la Médecine de leur côté : ces premiers prétendoient que la méthode d'*Hippocrate* étoit la même que la leur, & que par conſéquent il devoit être regardé comme l'auteur de leur Secte.

Il eſt conſtant que c'eſt par l'endroit qui lui eſt commun avec les Empyriques, qu'*Hippocrate* a rendu ſa Médecine recommandable à la Poſtérité, & qu'il s'eſt acquis l'admiration de ceux mêmes qui ne convenoient pas de la vérité de ſes principes. Il y a plus : on peut croire que les Livres raiſonnés d'*Hippocrate*, que les Ouvrages philoſophiques qui portent ſon nom, appartiennent à d'autres Ecrivains : tel eſt celui de la Nature de l'homme, celui de la Nature de l'enfant, celui des vents, & quelques autres. C'eſt la penſée de l'Auteur du Livre intitulé, *de Subfiguratione empyricâ*, qu'on trouve parmi les Œuvres de *Galien*. Si *Hippocrate* s'eſt fait une réputation égale à celle d'*Eſculape*, ç'a été, dit-il, pour avoir réduit des

luxations, remis des fractures, & guéri des ulcères & des maladies que d'autres auroient vainement entrepris; c'est pour avoir annoncé ce qui étoit arrivé à un malade & ce qui devoit lui arriver encore, & non pour avoir fait des raisonnemens à perte de vue, & composé de longs & doctes écrits.

Telle fut, dit M. *James*, l'habileté d'*Hippocrate* & de ses successeurs dans la partie des signes, que le peuple étonné de la justesse de leurs pronostics, & ne sachant jusqu'où pouvoit aller leur connoissance à cet égard, les regarda comme des Devins, & en exigea des choses au-dessus de leurs forces. Quelques-uns d'entre eux ne manquèrent pas d'entretenir le vulgaire dans ce préjugé, qui flattoit leur vanité & leur avarice. Puisque le peuple veut être trompé, dirent-ils, qu'il le soit : maxime contraire à la probité, & qu'on n'auroit jamais pratiquée, si la sottise des hommes n'y avoit donné lieu. Un Médecin modeste & instruit, qui ne s'occupe que de ses devoirs, se voit sou-

vent préférer un Charlatan qui fait le devin, un miſérable impoſteur qui ne ſait la plupart du temps ni lire ni écrire; le vulgaire va le chercher au loin, pour apprendre de lui, à l'aſpect d'un verre d'urine corrompue dans la route, des nouvelles d'une maladie à laquelle il ne connoîtroit rien, quand il auroit le malade ſous les yeux. En parlant ici du vulgaire, on n'entend pas la lie du peuple. Le peuple ou le vulgaire à qui ces reproches s'adreſſent, ſe trouve dans toutes les conditions, & fait toujours le plus grand nombre, dans quelque ſociété que ce ſoit. Il arrive même, je ne ſais par quelle fatalité, que des gens qui ont d'ailleurs du bon ſens & de la pénétration, & qui ſont très-intelligens en d'autres matières, ſemblent s'être défaits de tout leur ſavoir & de tout leur jugement, quand il s'agit de leur vie. Philoſophes dans la ſanté, mais peuple dans la maladie, ils ont recours à ces prétendus Oracles, avec le même empreſſement que les hommes les plus ignorans.

Une chofe remarquable, & qui fait honneur à l'homme, dans *Hippocrate*, c'eft qu'ayant vécu dans un temps où la Médecine étoit, comme on a vu, fort fuperftitieufe, le torrent ne l'ait point entraîné. Ses raifonnemens, fes obfervations & fes remèdes ne fe fentent point de cette foibleffe, fi générale alors, & fi commune depuis, même parmi les Médecins. Ses pronoftics font tous fondés fur des chofes purement naturelles. S'il parle dans le Livre des Songes, des cérémonies & des facrifices qu'on fera à certaines Divinités, felon la nature des rêves qui inquiéteront le malade, c'eft bien plus par devoir de religion, que par crédulité. Son jugement paroît d'ailleurs dans le même Ouvrage, en ce qu'il explique les rêves par les chofes qu'on a faites ou dites, & qu'il en tire des indices fur l'état du corps, inférant des fujets dont l'efprit a été agité dans le fommeil, & des circonftances qui ont accompagné cette agitation, fi le tempérament eft dominé par la bile, par le phlègme, ou par le fang.

Hippocrate connoiſſoit donc tout ce que nous ſavons des ſignes & des ſymptomes des maladies, & c'eſt de lui que nous en tenons la connoiſſance. Nous lui devons un grand nombre de maximes importantes ſur la cure des maladies & la conſervation de la ſanté : maximes que les Praticiens modernes ne doivent jamais perdre de vue, s'ils veulent travailler avec ſuccès, & dont tous les hommes devroient s'inſtruire, pour les ſuivre & ſe bien porter. Elles leur apprendroient que la ſanté dépend de la tempérance & de l'exercice. Il eſt impoſſible, dit *Hippocrate*, que celui qui mange, continue de ſe bien porter, s'il n'agit : l'exercice conſume le ſuperflu des alimens, & les alimens réparent ce que l'exercice a diſſipé. Quant à la tempérance, il la recommande, tant à l'égard de la boiſſon, du manger, du travail & du ſommeil, que dans l'uſage des femmes.

On peut réduire à ces deux règles ce que les Modernes ont dit en mille & mille volumes. Elles ſont tellement ſûres, que, ſi tous les hommes s'entendoient

pour les mettre en pratique, la ſcience de guérir deviendroit preſque inutile. En effet, excepté les maladies endémiques, épidémiques & accidentelles, les autres ſeroient en petit nombre, ſi l'intempérance n'en faiſoit éclore à l'infini.

Hippocrate s'étoit attaché ſingulièrement à obſerver l'air, les eaux, les lieux & les climats. Il nous a laiſſé des réfléxions très-importantes ſur les différentes ſortes d'alimens & d'exercices conſidérés comme remèdes ou comme préparatifs. Il n'ignoroit pas que les bains, les lavemens, les frictions & les vomitifs peuvent ſuppléer aux exercices. Je remarquerai à cette occaſion, que le Docteur *Cheyne* recommande en différens endroits les vomiſſemens aiſés & fréquens, comme favorables aux conſtitutions valétudinaires.

Dans les maladies chroniques, la Médecine d'*Hippocrate* ſe bornoit au régime, à l'exercice, aux bains, aux frictions, & à un très-petit nombre de remèdes. On a beau vanter les travaux des Modernes, il ne paroît pas qu'ils en ſachent en ceci

plus qu'*Hippocrate*, qu'ils aient une meilleure méthode de traiter ces maladies, & qu'ils s'en tirent avec plus de ſuccès. Il y a des Médecins, je le ſais, qui ont alors recours à un grand nombre de remèdes entre leſquels il y en a de violens ; mais je doute que ce ſoit avec gloire pour eux, & avec avantage pour le malade : on a mis en queſtion, & peut-être avec juſtice, ſi en le ſoulageant par ces moyens, ils n'avoient point attaqué ſa conſtitution, & abrégé ſa vie, ou du moins procuré un mal plus incurable que celui qu'il avoit. C'eſt à quoi *Quarles* fait alluſion, en repréſentant un Médecin occupé à exciter ſans ceſſe une matière embraſée. Par ce moyen, elle pourra éclairer davantage, mais à coup ſûr elle durera moins. Je ne prétends pas proſcrire l'uſage des remèdes violens dans tous les cas. Il y a des maladies qui demandent des ſecours proportionnés à leur violence : *Hippocrate* ne l'ignoroit pas ; mais il n'y avoit recours que lorſque les moyens les plus doux demeuroient ſans effet.

Il avoit judicieuſément obſervé que les maladies aigües ſont ennemies de tout exercice ; auſſi n'en preſcrivoit-il jamais en pareil cas. Il démontre au contraire dans le ſixième Livre de ſes Epidémies, que cette pratique d'*Hérodicus* étoit abſurde.

Il ſavoit par expérience, que, dans les maladies violentes, la Nature faiſoit elle-même la plus grande partie de l'ouvrage, & qu'elle étoit preſque toujours aſſez puiſſante pour préparer la matière morbifique, la cuire, amener une criſe & l'expulſer ; car il faut qu'un malade paſſe par tous ces états pour arriver à la ſanté. En conſéquence de ces idées, ſans la troubler dans ſes opérations ſalutaires par une confuſion de remèdes, ou faire le rôle de ſpectateur oiſif, il ſe contentoit de l'aider avec circonſpection, d'avancer la préparation des humeurs & leur coction, de modérer les ſymptomes quand ils étoient exceſſifs ; & lorſqu'il s'étoit aſſuré de la maturité des matières, & de l'action de la Nature pour les expulſer,

il lui tendoit, pour ainſi dire, la main, & la guidoit où elle vouloit aller, en favoriſant l'expulſion par les voies qu'elle paroiſſoit choiſir de préférence.

Voici les maximes principales par leſquelles il ſe conduiſoit. *Hippocrate* diſoit en premier lieu, que les contraires ſe guériſſoient par les contraires; c'eſt-à-dire, que, ſuppoſé que de certaines choſes ſoient oppoſées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres. Il explique ailleurs cet aphoriſme en cette manière. La plénitude guérit les maladies cauſées par l'évacuation, & réciproquement l'évacuation celles qui viennent de plénitude. Le chaud détruit le froid, & le froid éteint la chaleur.

2°. Que la Médecine eſt une addition de ce qui manque, & une ſouſtraction de ce qui eſt ſuperflu : axiome expliqué par le ſuivant. Il y a des ſucs ou des humeurs qu'il faut chaſſer du corps en certaines rencontres, & d'autres qu'il y faut reproduire.

3°. Quant à la manière d'ajouter ou de

retrancher, il avertit en général qu'il ne faut ni vider ni remplir tout d'un coup, ni trop vîte ni trop abondamment ; de même qu'il eſt dangereux de refroidir ſubitement & plus qu'il ne faut, tout excès étant ennemi de la Nature.

4°. Qu'il faut tantôt dilater & tantôt reſſerrer ; dilater ou ouvrir les paſſages par leſquels les humeurs s'éoulent naturellement, lorſqu'ils ne ſont pas ſuffiſamment ouverts, ou qu'ils s'obſtruent : reſſerrer au contraire & rétrécir les canaux relâchés, lorſque les ſucs qui s'y rendent n'y doivent point paſſer, ou qu'ils y affluent avec trop d'abondance. Il ajoute qu'il faut quelquefois adoucir, endurcir, amollir ; d'autrefois épaiſſir, diviſer & ſubtiliſer ; tantôt exciter, réveiller ; tantôt engourdir, arrêter ; & tout cela relativement aux circonſtances, aux humeurs & aux parties ſolides.

5°. Qu'il faut obſerver le cours des humeurs, ſavoir d'où elles viennent, où elles vont ; en conſéquence, les détourner, lorſqu'elles ne prennent point la voie

convenable ; les déterminer d'un autre côté, comme on change le cours d'un ruiſſeau ; ou en d'autres occaſions les rappeler en arrière, attirant en haut celles qui ſe portent en bas, & précipitant celles qui tendent en haut.

6°. Qu'il faut évacuer par des voies convenables ce qui ne doit point ſéjourner, & prendre garde que les humeurs qu'on aura une fois chaſſées des lieux où elles ne devoient point ſe rendre, n'y rentrent de nouveau.

7°. Lorſqu'on ſuit la raiſon, & que le ſuccès ne répond pas à l'attente, il ne faut pas changer de pratique trop aiſément ou trop vîte, ſur-tout ſi les cauſes ſur leſquelles on s'eſt déterminé, ſubſiſtent toujours. Mais comme cette maxime pourroit induire en erreur, la ſuivante lui ſervira de correctif.

8°. Qu'il faut obſerver attentivement ce qui ſoulage un malade & ce qui augmente ſon mal, ce qu'il ſupporte aiſément & ce qui l'affoiblit.

9°. Qu'il ne faut rien entreprendre au

hasard ; qu'il vaut mieux quelquefois se reposer que d'agir. En suivant cet axiome important, si l'on ne fait aucun bien, au moins on ne fait point de mal.

10°. Qu'aux maux extrêmes il faut des remèdes extrêmes : ce que les médicamens ne guérissent point, le fer le guérit ; le feu vient à bout de ce que le fer ne guérit point ; mais ce que le feu ne guérit point, sera regardé comme incurable.

11°. Qu'il ne faut point entreprendre les maladies absolument désespérées, parce qu'il est inutile d'employer l'art à ce qui est au dessus de son pouvoir.

Ces maximes sont les plus générales, & toutes supposent le grand principe, que c'est la Nature qui guérit.

SECT. XXIX.

La force & l'inertie des solides, la vélocité & la lenteur des fluides, les effets qui en résultent, offrent les indications suivantes ; 1°. de rendre l'élasticité aux fibres, ou de la diminuer quand les forces de la vie sont excessives. En ajoutant

à la foibleſſe actuelle les dégrés de force qui lui manquent, chacun de ces dégrés eſt un coup de piſton qui accélère la marche des fluides, & au contraire, le torrent de la circulation eſt d'autant moins rapide, qu'on affoiblit la cauſe de l'impulſion en ralentiſſant l'activité des puiſſances méchaniques. 2°. Il faut bien ſe garder, en rempliſſant chaque indication, de perdre de vue le point de l'équilibre, il doit être la bouſſole du Médecin. S'il eſt dangereux d'écarter les élémens de la fibre compacte, & d'en affoiblir trop le tiſſu, on ne doit jamais oublier que la fibre délicate, très-ſuſceptible d'irritation, veut être traitée avec ménagement : il eſt auſſi dangereux qu'il eſt facile de la faire paſſer de l'atonie à un dégré exceſſif de tenſion. Les remèdes violens lui procurent le ſpaſme, la convulſion, & l'excès de mouvement peut occaſionner ſa rupture. La Nature ne ſouffre point ce qui peut la forcer, il faut donc donner beaucoup à l'habitude, ne changer que peu, & petit à petit, ſi l'on veut être heureux Médecin.

SECT. XXX.

Le corollaire général des principes que nous avons établis, ſe réduit à trois points pratiques. 1°. Dans toutes les maladies, il y a des obſtacles à détruire, des matières épaiſſes à délayer, à atténuer, à réſoudre. 2°. Des matières âcres & diſſoutes à adoucir, à lubrifier, à réunir enſemble. 3°. Des évacuations, des ſécrétions & des excrétions à procurer. Avant que de réſoudre, il faut ramollir, & rendre plus fluide la matière obſtruante. C'eſt par les remèdes aqueux, par les fondans doux, qu'il faut toujours commencer. On diviſe enſuite les parties en plus petites molécules, par les remèdes qui ont cette vertu. Dès qu'on vient à bout d'en multiplier les ſurfaces, c'eſt ſur elles que s'exerce & s'applique l'action des vaiſſeaux. Alors le mal eſt ſoumis au pouvoir de la Nature ; les parties fluides peuvent ſe mouvoir aiſément les unes ſur les autres, ſans attrition violente, ſans convulſion de la part des ſolides. Leur action modérée eſt

la cauſe qui entretient la fluidité des humeurs; c'eſt cette action qui, par des contractions alternatives, preſſe, pouſſe, engage & dégage les molécules. Le dérangement continuel de leurs ſurfaces, fait qu'elles reſtent mobiles relativement les unes aux autres.

SECT. XXXI.

Je vais entrer dans quelques détails qui ſuppléeront à ce qui manque à la doctrine d'*Hippocrate*. Il n'eſt point de maladies ſans fièvre : ſi l'obſtruction d'une partie quelconque ne produit pas toujours l'accélération du mouvement général dans les grands vaiſſeaux, elle excite du moins une fièvre locale dans les parties voiſines de celle qui eſt obſtruée. La rareſcence du ſang eſt le premier effet du mouvement accéléré, de l'augmentation de chaleur, & de l'ébullition qui en eſt la ſuite. Dans cet état, les molécules conſtitutives du ſang, écartées les unes des autres, ont une augmentation de volume, mais la quantité eſt toujours la même. La fièvre eſt un

feu dont la continuité consume les parties séreuses du sang : les parties rameuses, ou fibreuses rapprochées, réunies, se condensent comme le blanc d'œuf exposé à la chaleur du feu. C'est ainsi que les obstructions & les engorgemens inflammatoires se multiplient. Pour y remédier & prévenir la rupture des vaisseaux, le Médecin ordonne & réitère les saignées d'après la grandeur des accidens. Ce secours est très-salutaire dans les maladies aigües *qui ne sont point du genre putride* ; le succès répond aussi souvent à l'indication. Jusques-là, tout va bien : mais si le Médecin, au lieu de s'en rapporter uniquement aux dangers des accidens, ne juge du besoin de saignées que par l'examen du sang, il donnera dans bien des erreurs. Si l'inspection du sang est nécessaire, elle est souvent trompeuse : c'est ce qu'il faut prouver.

SECT. XXXII.

La cause de la couleur rouge du sang doit nous être indifférente ; il nous suffit

de ſavoir que cette couleur eſt eſſentielle au ſang de l'homme & du plus grand nombre des animaux. Il en eſt pluſieurs chez leſquels on ne trouve qu'une liqueur blanche. Dans toutes les maladies où les ſolides manquent d'action, le ſang eſt pâle, la foibleſſe ne produit point d'union intime : auſſi dans les tempéramens pituiteux, dans l'état d'atonie, dans les pâles couleurs, le ſang eſt décoloré ; ce n'eſt qu'une eau teinte dans la Leuco-phlegmacie & l'hydropiſie. Dans la diſſolution réelle qui accompagne les maladies putrides, dans le ſcorbut avancé, où la ſaignée eſt mortelle, le ſang n'eſt qu'une liqueur jaune & âcre, dans laquelle flottent quelques globules déſunis. Dans les maladies produites par l'excès oppoſé, le ſang eſt d'un rouge brun ; il a beaucoup de conſiſtance. Dans l'inflammation vive, il eſt vermeil & couleur de feu. Voilà des faits certains, des faits inſtructifs. Paſſons à ceux qui ſont douteux, & qui en impoſent quelquefois.

SECT. XXXIII.

Quand le ſang reçu dans la palette ſe refroidit, les floccons rameux, les globules raſſemblés forment un corps denſe, un *coagulum* plus ou moins abondant, qui ſurnage dans une grande quantité de ſéroſité. Cette partie ſéreuſe, ſurabondante dans la palette, n'exiſte pas telle dans les veines. C'eſt l'effet de l'air, de l'attraction & de l'union des parties rameuſes entre elles Elle eſt donc l'effet de l'*expreſſion*, & non pas de la *diſſolution* du ſang. Dans une inflammation, le *coagulum* eſt couvert d'une coüène blanche, jaune, plus ou moins coriace, dont les bords ſont relevés. Dans les maladies très-putrides, on n'obſerve preſque point de *coagulum* ; ce qui nage ſur beaucoup de ſéroſité âcre, reſſemble à de la mouſſe pourrie, à des lambeaux de membrane qui à peine tiennent enſemble. Dans les maladies chroniques, le ſang s'approche plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces deux états ; mais il faut

observer ; 1°. que l'écume qui se forme sur le sang en sortant de la veine, n'annonce point un excès de chaleur interne ; elle vient presque toujours de la hauteur de la chute du sang dans la palette : 2°. que plus l'ouverture est large, plus la couleur du sang est foncée : ainsi, plus le jet sera gros, plus le rouge tirera sur le noir. 3°. Quand l'ouverture est moyenne, le sang est rouge. 4°. Si elle est très-petite, le rouge est très-clair. 5°. Dans un vaisseau profond, le sang de l'ouverture moyenne paroît brun & quelquefois noir ; dans un vaisseau large & plat, il est vermeil. Il suit de-là que la hauteur de la chute, la largeur de l'ouverture, & la forme des palettes peuvent occasionner des méprises dangereuses. Le Médecin doit par conséquent craindre d'être la dupe du Chirurgien ; car dans ce cas le malade est la victime de tous deux. Voyez de combien de précautions nous avons besoin dans les choses mêmes les plus simples ! Un faux examen est un faux pas ; dès qu'on le fait, on ne remplit plus

les indications. Que l'on vienne à préfent dire que chacun peut être fon Médecin.

SECT. XXXIV.

C'eſt un préjugé bien funeſte de preſcrire la ſaignée dans les maladies inflammatoires juſqu'à ce que la coüène qui eſt un ſigne d'inflammation diſparoiſſe entièrement : elle ne la caractériſe pas toujours; on l'obſerve dans un rhume ſimple, dans le ſang des goutteux; elle eſt commune dans les rhumatiſmes, dans les groſſeſſes, &c. Je l'ai vue à la fin comme au commencement des maladies aigües.

SECT. XXXV.

Dans le mois de Janvier 1756 un gros village du Comté de Bourgogne fut affligé d'une contagion qui enleva d'abord un grand nombre d'habitans. Dès que M. de Boynes, alors premier Préſident & Intendant de cette Province, en fut informé, il me nomma conjointement avec M. Roy, Chirurgien major de l'hôpital de Salins, pour examiner la nature de

cette épidémie, qui étoit une maladie très-inflammatoire. Elle s'annonçoit sous toutes sortes de formes : le premier jour elle avoit les symptômes ordinaires des fièvres aigües ; la nuit suivante, ceux qui en étoient atteints se plaignoient, ou d'un point de côté très-douloureux, ou d'une douleur vive à la région du foie : chez plusieurs c'étoit une péripneumonie avec toux violente & crachement de sang. Dans ceux qui avoient les humeurs plus altérées, elle dégénéroit en fièvre putride : c'est ainsi qu'une même cause produit des effets tout différens, relativement aux circonstances où se trouve l'Individu. Chaque malade fut traité en raison des symptômes qu'offroit son mal. De quatre-vingt-cinq ou six malades que nous eûmes occasion de traiter, pendant six semaines de séjour, il en périt deux ; l'un d'une inflammation au foie, l'autre d'une péripneumonie. Tous deux avoient été saignés, autant que les signes inflammatoires & la coüène jaune & coriace qui paroissoit sur le sang, sembloit l'exiger.

Dans l'inflammation du foie, elle disparut à la sixième saignée, & le malade mourut trente heures après. Dans la péripneumonie elle n'existoit plus à la huitième saignée ; celui qui en étoit attaqué périt le neuvième jour. Dans le sang de plusieurs de ceux qui guérirent, cette couène ne disparut jamais entièrement du commencement de la maladie jusqu'à sa fin. J'ai remis à M. de Boynes le procès-verbal qui fut fait de cette contagion, signé de tous ceux qui en guérirent. Les jeunes Médecins ne doivent donc pas pousser les saignées trop loin dans des cas semblables ; si la loi générale est vraie, elle fournit des exceptions qu'il faut respecter : sans cette sagesse, on peut tirer tout le sang d'un malade, sans que la couène inflammatoire se dissipe, & si par hasard quelqu'un survit à cette mauvaise manœuvre, il ne doit pas s'en féliciter ; cette espèce de résurrection n'est qu'une agonie prolongée. *Sysiphi saxum volvit æger.*

SECT. XXXVI.

Il y a six cas particuliers où la saignée occasionne souvent la perte du malade; 1°. L'apoplexie séreuse; 2°. l'assoupissement avec délire obscur, ou l'apoplexie lactée des femmes en couche, après une suppression; 3°. la péripneumonie où le malade crache aisément, quoique la fièvre soit forte; 4°. les maladies qui suivent la fréquence & l'abus des plaisirs; & particuliérement la *phtisie dorsale* des nouveaux mariés : les douleurs qui l'accompagnent sont quelquefois si vives, qu'on prend cette maladie pour un rhumatisme, un *lumbago* inflammatoire; 5°. toutes les maladies de dissolution, les épanchemens séreux; 6°. toutes les maladies excessivement putrides, telles que la fièvre putride maligne, le scorbut dans un période avancé, &c. Je pourrois ajouter ici les dangers de la saignée faite dans l'indigestion (1). Elle est mor-

(1) Un Seigneur qui avoit beaucoup d'embonpoint;

telle dans le premier cas, dans l'apoplexie féreuse : le fecond peut être l'écueil du plus grand nombre des Médecins, puifqu'il eft quelquefois celui des Praticiens éclairés. Il eft très-commun que le troifième, le quatrième ou le cinquième jour après l'accouchement, il furvienne une fuppreffion. La métaftafe, le reflux du fang laiteux fe fait prefque toujours fur le cerveau. Au même inftant de raifonnable qu'étoit la malade, elle tient des propos fans fuite, fes yeux s'animent, elle voit des étincelles qui l'incommodent, elle chaffe de devant fes yeux des flocons imaginaires, elle prie qu'on lui tire fes rideaux, &

qui mangeoit beaucoup, & prenoit peu d'exercice, eut une attaque d'apoplexie en fortant de table. Je fus appelé pour le fecourir. Je prefcrivis l'émétique à grandes dofes pour débarraffer l'eftomac. Dès que le malade eut des fignes de vomiffement, je lui fis ouvrir la veine du bras. Pendant les efforts qui accompagnoient le vomiffement, je laiffois couler le fang. Je prévins par-là les nouveaux accidens que le fang porté vers la tête auroit pu produire. Quand le malade eut l'eftomac bien débarraffé, je le traitai méthodiquement. Il guérit, & jouit depuis ce temps d'une fanté parfaite.

meurt souvent cinq ou six heures après. Quand le Médecin est appelé à temps, il n'a pas une minute à perdre, il a besoin de toute sa tête dans ce péril extrême. Si la malade n'est pas assoupie, mais que la suppression soit réelle, la contraction de la matrice, la chaleur de l'abdomen & la dureté du pouls exigent la saignée qui décide ordinairemeut de la vie ou de la mort. La saignée du pied est celle que l'abus général a introduit dans cette circonstance. Il porte sur la fausse application des loix hydrauliques à la circulation du sang : j'en ai démontré l'absurdité dans l'examen de la théorie de l'art. Ce préjugé est si fort, que ceux mêmes qui n'y entendent rien, décident que quand le sang reflue vers les parties supérieures, il faut le dériver vers les inférieures par la saignée du pied. Si le Médecin plus instruit prend une route contraire, il est dans l'alternative cruelle d'être blâmé même en guérissant, ou de perdre sa réputation, si la malade périt. Quelque rdoutable que soit cette injustice, il ne lui est

pas permis de la mettre en parallèle avec la vie qui lui eſt confiée ; le devoir exclud toutes conſidérations. Quand le cœur eſt ſans reproche, les actions le ſont auſſi ; cette poſition conſole l'homme de bien. Je dis que la ſaignée du pied eſt ſouvent meurtrière dans l'état dont il s'agit, le fait n'eſt malheureuſement que trop prouvé. Celle du bras eſt indiquée & réuſſit, c'eſt à l'expérience à le démontrer.

SECT. XXXVII.

En 1748 ou 1749 Mademoiſelle Deſmoutiers de Paris, mariée à M. Bonnefoi, Lieutenant Criminel du Bailliage de Beaume-les-Dames, dans le Comté de Bourgogne, accoucha douloureuſement d'un premier enfant : pendant les trois premiers jours tout alloit bien. La nuit ſuivante, les choſes changèrent de face ; les lochies ſe ſupprimèrent, la fièvre s'alluma, l'abdomen devint douloureux, le ventre ſe tendit, & la malade fut travaillée de coliques d'eſtomac. La céléri-

té & la grandeur des accidens annonçoient un danger prochain. Mon père qui foignoit la malade, propofa une confultation : M. Butet, Médecin penfionné de cette ville, y fut appellé avec moi. Je revenois de Paris alors, & M. *Aftruc* m'avoit appris que dès qu'une partie étoit engorgée, enflammée & fpafmodiquement refferrée, il falloit bien fe garder d'augmenter les accidens par la dérivation du fang vers elle. C'étoit le cas où fe trouvoit Madame Bonnefoy. Aidé du principe *per largiora vafa*, j'ofai propofer mon avis, qui étonna d'abord le Médecin confultant. La difcuffion fut courte, le mal preffoit, la Dame fut faignée du bras ; une demi-heure après, nous lui ordonnâmes de mettre les jambes dans l'eau tiède, avec une ligature au-deffus de chaque malléole; nous fîmes appliquer fur le ventre des fomentations émollientes. Prefque dans le même temps la malade vomit à différentes reprifes une quantité étonnante de matière laiteufe très-fermentée. Je lui aurois fait pren-

dre avec précaution un grain ou deux d'émétique diſſous dans beaucoup d'eau, ſelon l'indication, ſi la nature agiſſante ne m'eût interdit tout autre ſecours. La malade ſe ſentoit revivre, & les ſecours externes réuſſirent ſi bien, que trois ou quatre heures après la ſaignée, les lochies reparurent, & tous les accidens ceſſèrent. Je paſſai dans le Public pour un jeune téméraire; mais mon excuſe vivante me juſtifia. Cette pratique m'a réuſſi dans la ſuite. Quand les leçons d'*Aſtruc* ne m'auroient procuré d'autres avantages que ce ſuccès, mon cœur n'en ſeroit pas moins flatté d'offrir à la mémoire de ce grand homme, le juſte hommage de ma reconnoiſſance.

SECT. XXXVIII.

Quand le Médecin eſt appelé trop tard, que le reflux du *ſang laiteux* vers la tête occaſionne un aſſoupiſſement, un *coma*, un délire obſcur, ou que la malade croit voir des étincelles & ramaſſe des flocons, le péril eſt encore plus cer-

tain dans cette circonſtance que dans toutes les maladies accompagnées de ces ſymptômes : alors les ſaignées du bras & du pied ſont inutiles, la ſeule indiquée eſt celle de la jugulaire qui réuſſit quelquefois. De larges emplâtres véſicatoires entre les épaules, de puiſſans épipaſtiques à la plante des pieds, & *peut-être l'émétique* qui peut produire une ſecouſſe générale, ſont les ſeules reſſources qui reſtent au Médecin. Il y a quelques exemples de leurs ſuccès, mais ils ſont rares; d'ailleurs les véſicatoires exigent du temps pour agir, & la malade meurt avant leur effet. Je n'ai pas toujours été heureux ; mais le malheur même eſt une leçon utile.

SECT. XXXIX.

Le corollaire des deux états que je viens de décrire eſt intéreſſant ; ſi la contraction, le reſſerrement précipité de la matrice, & le reflux de la matière laiteuſe produiſent des accidens ſi graves, quels éloges ne mérite pas la méthode qui tend

à les prévenir, & à faire couler le lait par ſa route naturelle ? Rien n'eſt ſi ſimple. Dès le jour même de l'accouchement, on applique ſur le ſein des compreſſes imbibées d'eau-de-vie ou d'eau de lavande, on le comprime mollement, & l'on procure de la ſoupleſſe à la région hypogaſtrique par des fomentations émollientes. On doit éviter d'employer en fomentation les plantes qui ont une odeur forte ; on doit craindre auſſi l'uſage des linimens huileux : en général, dans toutes les maladies où ils ſont indiqués, il faut bien connoître la peau de ſon malade pour s'en ſervir. Ils occaſionnent ſouvent des éréſipèles locales, qui peuvent devenir univerſelles. La méthode qui tend à faire paſſer le lait par la tranſpiration, eſt ſuſceptible de beaucoup d'inconvéniens : le lait n'eſt point une matière tranſpirable comme celle qui s'échappe par les pores de la peau ; en ſuppoſant même la choſe poſſible, ce ne ſeroit jamais que la partie ſéreuſe du lait qui prendroit cette route. Ses parties caſeuſes & les butyreuſes reſ-

tent

tent dans les petits vaiſſeaux; elles obſtruent, forment des dépôts qui donnent lieu aux ſuites fâcheuſes des couches traitées de cette manière. Mon deſſein n'eſt pas de blâmer, mais en tout on peut & l'on doit dire le mieux. *Pro eo duntaxat pugno ut profeſſionis dignitas ſuſtineatur.* Je paſſe au choix, & à l'emploi des remèdes.

SECT. XL.

En 1748 la Faculté de Paris fit imprimer une thèſe dont le ſujet eſt très-intéreſſant : *An permultis, & compoſitis indicationibus pauca & ſimplicia medicamenta? Un petit nombre de remèdes ſimples peut-il remplir pluſieurs indications compoſées?*

Le Public doit avec moi prier l'Auteur de cette excellente thèſe, d'en donner une traduction Françoiſe, & de vouloir bien entrer dans de plus grands détails ſur cette matière. Je n'en rapporterai que quelques paragraphes, d'après leſquels j'expoſerai de grandes vérités pratiques.

§. I.

Plus le méchanisme d'un ouvrage est simple, plus l'ouvrage est parfait. L'homme ennemi du simple est si mal-adroit dans ses recherches, que les moyens les plus faciles, & le chemin le plus court pour arriver au but qu'il se propose, ne sont presque jamais ceux qui se présentent à son esprit. Il emploie les ressources de l'imagination pour élever à grands frais des édifices qui s'écroulent d'eux-mêmes. Quels avantages ont résulté pour lui de ce nombre prodigieux de préparations pharmaceutiques, que *Galien* & les Arabes ont introduit en Médecine? Une partie en est perdue dans l'oubli des siècles, & ce qui nous en reste est si nombreux, si composé, si bizarre, qu'à peine trouve-t-on sur cent remèdes un seul qui soit efficace, & qui mérite les magnifiques éloges qu'on en a fait.

De même que les alimens trop recherchés, trop assaisonnés & trop exquis, ne sont pas propres à conserver la santé,

de même auſſi la multiplicité des remèdes ne peut la rétablir : ce ſont des fables, direz-vous ; des fables ?... Mais les payſans qui n'uſent que d'alimens ſimples & communs, ſe portent-ils moins bien que les riches ſenſuels ? Les remèdes d'appareil qu'on preſcrit à ceux-ci ſont-ils plus efficaces que les ſecours ſimples qui guériſſent ceux-là ? La convaleſcence d'un pauvre eſt-elle plus lente, plus difficile, plus incertaine que celle d'un homme opulent ?

§. II.

Imitez, direz-vous, la ſageſſe de l'art, qui tire de l'union de pluſieurs médicamens des produits qui n'exiſtoient pas tels dans la Nature. En fondant, pour ainſi dire, les vertus de pluſieurs remèdes enſemble, n'eſt-ce pas le ſûr moyen de produire un ſpécifique qui rempliſſe à la fois pluſieurs indications ? Non, ſans doute. Il n'y a rien de ſi vain que cette prétention, ni rien de ſi fou que cet appareil. Le remède le plus ſimple n'a jamais une

vertu ſeule, il en réunit deux, trois, quatre, & quelquefois dix à douze. Or le nombre de ces qualités primitives peut ſatisfaire au concours d'un auſſi grand nombre d'indications, qui, priſes enſemble, s'étendroient fort loin. Si les remèdes ſimples ſont doués de tant de vertus naturelles, il eſt au moins inutile, s'il n'eſt pas dangereux de recourir ſi ſouvent à des ſecours qui n'ont qu'une vertu artificielle. Ceux-là errent & pèchent donc, qui, dans les indications composées, ſe ſervent de remèdes plus composés encore.

§. III.

Sans entrer dans tous les détails, il ſuffira d'examiner ici le concours de deux vertus réunies dans un remède ſimple, qui répondent à deux indications que le Médecin doit remplir à la fois. Si nous démontrons que ce concours & cette réunion exiſtent dans preſque tous les remèdes, on ſera forcé de convenir que, pour ſatifaire aux indications conjointes,

le Médecin n'a beſoin que d'un très-petit nombre de ſecours. Deux remèdes ſimples, par exemple, pourront ſuffire à quatre indications, trois ſuffiront à ſix, &c. Il eſt bien rare que, dans la pratique, les indications paſſent ce nombre. Avant que de démontrer l'exiſtence réelle de deux vertus dans les remèdes les plus ſimples, l'ordre exige de commencer d'abord par décrire les vertus propres à chaque médicament particulier. Tous les remèdes internes connus n'ont au plus que quarante qualités primitives : ils ſont relâchans, aſtringens, ſtimulans, nervins, adouciſſans, anti-alkalins, anti-acides, incraſſans, délayans, diviſans, inciſifs de la lymphe, réſolutifs du ſang grumelé, atténuans de la bile épaiſſie, propres à diſſiper les congeſtions de lait, nourriſſans, abſorbans, échauffans, rafraîchiſſans, humectans, deſſéchans, ſtomachiques, émétiques, purgatifs, diurétiques, ſudorifiques, expectorans; ils excitent la ſalivation; ils ſont emménagogues, narcotiques, alexipharmaques, fébrifuges, anti-vénériens,

anthelmentiques, anti-ſpaſmodiques, anti-hyſtériques, anti-épileptiques, anti-ſcorbutiques & anti-ſceptiques. Les remèdes externes ou topiques ſont doués de quatorze vertus principales : ils ſtimulent, relâchent, reſſerrent, échauffent, rafraîchiſſent, abſorbent, bouchent les pores, aſſoupiſſent, réſolvent; (la vertu réſolutive comprend la faculté de réſoudre la lymphe, le ſang, le lait épaiſſis & grumelés) ils détergent, deſſèchent, adouciſſent, corrodent, ſervent à embaumer, à conſerver les corps. Il n'eſt pas un ſeul de ces remèdes qui n'offre dans le beſoin pluſieurs vertus combinées enſemble, &c. L'Auteur, pour prouver ce qu'il affirme, commence par l'eau, qui joint à la vertu relâchante celle d'adoucir, d'humecter, de tempérer les humeurs. Suivant la manière dont on l'emploie, & ſes degrés de chaleur ou de froid, ſes propriétés vont en croiſſant. Je paſſe aux conſidérations que ces trois paragraphes nous offrent.

SECT. XLI.

L'objet de la Médecine eſt le corps humain : il eſt compoſé d'élémens ſimples ; des choſes analogues doivent le réparer : la ſimplicité eſt l'amie de la Nature ; elle doit être auſſi la compagne du Médecin. S'il néglige où s'il mépriſe l'une des deux, il pèche contre l'une & l'autre, & cette violation n'eſt jamais impunie. Ce n'eſt donc point par la pompe, ni par la multiplicité des remèdes, que le Praticien doit ſe ſignaler : ſes recherches doivent être laborieuſes, & ſon économie frugale. Si l'uſage établi n'étoit pas conforme à ces vérités, il faudroit le réformer comme nuiſible. La perpétuité des abus ne fait point une loi en Médecine, puiſque l'uſage le plus raiſonné ne peut pas même nous en donner. Tous nos préceptes ſeront toujours ſubordonnés aux indications & aux différentes circonſtances.

SECT. XLII.

Nous devons donc bien nous garder

d'être pauvres en conſeils, & riches en remèdes ſuperflus ; ſi les remèdes internes n'ont au plus que quarante vertus primitives, il eſt évident que la Médecine la plus compliquée ne peut employer que quarante remèdes ; mais les vertus conjointes dans chaque remède particulier prouvent qu'on pourroit au moins réduire ce nombre à la moitié. Il nous reſte à choiſir dans quatre ou cinq mille remèdes le petit nombre de ceux dont nous avons beſoin, & ce doit être ceux que l'expérience nous a fait reconnoître efficaces dans tels ou tels cas. Chaque claſſe de remèdes nous en offre pluſieurs, contentons-nous du meilleur. Il ſuit de-là que quand Salomon auroit compoſé un traité ſur les arbres & les plantes, depuis l'hyſſope juſqu'au cèdre du Liban, cet ouvrage perdu ne devroit pas être tant regretté des Praticiens.

SECT. XLIII.

C'eſt dans les jardins de la nature, & non pas dans les laboratoires de la Chy-

mie que naiſſent les ſecours vraiment faits pour l'homme ; c'eſt ce grand Alchymiſte qui attire ma confiance, plutôt que le ſoufre & l'arſenic, qui ſont les deux grands minéraliſateurs. Preſque toutes les productions de l'art, preſque tous les mêlanges qu'on emploie ſont incertains ou infidèles ; quand ils n'accélèrent pas la chûte de l'édifice humain, ils reſſemblent toujours au plâtre d'hyver. L'Eſculape de Leydè, *Boërhaave* qui étoit le plus grand Chymiſte de ce ſiècle, avoit les mêmes craintes que j'ai. (1) Nous pouvons en toute ſureté nous en rapporter à celui qui connoiſſoit ſi bien le jeu de

(1) *Apage anili vix dignas lucubrationes perſonatorum chymicorum fabellas ! Apage vana promiſſa in artis Hermeticæ dedecus nata ! Apage Cyclopas, qui Phœbi ſacra Vulcano dicant, qui artium utiliſſimæ Chemiæ uſum in Cyclicorum technas convertunt ! Quantæ tamen auctoritatis hæ nugæ pluribus habentur, neque naris obeſæ viris ! Quaſi ſatis non fuiſſet ſimplicium numero, compoſitorum confuſione, methodorum mole obrui, niſi in malorum complementum impudentis ignorantiæ portenta acceſſiſſent.* Boërh. de repurgandâ Medicinâ.

chaque reſſort, les fonctions de chaque partie, les propriétés de chaque remède, les réſultats comparés entr'eux, appliqués au tout & à chaque choſe. Ce vrai ſcrutateur des ſecrets de la vie, qui nous a tracé la marche des maux, leurs complications, leurs jours d'orage & de calme, s'écrie après avoir peſé toutes les circonſtances : *pauca quidem hæc atque pulchra, quæ Medicinam conſummant, etiam ignaris apparent, ſed rerum peritis ardua comperta ſunt.*

SECT. XLIV.

Il eſt certain que les alimens & les remèdes âpres, durs, déſagréables, ne ſont pas ceux qui nous conviennent : c'eſt en vain que l'induſtrie les travaille pour nous les rendre plus propres ; elle pourroit s'épargner cette peine, puiſque ceux qui ſont faits pour nous ſont toujours ſous la main, & qu'ils ont naturellement tout ce qu'il faut pour la réparation & la conſervation du corps. Ce n'eſt qu'en mêlant les ſubſtances dures ou déſagréables avec

d'autres, que l'art les défigure ou les change méchaniquement ; mais peut-on attendre plus de vertus de cette méchanique que de la Nature même ? Nous l'avons déja dit, les poisons méchaniques ne nous détruisent que parce que leurs parties angulaires, tranchantes, corrosives, agissent sur les solides, & différent essentiellement de la forme sphérique des humeurs. C'est de cette forme que dépend le mouvement perpétuel de chaque particule, qui se fait en tout sens avec une égale force. Or l'interposition d'une matière étrangère, ne peut qu'en arrêter ou en accélérer l'action, elle ne peut donc que les trop dissoudre ou les condenser.

SECT. XLV.

On allégueroit en vain que ces productions différentes réunies, combinées entr'elles, se prêtent mutuellement du secours, & qu'elles acquièrent par-là une efficacité que chacune d'elles n'avoit

point séparément : comment le pourroient des principes si différens, relativement à eux & à notre nature ? En voulez-vous une preuve ? M. *Pringles*, qui a si bien traité des anti-sceptiques, convient que l'esprit de *Mendererus* est moins efficace que le sel volatil de corne de cerf, ou que le vinaigre radical qui le composent. Pourquoi donc énerver l'un & l'autre par ce mêlange ? Des remèdes contraires ou opposés entr'eux, se détruisent réciproquement. S'il résulte une troisième substance de la destruction des deux autres, elle doit tenir de la nature des deux, & produire un effet neutre. Est-ce là le but de l'art de guérir ? C'est l'expérience seule qui doit terminer le procès, & forcer les raisonneurs à acquiescer à son jugement. Quant à moi, voici ma façon de penser : je n'ai garde de croire que toutes les préparations chymiques soient meurtrières ; sans être aussi réservé là-dessus que *Sydenham*, je me suis servi avec succès de quelques-uns

des remèdes que la Chymie offre à la Médecine (1) ; mais je me ſuis bien gardé d'en abuſer comme *Paracelſe*, *Vanhelmont* & leurs ſectateurs. L'expérience a parlé, & c'eſt à nous de croire qu'en général la Chymie fournit plus de poiſons que de remèdes. C'eſt d'après cette connoiſſance que l'illuſtre ami de Morton lui écrivoit

Agnoſcat vanæ Chemicus mendacia flammæ,
Nec totam ulteriùs Medicinam quærat in igne.

(1) Ces remèdes ſont le tartre ſtibié, quelques autres ſels, le mercure revivifié du cinnabre, les acides minéraux, quelques eſprits volatils, & les chaux métalliques dont la Chirurgie ſe ſert avec ſuccès. Au reſte, la Chymie eſt une ſcience qu'on ne ſauroit trop cultiver ; c'eſt la métaphyſique de l'hiſtoire naturelle. Ceux qui s'y dévouent ſont très-eſtimables ; les Profeſſeurs qui l'enſeignent ſont très-utiles à la ſociété : preſque tous les arts lui doivent leur perfection. Mais de quoi n'abuſe-t-on pas ? Tous ceux qui exercent un art ne ſont pas des Artiſtes ſages. Ce n'eſt donc pas l'art, c'eſt l'Artiſte qui eſt ſouvent en défaut. Chaque état a de grands hommes, des manœuvres, & des Charlatans. Je n'en veux qu'à ceux-ci ; il eſt aiſé de s'en apercevoir.

SECT. XLVI.

Le régime le plus dur, le plus grossier, quand il est volontaire, est celui qui convient le mieux à l'homme sain & robuste ; mais s'il tombe malade, les choses changent de face, le traitement le plus doux est le plus efficace pour lui rendre la santé. (1) La raison dit, & l'événement prouve qu'en associant les propriétés étrangères des remèdes qui ne fraternisent point ensemble, le trouble en est la suite inévitable. Il faut bien que des élémens opposés se combattent ; pense-t-on que l'estomac du malade doive être le creuset où ces différentes matières, ces natures diverses, s'amalgameront, s'affineront, s'adouciront ; c'est le calme, le repos ou la vigueur que l'on doit procurer à des organes en souffrance, il faut donc leur

(1) *Obtemperans morbo, ei imperat, suis illum artibus vincit, dumque deficientis vitæ vires erigit, vel furentis in sua damna impetus temperat, pauca, sed certa, vilia, sed apta remedia invenit.*

épargner les frais du mêlange ; l'alliage n'eſt jamais auſſi parfait que le métal auquel on l'aſſocie, il en eſt de même de l'amalgame des remèdes. Le reſpect qu'on a eu pour les fables chymiques & pour les prétendus miracles de quelques remèdes, tenoient de l'adoration ; mais aujourd'hui que les ſciences ont ouvert les yeux de ceux qui les cultivent avec fruit, le temps de la mythologie médicale eſt paſſé ; on n'admet rien légèrement, & l'on traite les préjugés de cette nature comme les fables dont on a bercé notre enfance. Les vaines fictions ſur les acides, les ſels reſſuſcités de leurs cendres, les panacées des Adeptes, & toutes les merveilles de l'art d'*Hermès*, ne doivent leur réputation qu'au charlataniſme & à l'enthouſiaſme. Les ſolutions, les menſtrues, les eaux fortes, les ſublimations, les criſtalliſations, les rapports chymiques les plus évidens, n'ont avec le corps humain que des rapports imaginaires, qu'une analogie trompeuſe. Il ne ſe fait rien de ſemblable dans l'homme ; il y a plus encore, la princi-

pale vertu des remèdes, celle dont nous avons le plus ſouvent beſoin, conſiſte eſſentiellement dans leurs *parties* aqueuſes & muqueuſes; or je demande ce que l'on doit attendre des remèdes chymiques, privés de ces mêmes parties dont le feu les a dépouillés. On m'objectera peut-être que les remèdes chymiques ont une vertu ſupérieure, & que celui qui s'en ſert n'a point égard aux parties aqueuſes, muqueuſes, &c. puiſque ce n'eſt pas par-là qu'ils agiſſent & qu'ils produiſent les grandes révolutions qu'on en attend: je répondrai que ce ſont ces révolutions mêmes qui m'effraient; le Médecin prudent doit ſe défier de tous les tours de force. Après avoir traité une maladie, il eſt bien triſte d'être obligé de traiter enſuite les mauvais effets des remèdes.

SECT. XLVII.

Le plus grand nombre des remèdes que la Pharmacie nous étale eſt plus un objet de luxe que d'utilité: ces préten-

dues

dues richeſſes ne ſont qu'un fardeau pour le Sage qui ſait s'en paſſer, & qu'un écueil certain pour celui qui n'eſt pas ſage. (1) Trop de richeſſes corrompt les mœurs, trop de remèdes détruit le tempérament. La juſteſſe de cette comparaiſon eſt auſſi bien ſentie des conſervateurs de la ſanté, que de ceux qui la détruiſent ; mais leur intérêt n'étant pas le même, leur manière d'agir eſt différente. Hoffman ſe plaignoit dans ſa théorie, de ce qu'il faiſoit dans ſa pratique. (2) Ce Médecin eſti-

(1) Mes plaintes ne regardent pas les Pharmacopées d'Edimbourg & de Londres. Depuis trente ans on les a ſimplifiées. Il n'en eſt pas de même dans les autres Royaumes. On a déja ſimplifié le Codex de Paris, mais il a encore beſoin d'une réforme.

(2) *Nata eſt tanta medicamentorum ſylva, quâ nihil ad diſtinendum ægrotantium ſalutem, & ad praxeos rationalis & efficacis incrementum removendum deterius inveniri poteſt. Nam profectò ſub tanto numero medicamentorum, quibus noſtro tempore pharmacopolia referta, & planè onuſta ſunt, genuini & proprii cujus vis effectus, & operationes, in tot differentibus naturis, morbis, eorum cauſis rectè haberi, & cognoſci non potuerunt; neque etiam unquam cognitio intimior ſubſequitur, aut virium contemplatio cum ſucceſſu molienda,*

mable d'ailleurs, eût été réellement la lumière des Médecins Allemands, s'il avoit ſu joindre l'exemple au précepte. Il faut convenir que la raiſon & l'imagination n'ont guères de commerce enſemble, puiſque les choſes dont la raiſon eſt pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs agrémens à l'égard de l'imagination.

SECT. XLVIII.

Mes courſes philoſophiques m'ont procuré l'avantage de connoître la plus grande partie des Praticiens éclairés de l'Europe : quand je les ai conſultés ſur le ſujet que je traite, ils m'ont tous communiqué généreuſement leur façon de penſer ; la voici mot pour mot. Si l'on en croit la matière médicale, m'ont-ils dit, chaque plante eſt efficace, chaque remède eſt un ſpécifique, & l'on eſt preſque

niſi priùs ad pauciorum & ſelectorum numerum redigatur innumerabilis apparatus. Hoff. de ſimplicitate Medicinæ.

tenté de croire l'homme immortel. Eblouis dans notre jeunesse des propriétés merveilleuses qu'on leur attribue, nos formules étoient très-chargées; nous croyions que chaque remède devoit produire un effet particulier sur chaque partie du corps, & choisir de préférence, comme le dit plaisamment *Molière*, l'humeur pour laquelle il étoit destiné : désabusés de cette erreur, par une expérience souvent malheureuse, nous avons pris le parti de simplifier nos méthodes, & de diminuer le nombre des remèdes ; dès-lors les succès ont remplacé les catastrophes. Les propriétés des choses ne se connoissent que par les effets qui se manifestent à nos sens ; il ne faut donc croire qu'à ce qui est évident, & qu'à ce dont la vie des hommes dépend. Si la Médecine n'est pas cette évidence, & cette vérité même, elle cesse d'être salutaire ; on peut la rendre telle, en n'emploïant dans la pratique que ce qui est admis, reçu & approuvé généralement par les bons Praticiens. Or rien n'appartient en propre

à la Médecine, que ce qui tend directement à conserver la santé & la vie. Tout ce qui est de la première nécessité peut être compris dans une sphère très-bornée ; ainsi ceux mêmes à qui la Nature n'a point accordé cette étendue de génie, cette facilité de mémoire, capables de tout saisir & de tout retenir, pourront exercer utilement la Médecine. *Simplicitas est princeps excellentiæ instrumentum...... Nihil desperandum simplicitate duce, sed fallit spem laboris involuti successus.*

SECT. XLIX.

Si pour être heureux Médecin il en faut revenir à la simplicité, après que l'âge, l'expérience & les malheurs nous ont instruits, commençons notre carrière comme les maîtres de l'art la finissent. Qui de nous ne desireroit d'être aussi grand Médecin que *Sydenham ?* Pourquoi prenons-nous une route contraire à la sienne ? Disciple de la Nature, toujours vigilant & exact, il nous dit avec sa candeur ordinaire : *Agendi gnaro raram re-*

medii penuriam. Scientia morbi, & auxilii ſimplex. Morbos namque univerſos communi ſanari poſſunt methodo, quâ miſſo cruori ſubeuns purgatio opio ſedetur, dùm victus cætera abſolvit. En ſcientiam morbi & auxilii, quâ freti artis principes, &c.

Boërhaave auſſi honnête, auſſi ſobre que *Sydenham*, ne demandoit que de l'eau, du vinaigre, du vin, de l'orge, du nitre, du miel, de la rhubarbe, de l'opium, du feu & une lancette. Les ſources médicales, dit-il ailleurs, quelques ſels, les ſavons, le mercure, le mars, une diète ſalutaire, un exercice convenable ne laiſſent plus rien à deſirer au Médecin. A quoi ſervent donc tous ces médicamens tirés des foſſiles, des plantes, des animaux que l'art nous prépare? Les médicamens ſimples que la Nature nous donne, excèdent de beaucoup nos beſoins, & ont plus de vertu que lorſque l'art les altère. Me ſera-t-il permis de me récrier ici contre un abus général, & d'en indiquer la ſource? Les Chinois font actuellement beaucoup d'uſage de talc pour alonger la

vie, de terres bolaires, pour abſorber les acides de l'eſtomac. Ils tiennent cette recette des Mogols & des Perſans, qui mangent à chaque inſtant de la terre glaiſeuſe de Patna : ceux-ci l'ont reçue des Tartares & des Turcs, qui avalent beaucoup de terre ſigillée d'Arménie, & d'autres contrées des Echelles du Levant. Ces derniers l'ont fait paſſer en Allemagne où l'on abuſe de ces terres également bolaires, quelquefois calcaires. En Saxe, on fait un grand commerce d'agaric minéral. C'eſt un mêlange de terre calcaire, de lait de lune foſſile, qui eſt de la craie pulvérulente, étendue dans de l'eau ; d'oſtéocoll, qui eſt une terre limoneuſe, ſableuſe & calcaire ; & de Béſoar oriental, qui eſt un calcul : toutes ces ſubſtances abſorbent l'humidité en empâtant. Voilà leur vertu ; elles forment donc un mortier propre à obſtruer les viſcères : ceux qui ſe ſervent de ces remèdes nuiſibles, imaginent-ils que le corps humain ſe répare comme les brêches des vieilles murailles ? En France on prend beaucoup

de limaille de fer, rouillée & déphlogiſtiquée : c'eſt à proprement parler la terre du fer ſous un état d'ochre. On avale auſſi de la craie pure par l'uſage des huitres calcinées, des perles, de la corne de cerf, du corail, des coquilles d'œufs, de la dent de ſanglier, &c. Les cinq fragmens connus ſous le nom de grenat, d'hyacinthe, d'émeraude, de ſapphir, de rubis, de topaze, ſont autant de verres naturels qui me paroiſſent fort dangereux, ne pouvant ſe diſſoudre dans les acides de nos liqueurs, peuvent produire en partie le même effet que le verre pilé, qui eſt un poiſon méchanique indomptable.

Celui qui a le ſens commun, n'a pas de peine à deviner l'uſage de cette abondance inutile ; elle ſert à celui qui chancelle, pour remplacer le vide de ſes connoiſſances, & peut être pour appaiſer l'eſprit du malade. S'il s'en ſert pour ne pas ôter tout eſpoir à celui qui ſouffre, cette manœuvre eſt pardonnable ; mais s'il croit faire des merveilles, il eſt dupe de ſa croyance, & ſon erreur eſt blâ-

mable. La ſcience des remèdes ne doit point fatiguer l'Artiſte, ils ne ſont point infinis en nombre ; chaque mal particulier n'exige pas un remède particulier, ni chaque complication des remèdes plus compliqués encore. Il eſt de fait que celui qui mépriſe les remèdes ſimples, qui a recours à pluſieurs remèdes différens dans le cours d'une maladie, eſt ordinairement celui qui guérit le moins ; s'il compte quelques ſuccès, il ne les doit qu'à la Nature, aſſez forte pour avoir triomphé du mal, du Médecin & des remèdes. Mais ſi la multiplicité des ſecours s'oppoſe aux progrès de l'art de guérir, avouons franchement que la matière médicale a tort d'en recommander l'uſage, & de leur aſſigner des vertus que ſouvent ils n'ont pas. Combien de ſiècles ont été employés à cette récolte preſque inutile ! Combien de Médecins ſe ſont laſſés, épuiſés, pour en acquérir & pour en diriger les connoiſſances ! Si l'on demande aux Praticiens quels fruits l'humanité en a retiré, ils ſe taiſent.

SECT. L.

Il eſt très-rare que l'on guériſſe ceux que l'on traite long-temps : le malade eſt miné par une langueur prolixe, & la Nature qu'on accable s'affaiſſe & ſuccombe ſous le poids. Si quelqu'un, après une maladie chronique, recouvre la ſanté, c'eſt preſque toujours après avoir abandonné les remèdes, c'eſt en changeant d'air & de régime, en uſant des eaux minérales ou thermales, c'eſt-à-dire, qu'il guérit par des remèdes que la Nature a préparés elle-même. C'eſt encore par l'uſage des différens laits pris tels que les donnent les animaux, ou altérés avec quelques plantes. Au moment que j'écris, j'ai ſous les yeux un malade guéri d'une maladie très-longue par le ſimple uſage du lait ainſi altéré, & par un exercice proportionné à ſes forces. J'ai eu le déſagrément d'entendre dire que plus d'un malade déſeſpéré des Médecins, a guéri pour avoir abandonné ſon mal aux reſſources de la Nature, ou pour avoir

ſuivi les conſeils d'un homme qui ne connoiſſoit rien en Médecine. La choſe eſt poſſible ; non-ſeulement la Nature guérit un grand nombre de maladies, mais je crois qu'un payſan peut quelquefois conſeiller à propos le remède ſimple qui lui a réuſſi : & puiſqu'il faut parler vrai, à qui devons-nous le petit nombre de ſpécifiques que nous avons ? N'eſt-ce pas à des hommes ſimples, peu raiſonneurs, que nous regardons avec pitié, & que nous nommons agreſtes & ſauvages ? Qui vient de découvrir les propriétés du bois amer de Surinam ? C'eſt encore un Sauvage des colonies Hollandoiſes. J'ai eu occaſion d'éprouver les bons effets de ce ſpécifique dans les fièvres intermittentes, ils ſe ſont trouvés conformes à ceux que M. le Profeſſeur *Schwencke* avoit bien voulu me communiquer. (1) Le Public ne tardera pas à

(1) Ce bois amer eſt appelé du nom de celui qui le premier en a fait uſage, *lignum amarum Quaſſi.* La ſubſtance de ce bois reſſemble aſſez à celle du

avoir l'analyſe de ce bois ; M. *Roux*, Docteur Régent de la Faculté de Paris, m'a promis de la faire.

---

bouleau, & ſon écorce à celle du ſima-rouba. Il eſt très-léger, & ſans odeur ; ſa ſaveur eſt d'une amertume extrême ; l'impreſſion en reſte long-temps ſur la langue, mais elle n'a rien de déſagréable ni de nauſéabond, Dans les fièvres intermittentes, on peut ſe ſervir plutôt & plus ſûrement de ce remède, que du quinquina. Je n'ai pas eu occaſion de l'employer dans la gangrène. S'il étoit inférieur au quinquina dans ce cas, il lui eſt ſupérieur dans les fièvres intermittentes. Après que le malade a été purgé une ou deux fois, ſelon la néceſſité, on fait uſage de ce bois infuſé comme il ſuit. Prenez-en deux drachmes, que vous raperez ou que vous concaſſerez ; faites-les infuſer dans deux livres d'eau pendant vingt-quatre heures. La doſe eſt de quatre à cinq onces par priſe. On en prend une le matin & une autre le ſoir, hors de l'accès, & l'on continue ainſi juſqu'à la guériſon. Il eſt bien rare que l'on ſoit obligé de prendre plus de quatre livres de cette infuſion ; bien ſouvent même la première bouteille ſuffit. Dans les intempéries des ſaiſons, dans les pays humides, dans les fièvres invétérées, on fera très-bien d'en prolonger l'uſage. J'ai un grand nombre d'obſervations qui en aſſurent l'efficacité. Outre la vertu fébrifuge, ce bois eſt une ſtomachique très-puiſſante. Les habitans de Surinam en font un élixir fort vanté. Ils prennent une once de ce bois rapé & douze onces d'eſprit de vin ou d'eau-de-vie, qu'ils font digérer en-

SECT. LI.

Il ſuit de-là que le Praticien doit s'en tenir uniquement à un petit nombre de remèdes, dont l'expérience a fait connoître l'efficacité ; tous les autres reſſemblent à ces amis perfides qui nous abandonnent dans le beſoin, quand ils n'occaſionnent pas ces révolutions tragiques dont tant d'hommes ſont les victimes. D'ailleurs, plus le pouvoir de la Nature eſt étendu, & plus celui de l'art doit être limité : ſi elle a des beſoins, ils ſont ſimples, elle ſe contente de peu, le néceſſaire lui ſuffit, on le trouve partout, elle y a pourvu en nous donnant ces mêmes beſoins. Quand l'art ne ſera ni riche, ni pauvre, il ſera tout ce qu'il doit être.

ſemble pendant quelque temps ; ils coulent enſuite la liqueur. La doſe de cet élixir eſt d'une demi-cuillerée que l'on prend pur ou mélangé avec de l'eau ſimple, de l'eau de menthe, &c. ſuivant les circonſtances. Il eſt indiqué dans l'atonie des fibres de l'eſtomac, les aigreurs, l'inappétence, la ſabure glaireuſe, &c.

SECT. LII.

La Médecine naturelle eſt donc la ſeule vraiment faite pour l'homme : *Medicina paucarum herbarum ſcientia.* Hippocrate l'avoit penſé avant que Celſe l'eût écrit ; nos premiers parens n'en connurent point d'autre, & la preuve qu'elle étoit bonne, c'eſt qu'ils vécurent plus long-temps que nous. Mais pourquoi remonter à l'enfance du monde, quand nous avons ſous les yeux des faits qui le prouvent. Des Peuples nombreux ne ſe ſervent point de la plupart des remèdes dont nous nous ſervons, & jouiſſent d'une ſanté plus robuſte & plus conſtante que les Européans. S'il étoit vrai, comme le rapporte M. Geofroy dans ſa matière médicale, que pendant près de cinq cents ans les Romains ne ſe ſervirent que de quelques plantes & de choux pour tous remèdes, ce ſeroit une grande preuve de plus en faveur de la ſimplicité de la Médecine. On dit auſſi que Caton n'employa que les ſecours de ſon potager pour guérir

ſa famille attaquée de la peſte, & que le chou qui rémédia à ce fléau fut nommé par reconnoiſſance *la Médecine du grand Caton.* Quoi qu'il en ſoit de ces faits hiſtoriques, ils ne prouvent rien contre la néceſſité & l'utilité du Médecin & de la Médecine. Caton étoit un ſage qui conduiſoit les autres par ſes lumières ; quel eſt le malade qui ſoit un Caton ? Nous ſommes tous aveugles dans notre propre cauſe, & nous avons beſoin d'être conduits. Je demande à préſent ſi les Romains étoient moins ſenſés que nous, eux qui ſavoient ſi bien adopter les uſages des Nations, dès qu'ils les trouvoient meilleurs & plus ſages que les leurs. Si l'on m'objectoit que les choſes ont bien changé de face, que les eſtomacs modernes ne ſont plus de la trempe de ceux des vieux Romains, je conviendrois que l'objection eſt juſte, mais je ne me tiendrois pas pour battu. Si nos corps ſont affoiblis, ils ſont hors d'état de ſupporter l'effet des remèdes violens ; d'ailleurs, qui nous empêche de vivre & de nous exer-

cer comme ces vainqueurs du monde? Imitons-les, nous digérerons comme eux. Ce n'eſt pas la faute de la Nature, ſi nous ſommes décrépis avant la vieilleſſe : jetez un coup d'œil ſur les travaux & la nourriture groſſière de ce bas peuple, qui croit avoir plus beſoin de ſanté que de vie : ſa ſanté vous prouvera ce que peuvent l'exercice & la ſobriété. Ne rougiſſons point de nous porter auſſi bien qu'un manœuvre.

SECT. LIII.

La Médecine la plus ſimple a encore un avantage qui n'eſt propre qu'à elle, c'eſt que le Médecin qui s'en ſert, ſait au juſte à quoi s'en tenir ſur les qualités & les effets des remèdes qu'il emploie : aucun préjugé, aucun ſcrupule, aucune autorité ne peuvent lui en impoſer, ni le faire chanceler dans ſa pratique ; il n'acquieſce qu'à l'évidence, & c'eſt alors qu'on peut compter ſur la bonne foi & la certitude des obſervations qu'il nous donne. On eſt forcé d'admettre ce qui

existe, ce qui a été bien vu ; mais comment pouvons-nous voir, ou comment pouvons-nous affirmer qu'un remède est doué de telle vertu, qu'il a produit tel effet dans tel cas, quand au lieu de l'avoir employé seul, nous l'avons associé avec plusieurs autres ! Une assertion aussi hazardée est très-suspecte, elle doit entraîner bien des abus après elle ; c'est aussi ce qui arrive. Le Médecin qui se conduit d'après ces observations, qui emploie ces remèdes si vantés, est la dupe de sa crédulité ; dès-lors il se croit fondé à rejetter des secours qui auroient peut-être suffi seuls pour la guérison du malade, si le mêlange n'y eût apporté des obstacles. Dans cette perplexité il a recours à d'autres moyens aussi inutiles, & c'est un grand bonheur s'ils n'agravent pas la maladie. Il est très-rare qu'un remède soit nul ; quand il n'est pas salutaire, il nuit presque toujours ; l'infortuné qui survit à son effet, joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir en détail. C'est ainsi que les demi-connois-

sances,

ſances, les faux jours en Médecine, & quelquefois même la mauvaiſe foi nous donnent des obſervations mutilées, ajuſtées ſur la façon de penſer de l'Auteur, & ſes infidélités rendent l'erreur inévitable dans la pratique. Si j'avois le pouvoir légiſlatif, je ferois punir auſſi ſévèrement celui qui oſe en impoſer au Public par de fauſſes obſervations, que l'on punit un coupable du crime de lèze-Majeſté : celui qui trompe l'humanité en donnant pour ſpécifiques des remèdes dangereux & meurtriers, mérite le même ſupplice.

SECT. LIV.

L'unique moyen de nous épargner des mépriſes, de nous ſauver de l'ignorance, ſans le ſecours de la témérité, eſt d'être pour l'incertain, pour l'extraordinaire, pour le ſuſpect, auſſi craintifs qu'un pilote ſur une mer qu'il n'a point encore eſſayée. Cette précaution eſt ſur-tout néceſſaire dans l'uſage interne des poiſons devenus depuis peu ſi familiers en Mé-

decine ; tous ceux qui s'en ſervent, n'ont ni la prudence, ni les lumières de M. *Stork.* En ſuppoſant, comme je le dois, les obſervations vraies, le poiſon dans les mains d'un mal-adroit ou d'un téméraire, eſt le glaive de la mort. (J'en parle avec connoiſſance de cauſe.) On ne peut donc trop rappeller aux jeunes Médecins combien les premiers eſſais en ce genre ſont dangereux, pour empêcher que l'uſage n'en devienne épidémique : je ne blâme point les efforts de ceux qui tendent à découvrir quelques nouveaux ſpécifiques pour des maladies juſqu'ici incurables, je rends à leur zèle toute la juſtice qu'il mérite ; mais je ſais auſſi que ce ſiècle eſt avide de nouveautés, que l'imagination prévenue exagère ſouvent l'idée des maux, & l'efficacité des remèdes, ſi toutefois on peut appeller remède un poiſon. La ville d'Ulme eût bien fait de s'oppoſer à la publication des paradoxes de *Friccius*, ſur les vertus médicales des poiſons : cet ouvrage a produit bien des cataſtrophes. *Atthalus*, Roi

de Pergame, fut bien plus prudent que nous ne le ſommes, il ne fit des expériences en ce genre que ſur des criminels condamnés à mort ; tous ceux qui ſurvécurent aux poiſons eurent leur grâce. Quoi qu'on puiſſe m'objecter, je ſoutiendrai toujours qu'il n'eſt jamais permis de faire de ſemblables expériences ſur des hommes libres & innocens. Je ſais bien qu'avant de ſe ſervir d'un remède dangereux, un homme ſage commence par en éprouver l'effet ſur les animaux, & peut-être ſur lui-même ; mais il ne s'enſuit pas qu'il puiſſe en toute ſûreté le preſcrire à ſes malades. C'eſt dans les maladies chroniques & rebelles qu'on a recours à des remèdes extrêmes ; or cet état de langueur ne reſſemble en rien à l'état d'un animal robuſte ou d'un homme ſain. Nous voyons tous les jours que tel homme prend huit à dix grains d'émétique, & le digère, pour ainſi dire, ſans en être incommodé, tandis qu'un autre périroit dans l'effet d'une moindre doſe. D'ailleurs il y a des poiſons très-

funeſtes à l'homme, qui ne nuiſent point aux animaux, & *vice verſâ.* L'arſenic qui nous tue, purge les loups ; le ſafran des métaux, qui n'eſt pas capable d'irriter une plaie, qui n'offenſe pas même l'organe délicat de la vue, bleſſe l'eſtomac, quoique pris en aſſez petite doſe.

Un remède convient à un tempérament, qui feroit beaucoup de mal à un autre. Le ſublimé corroſif avec lequel j'ai guéri en Ruſſie des maladies très-graves, entr'autres une qui duroit depuis quarante ans (1), pourroit être contraire au tempérament bilieux & inflammable d'un Oriental.

Perſiſtons donc à dire qu'il faut épargner les remèdes ſuſpects à ceux qui ſont dans un état à n'en pouvoir ſupporter l'action ſans riſque ; ils ont la vie ſi petite, qu'on n'en peut rien ôter ſans que la mort n'arrive.

(1) Celui qui avoit cette fâcheuſe maladie, eſt un Moine Ruſſe de l'Ordre de Saint Baſile. Il ſe nomme *Ilarion Bagdanoff.* C'eſt dans l'Hôpital Impérial des Paul à Moskou, que je l'ai traité & guéri.

Je conviendrai, ſi l'on veut, que quelques malades déſeſpérés ont été guéris par ce moyen, pourvu qu'on m'accorde que ce Romain qui propoſoit à ſon père de prendre une ville, en perdant trois cents hommes, étoit un mauvais citoyen. *Voudrois-tu être l'un des trois cents*, lui répondit le Vieillard ? C'eſt auſſi ma réponſe aux Médecins partiſans des poiſons. Je ne puis mieux finir cette ſection que par les réflexions de *Boërhaave.*

Nulla viro in applicando remedio temeritas,
Nulla illi in obſervando effectu feſtinatio,
Nulla in ſiniſtris eventibus occultatio,
Nulla in extollendis proſperis jactantia.

SECT. LV.

Nous appelons ſpécifiques les remèdes qu'une expérience multipliée nous a fait reconnoître les plus propres à guérir efficacement une maladie particulière, ſans évacuation ſenſible (1). Les moyens

(1) *Remedium ſpecificum, eſt illud quod cauſam morbi penitus delet, abſque evacuatione ſenſibile.*

par lesquels ces remèdes agissent nous sont presque inconnus, mais leurs succès répondent à notre espérance; cela doit nous suffire. Tels sont le mercure dans les maladies vénériennes, le quinquina & le bois amer de Surinam dans les fièvres intermittentes, l'hypécacuana dans la dyssenterie, le musc dans certaines espèces de convulsions. Chacun d'eux donné seul suffit pour guérir le mal contre lequel on l'emploie. Il n'en est pas de même quand on les associe avec d'autres remèdes; c'est donc de leur unité, de leur simplicité que dépend leur efficacité naturelle. Si ma croyance est vraie, il ne tiendroit qu'à nous d'avoir un plus grand nombre de spécifiques; le moyen de les reconnoître nous est offert par l'expérience; mais il faut bien prendre garde que le goût expérimental ne soit contraire aux loix de la simplicité.

Sydenh. *de lue venereâ.* Jusqu'ici on ne compte que le quinquina qui agisse ainsi dans certaines circonstances.

Preſque tous les hommes aiment l'extraordinaire, ils le veulent & le cherchent partout; auſſi a-t-on preſque été juſqu'à l'impoſſible en ce genre.

SECT. LVI.

Quelque efficaces que ſoient les vertus du quinquina, je ne penſe point que la Providence *ait mis la fièvre dans nos climats, & le remède en Amérique*; cette Providence univerſelle fait naître dans chaque climat les ſecours & les plantes néceſſaires aux hommes & aux animaux. Auſſi n'eſt-il point de pays qui ne produiſe ce qui eſt abſolument utile à la conſervation. *Solenander* perſuadé de cette vérité, a été juſqu'à dire *que par les plantes qui ſe trouvent en abondance dans un pays, on peut conjecturer preſque avec certitude, quelles ſont les maladies qui y règnent le plus communément.* Puiſque les beſoins de la vie ſimple ſont à peu près les mêmes chez tous les hommes, il étoit juſte que la Nature leur offrît par-tout les mêmes reſſources : c'eſt l'art de les employer qui

diſtingue les Nations policées des Peuples ſauvages ; ce ſont ceux-ci qui s'en ſervent avec le plus de fruit. Loin d'altérer ces productions par un alliage inutile ou dangereux, ils regardent ces bienfaits de la Nature comme un or vierge, qui n'a pas beſoin d'être travaillé par l'art. Quoique les obſervations & les expériences d'un grand nombre de ſiècles aient inſtruit les hommes de l'emploi méthodique des ſecours de cet art, l'appareil des connoiſſances dont on l'a enrichi, vaut-il l'heureuſe ignorance qui guériſſoit les maladies dans ces ſiècles reculés où l'uſage tenoit lieu de ſcience ?

Que celui qui doute de ces vérités, ſe donne la peine de voyager, & de vérifier tout par lui-même, il ſera bientôt convaincu ; ſinon qu'il s'en rapporte à l'obſervateur, *qui morbos hominum multorum vidit & urbes.* Les pays chauds abondent en citrons, en oranges, en fruits doux, aigrelets, acides : ces fruits ſucculens ſont des alimens néceſſaires, & des remèdes efficaces pour les ma-

ladies occaſionées par l'excès de chaleur. Ils tempèrent la bile exaltée, ils détrempent, délaient, font circuler le ſang trop épais ; ils fortifient les ſolides en les reſſerrant un peu, & réſiſtent par-là à l'effet de la putréfaction. Les plantes amères, âcres, aromatiques, inciſives, croiſſent dans toutes les parties du Nord où elles ſont néceſſaires. Prenons la Ruſſie pour exemple ; dans ce climat, qui eſt au 60e dégré, les hivers ſont longs, le froid très-vif ; ſon intenſité, le défaut d'exercice, l'interruption de la tranſpiration ou quelquefois le trop de tranſpiration occaſionné par la chaleur immodérée des appartemens, y rendent le ſang fort denſe : joignez à ces cauſes l'uſage journalier des farineux, d'un pain mal fermenté & mal cuit, des boiſſons nourriſſantes, telles que les bières fortes, & d'autres qu'on appelle en langage du pays *Kouace*, *Kiiſlchi*, &c. (1) Joignez à ces

(1) Je ne rapporterai pas la manière dont on prépare ces boiſſons. Un de mes amis, grand voyageur

nourritures, l'abondance des viandes & des poiſſons frits, de la pâtiſſerie, de la crême, du beurre, de différentes huiles qui deviennent âcres en vieilliſſant, vous en conclurez que les humeurs des Ruſſes ſont pâteuſes, que leur eſtomac & leurs inteſtins, quelque robuſtes qu'on les ſuppoſe, ſont embarraſſés de viſcoſités glutineuſes. Votre concluſion eſt juſte; ces alimens produiſent ſur les hommes les mêmes effets que ſur les animaux : or les chevaux nourris de farine, les chapons, les poulardes, &c. prennent beaucoup d'embonpoint, mais ils ſont foibles & mous, leur graiſſe eſt un excrément, leur embonpoint eſt cachéctique. Un pain mal fermenté & mal cuit eſt une pâte qui, ne pouvant ſe diſſoudre

& bon obſervateur, donnera bientôt au Public l'hiſtoire intéreſſante des Coſaques, dans laquelle toutes ces choſes ſeront détaillées. Au reſte, je ne penſe pas que les alimens dont le commun d'une nation fait uſage, ſoient la ſeule cauſe des maladies ſporadiques. Si cela étoit, toute la nation deviendroit malade; mais les alimens y contribuent plus ou moins, relativement à la conſtitution des individus.

aiſément dans l'eau, donne lieu aux obſtructions, à la Leuco-phlegmatie, comme *Hippocrate* l'a très-bien obſervé : ce pain donne aux animaux une mauvaiſe graiſſe, il étouffe ſouvent les oiſeaux : c'eſt une expérience journalière. Voilà les cauſes de l'épaiſiſſement, voici celles de l'acrimonie. La religion Grecque impoſe près de ſept mois de carême en différens temps : ceux qui l'obſervent, mangent beaucoup de poiſſons ſalés, fumés & âcres. L'uſage de l'eau de vie avant les repas y eſt preſque univerſel; & quoiqu'on en uſe avec modération, cet eſprit ardent nuit toujours. A la longue c'eſt un poiſon lent qui attaque les nerfs. Outre cet abus, celui d'aſſaiſonner tous les mets avec de l'huile, de manger habituellement de la friture, eſt auſſi très-nuiſible. Les viandes & les poiſſons frits eſſuyent un feu beaucoup plus violent que quand ils ſont préparés d'une autre manière. L'eau bout à 212 dégrés de chaleur au thermomètre de *Fahreinheit*, il en faut plus du double pour faire bouillir l'huile ; mais ſi quelques dégrés

de chaleur ſuffiſent pour l'altérer, il s'enſuit néceſſairement que les ſels des viandes, des poiſſons & de l'huile, deviennent plus âcres par la friture, que par toute autre préparation. C'eſt par cette raiſon que quand on rotit trop les viandes, comme c'eſt la coutume dans tout le Nord, la graiſſe devient jaune, amère, & contracte une diſpoſition alcaleſcente : plus les viandes ſont noires, plus elles tiennent de cette propriété; les deux Ruſſies abondent en oiſeaux & gibiers de cette eſpèce. Les effets qui en réſultent ſont le ſcorbut, (1) les hémorragies, les fièvres chaudes, bilieuſes, putrides, les fièvres hectiques, la conſomption. Outre les maladies des nerfs, celles que je viens de rapporter ſont très-communes parmi les riches. Je dirai dans

(1) Le ſcorbut eſt plus commun à Moskou & à Péterſbourg dans les Hôpitaux, que parmi le peuple. Ceux qui habitent des maiſons humides, qui logent au rez-de chauſſée, y ſont aſſez ſujets. Mais on ſe trompe ſouvent, en prenant une vérole chronique pour le ſcorbut.

la ſuite comment le peuple s'en garantit. On ſait que les corps gras ne ſe mêlent point naturellement à l'eau ; ſi ceux qui en uſent ou qui en abuſent, ont les fibres lâches, les viſcères foibles, ils ne tardent pas à en être incommodés ; la fièvre s'allume, & la fonte qu'elle occaſionne, produit des effets dangereux. Telle eſt en général la cauſe de pluſieurs maladies aigües & chroniques.

SECT. LVII.

Je paſſe aux remèdes naturels dont les Ruſſes ſe ſervent pour remédier aux maladies que le climat & la façon de vivre occaſionnent. Dès que le printemps paroît en Ruſſie, la végétation eſt très-prompte : la terre repoſée pendant ſix à ſept mois, la quantité de neiges fondues qui l'abreuvent, l'action du Soleil, la préſence preſque continuelle de cet aſtre qui, à Pétersbourg, eſt, pendant ſix ſemaines, vingt heures par jour ſur l'horiſon, font cauſe qu'on y laboure, qu'on y ſème, qu'on y recueille du blé mûr en trois mois, On

apporte des campagnes dans les villes & l'on vend dans les places publiques des plantes amères, anti-ſcorbutiques, ſavoneuſes, fondantes, &c. Le peuple qui en achète, s'en ſert par inſtinct, comme les riches s'en ſervent par les conſeils de leurs Médecins (1). Non-ſeulement les

(1) Voici la manière dont les Médecins preſcrivent les ſucs dépurés de ces plantes.

℞. Succ. antiſcorbut. recent. expreſſ. & depurat . . . . ℥v.
Quibus adde : Succ. aurant. vel citrei ex uno vel ex duobus.
Tart. regener. vel alter. ʒj *ad* ij.
Syrup : fumar. Enull. campan. vel cort. aurant. . . . . ℥j.
Aq. cinamom. . . . *coclhear.* . . j.

La formule varie en raiſon des indications. On prend ces ſucs le matin à jeun en deux doſes, pendant dix, douze, quinze jours, ſuivant la néceſſité. Quelquefois on ajoute à leur uſage celui du petit-lait préparé avec la crême de tartre. Ces remèdes ſont convenables aux Ruſſes. La plupart même s'en ſervent chaque année, ſans que le beſoin l'exige, dans l'intention de ſe renouveler le ſang.

Ruſſes emploient ces plantes comme des remèdes, mais ils en font uſage avec leurs alimens. On ſert ſur les tables pluſieurs eſpèces de ſoupes qui ne ſont que des coulis d'herbes, de racines, telles que l'ortie, les ſommités de houblon, les petites raves, le cerfeuil, le perſil, l'oſeille, les épinards, le fenouil, les panais, les carottes, les raves rouges & jaunes qui ſont exquiſes, les bèteraves, les choux, &c. Pluſieurs de ces plantes & de ces racines ne ſont connues à Pétersbourg & à Moskou, que depuis l'année 1730; mais celles du climat y ſuppléoient.

Dans les chaleurs de l'été, qui quelquefois y ſont exceſſives, les riches ajoutent à ces ſoupes, qu'ils nomment *Borches*, *Schis*, du ſuc de limon conſervé, du jus de citron ; le peuple ſe ſert de vinaigre. Un bouillon de cette nature eſt un remède propre à remédier à la rancidité que produiſent les matières graſſes. C'eſt dommage qu'on en diminue l'efficacité par la graiſſe qui abonde dans ces ſortes de ſou-

pës. Il se peut aussi que le sel acide volatil du vinaigre, qui est le produit d'une double ferment-ation, soit supérieur à cet abus. Les acides de cette nature excitent puissamment le fluide nerveux ou les nerfs ; ils raniment le ressort des solides, en piccotant légèrement les fibres engourdies. Ils ont de plus la propriété de conserver les viandes, & de résister à la putréfaction, jusqu'à un certain point.

La petite Russie ou l'*Ukraine*, située entre les cinquante-deuxième & cinquante-troisième degrés, est la terre promise de l'Empire de Russie. Elle abonde en tout, & sur-tout en miel, qui a l'odeur suave & le goût exquis. Il est composé du *nectar* des fleurs aromatiques qui y sont communes, & principalement des fleurs de tilleul, & de blé Sarrasin. On forme avec ce miel un hydromel qui contribue beaucoup à donner au sang de la fluidité. Les gens aisés font fermenter avec cette boisson des cerises, des groseilles, de l'épine-vinète,

le

le fruit du vacciet, que l'on appelle en langue du pays *Klioukva* (1). D'autres y

(1) *Vaccinium oxycoccus lin. Vaccinia palustris*, Tournef. Inst. 655. Quand la neige & le froid ont achevé la maturité de ce fruit, il est excellent. L'acide en est très-agréable. On le conserve toute l'année dans des tonneaux avec de la neige. Les fraises, les framboises, les groseilles, le *ribes nigrum* ou cacis, le *rubus alpinus humilis*, le *rubus articus*, le *rubus chamœmorus*, toutes les espèces de *vitis idæa* y sont très-communes. J'oublois de parler du suc de bouleau, dont on fait un si grand usage au printemps. Dès que la séve commence à monter, on perce l'arbre avec une vrille ; il en sort un suc très-clair, très-doux, & très-propre à émousser l'acrimonie des humeurs. Il en est de même du suc de l'érable de Tartarie, *acer platanoïdes*, que les Russes appellent *Klion*. Ils nomment le bouleau *Béroz*. C'étoit de l'érable que les Indiens tiroient un sucre, avant qu'on leur eût apporté les cannes qui le donnent. Les Tartares s'en servent encore aujourd'hui. Ces sucs m'ont produit des succès étonnans dans la phtysie commençante, dans les maladies des reins & de la vessie. Je ne saurois trop en recommander l'usage. On peut en boire jusqu'à deux bouteilles par jour. C'est dommage que ce remède dure si peu.

OBSERVATION.

Le miel avec lequel on fait l'hydromel, est une substance savonneuse qui contient un sel sucré, dans la composition duquel entre l'huile essentielle, aromatique des fleurs. Ses vertus incisives, fondantes sont

ajoutent ſimplement de la menthe. Outre ces boiſſons & ces alimens, dont la plupart ſont des remèdes, les Ruſſes aiment beaucoup les choſes amères. Le vin d'o-

connues : les Médecins de tous les temps en ont fait uſage ; maisquelques-uns en ont altéré les propriétés, en le faiſant bouillir & écumer mal-à-propos. Il veut être diſſous dans l'eau ou dans une boiſſon relative aux circonſtances. Voici une obſervation ſingulière de ſa vertu fondante.

Dom Gio Maria della Torré, Bibliothécaire du Roi de Naples, qui a perfectionné les lentilles microſcopiques, m'a rapporté qu'un de ſes amis fut le trouver pour examiner la qualité de ſon ſang, avant que d'expérimenter ſur lui les propriétés du miel. Le Père *della Torré* trouva que le ſang de ſon ami étoit aſſez denſe. Voici ſes paroles : *Le ſang de mon ami étoit riche en globules composés de pluſieurs petites bulles ou veſſies, les unes plates, d'autres arrondies, annulaires, liées enſemble par une eſpèce de membrane cotoneuſe extrêmement mince.* Celui qui tentoit l'expérience ne vécut que de miel pendant pluſieurs jours. Il ſe rendit enſuite chez le Père *della Torré*, qui examina de nouveau l'état de ſon ſang. Tous deux furent extrêmement ſurpris qu'un ſang, qui quelques jours avant étoit épais, n'offrît que des globules infiniment petits, qui ne paroiſſoient plus avoir d'union entre eux. *Boërrhaave* a vu des phénomènes preſque ſemblables par l'uſage des mûres dont il a comparé les effets avec ceux du mercure. Il eſt facile de tirer parti de ces obſervations pratiques.

range, que l'on nomme *Bichoff* (1), le vin d'abſynthe, celui de petite centaurée y ſont un régal. On y abuſe des élixirs & des gouttes amères, ainſi que des teintures de rhubarbe, plante fort commune dans certaines Provinces de cet Empire. Cet abus donne lieu aux chaleurs d'entrailles, à la conſtipation, aux hémorrhoïdes ſi familières en Ruſſie. Une choſe qui m'a étonné, c'eſt le goût naturel des Ruſſes pour les viandes ſalées & pour le ſel, dont l'uſage leur eſt néceſſaire. On ne leur a point appris que l'huile & la graiſſe ne ſont miſcibles avec l'eau, que par cet intermède; mais l'inſtinct ſupplée dans ce cas aux leçons de Chymie. Rien de ſi commun que de voir manger du ſel avec le pain; quelquefois même on le diſſout dans de la bière forte. C'eſt ainſi qu'avec les produits de leur climat, la plupart des Ruſſes ſavent corriger les

(1) *Bichoff* eſt un mot anglois qui veut dire *Evêque*. Cette dénomination vient ſans doute de la couleur que l'orange donne au vin.

effets de l'air & des alimens indigeſtes dont ils font uſage par préférence à de plus délicats.

SECT. LVIII.

Les pays humides & marécageux, où la nature de l'air détruit le reſſort des ſolides, & empâte les fluides de particules limoneuſes, fourniſſent également des remèdes propres aux maux qui en ſont la ſuite. On y trouve par-tout les plus pluiſſans anti-ſcortibutiques, le *lapathum*, l'*œnulla campana*, le *beccabonga*, le *creſſon*, le *trèfle d'eau*, le *cochléaria*, les *raiforts*, les *bourgeons de pin*, *de ſapin*, &c. Ces remèdes ont des ſels, des huiles, une odeur, un baume qui l'emportent de beaucoup ſur ces mêmes productions dans les climats tempérés. On y trouve auſſi des amers très-puiſſans. Les fièvres quartes les plus opiniâtres, le ſcorbut qui y eſt endémique, l'œdème, la bouffiſſure, &c. ſe guériſſent très-bien par ces ſecours, quand on ſait s'en ſervir à propos. Si je voulois parcourir chaque cli-

mat, je trouverois par-tout les mêmes reſſources. La Providence eſt une & univerſelle.

SECT. LIX.

Ces réflexions ſur les connoiſſances & les remèdes utiles aux Médecins & aux malades, ſont autant de vérités dont l'évidence peut être aperçue des hommes, même les moins inſtruits. Celles qui ne m'appartiennent pas en propre ſe trouvent éparſes çà & là dans les Ouvrages des Philoſophes & des Praticiens qui ont écrit ſur la Médecine, d'après des principes démontrés par des effets naturels, ou par les cauſes d'où ils naiſſent. Des vérités de cette importance méritent d'être miſes au rang des loix générales de la Nature, & d'être la lumière de la Médecine pratique. L'autorité des Légiſlateurs doit avoir force de loi en Médecine, quand leurs maximes ſont fondées ſur l'expérience d'accord avec la raiſon; quand le ſuccès les a confirmées; quand l'utilité de tous en eſt l'ob-

jet. Or celles que renferment cet Ouvrage, indépendantes de l'opinion & de la coutume, indiquent les moyens les plus ſimples, les plus courts, pour parvenir à la conſervation de l'eſpèce humaine ; elles ont donc l'autorité néceſſaire pour obliger les jeunes Médecins à les ſuivre. Quant à ce qui me regarde, je ne me flatte point de pouvoir amener une heureuſe révolution ; le pouvoir de la vérité eſt très-circonſcrit, celui de l'erreur embraſſe le monde entier. Mais ſi avec le temps, les vérités que cet Ouvrage expoſe, ouvroient enfin les yeux, ſi elles devenoient le ſommaire d'un meilleur livre, d'un livre utile à l'humanité, c'eſt alors que je croirois avoir bien mérité d'elle.

Scripſi fide medicâ probâque pietate,
..... Si quid noviſti rectiùs iſtis,
Candidus imperti : ſi non, his utere mecum.

Klein. Interp. Clinic.

Fin du Tome I.







